6
28-C
60

BIBLIOTECA NAZIONALE
6
16 H
52
VITTORIO EMANUELE

Ex Bibliotheca
jori Coll. Rom.
Societ. Jesu

6-28.C.60

BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA

LA VIE
de
M. DESCARTES.
Tech. v. d. Arnole. inv. fecit. 1692.

LA VIE
DE Mr.
DES-CARTES.
CONTENANT

L'hiſtoire de ſa Philoſophie & de ſes autres Ouvrages.

Et auſſi ce qui luy eſt arrivé de plus remarquable pendant le cours de ſa Vie.

Réduite en abregé.

Bibliotheca Sect. Coll. Nom. Soc.

BIBLIOTECA NAZIONALE V.E. ROMA

A PARIS,

Chez la Veuve MABRE CRAMOYSI,

M. DC. XCIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

A MONSEIGNEUR LE CHANCELIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

MONSEIGNEUR,

L'union que Dieu a établie entre la Juſtice & la Vérité, me donne la hardieſſe de préſenter mon ouvrage à VÔTRE GRANDEUR. *Quelque égalité que cette union ſemble mettre entre elles, l'ordre de la Sageſſe éternelle a voulu que la Vérité fût ſous la protection de la Juſtice; & que l'une étant naturellement toute nuë & ſans armes, l'autre ſe trouvât toûjours armée pour ſa défenſe.*

6
28-C
60

BIBLIOTECA NAZIONALE
6
16 H
52
TORINO MANUELE

Ex Bibliotheca
jori Coll. Rom.
Societ. Jesu

6-28.C.60

BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

LA VIE
de
M. DESCARTES.

LA VIE
DE Mr.
DES-CARTES.
CONTENANT

L'hiſtoire de ſa Philoſophie & de ſes autres Ouvrages.

Et auſſi ce qui luy eſt arrivé de plus remarquable pendant le cours de ſa Vie.

Réduite en abregé.

Bibliothecæ Sec. Coll. Rom. Soc.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE

A PARIS,

Chez la Veuve MABRE CRAMOYSI,

M. DC. XCIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

A MONSEIGNEUR LE CHANCELIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

MONSEIGNEUR,

L'union que Dieu a établie entre la Juſtice & la Vérité, me donne la hardieſſe de préſenter mon ouvrage à VÔTRE GRANDEUR. *Quelque égalité que cette union ſemble mettre entre elles, l'ordre de la Sageſſe éternelle a voulu que la Vérité fût ſous la protection de la Juſtice; & que l'une étant naturellement toute nuë & ſans armes, l'autre ſe trouvât toûjours armée pour ſa défenſe.*

* *

C'eſt

C'eſt peut-être dans cette vûë, MONSEIGNEUR, que Dieu nous a fait repréſenter la Vérité ſortant de la terre, & la Juſtice placée au deſſus des tempêtes pour lui tendre la main. Le ſort de la Vérité ſemble dépendre tellement de la préſence de la Juſtice, que pour peu que celle-ci s'éloigne, celle-là ſe trouve ſouvent en proye à ſes ennemis.

Mais les intérêts de l'une ſont tellement attachez à ceux de l'autre (pour ne pas dire que ce ſont les mêmes,) qu'il ne ſeroit pas poſſible à la Juſtice d'abandonner la Vérité ſans ſe détruire. Ce n'eſt point faire des-honneur à la Juſtice de croire qu'elle ne peut ſubſiſter que par la Vérité; & de dire aprés un Prophéte, qu'on ne peut avoir d'accés auprés d'elle que par le moien de celle-ci. Dieu même dont la vie, au langage de l'Ecriture, n'eſt que Vérité & que Juſtice, a voulu que l'une fût toûjours inſeparable de l'autre dans tous ſes ouvrages. L'Homme qui s'imagine en être le chef-d'œuvre, ne peut entretenir aucun commerce avec ſon Créateur, que par la voie de la Vérité & de la Juſtice, qui n'ont qu'un même chemin pour le faire venir à nous, & pour nous conduire à lui. Il ſemble

qu'il

qu'il ne réſerve ſa miſericorde que pour ceux qui ſuivront l'une & l'autre également. En un mot, ce n'eſt que dans l'union étroite de la Vérité & de la Juſtice que nous ſommes à luy en qualité de ſon peuple, comme il veut bien être à nous en qualité de nôtre Dieu avec les mêmes conditions.

C'eſt par l'une & par l'autre qu'il à voulu principalement ſe rendre viſible à nous dans la perſonne du Roy, que nous regardons comme l'image vivante de la Divinité. Mais ſi le plus grand honneur de LOUIS LE GRAND *eſt d'avoir été choiſi de Dieu pour faire regner la Juſtice & la Vérité ſur la terre : y-a-t-il, MONSEIGNEUR, quelque autre honneur dans le monde aprés celui-là, qui ſoit plus grand & plus ſolide que celui d'avoir été choiſi par un ſi puiſſant Monarque pour être le Chef de la Juſtice dans ſon Royaume, & le protecteur de la Vérité ſous ſes ordres ?*

Mais ſi nous réverons dans vôtre Perſonne le premier Miniſtre de la Juſtice que le Roy a reçûë de Dieu pour être diſtribuée aux Peuples : je ſeroispreſque aſſez hardi pour regarder M. Deſcartes com-

comme l'un des principaux Miniſtres de la Vérité que Dieu n'a point révelée, & dont il a bien voulu abandonner la recherche & la diſcuſſion aux Hommes. Si M. Deſcartes avoit été aſſez heureux pour rétablir la vraye Philoſophie par les ſoins qu'il a pris toute ſa vie de découvrir la Vérité dans le fonds de la Nature, ce ſeroit un avantage dont le genre humain ſeroit encore redevable au regne de LOUIS LE GRAND : *puiſque Sa Majeſté l'a honoré de ſa protection particuliere de ſon vivant ; qu'elle l'a gratifié de penſions, pour faciliter l'exécution de ſes grands deſſeins ; & qu'elle l'a comblé de toutes les bontez avec leſquelles elle a coûtume de reconnoître le vrai mérite.*

M. Deſcartes ne pouvoit mieux répondre aux bontez du Roy, qu'en ſacrifiant toutes ſes facultez à cette Vérité que Dieu ſemble avoir cachée dans tout ce qu'il a créé, & dont la découverte pourroit produire la félicité temporelle des hommes. Il avoit reçû de Dieu un amour violent pour cette Vérité. Cet amour ſe trouvant accompagné de toute la droiture du ſens & de toute la ſincérité du cœur que l'on pût ſouhaiter, luy avoit fait pour-

pourſuivre cette Vérité par tout où il s'étoit douté qu'il pourroit la découvrir. Et s'il falloit juger du ſuccés de ſes travaux par l'excellence des talens qu'il y a emploiez, nous aurions dequoi raiſonnablement préſumer que cette Verité ſe ſeroit enfin preſentée à luy ſans déguiſement.

Mais l'experience de ſa propre foibleſſe lui aiant perſuadé, que Dieu, qui donne gratuitement la connoiſſance des Veritez ſurnaturelles par la revelation, ne s'engage pas toûjours à recompenſer de la même maniere les travaux que l'on eſſuie dans la recherche des Veritez naturelles : il a tâché de ſatisfaire au moins de ſa fidelité & de ſa perſeverance. Une Maitreſſe telle que la Verité ne pouvoit être mieux ſervie qu'avec ces deux qualitez, ſur tout lorſque l'on conſidere que M. Deſcartes joignoit les ſentimens du cœur avec les raiſonnemens de l'eſprit pour la reconnoître.

Ce ſont-là, MONSEIGNEUR, les motifs de la confiance avec laquelle j'ai eſperé que Vous voudriez bien honorer de vôtre protection l'hiſtoire d'un homme qui a procuré à la France la gloire d'avoir produit le chef de la Philoſophie

nouvelle, ou le reſtaurateur de celle que les Anciens cultivoient, avant que les Grecs l'euſſent embaraſſée de la diverſité de leurs opinions. J'oſe me flater que VÔTRE GRANDEUR *ne le trouvera pas entierement indigne d'elle, ſoit par la vûë des grandes relations de la Juſtice avec la Verité, ſoit même par la conſideration de la famille de ce célebre Philoſophe, dont les parens ont été depuis plus d'un ſiecle l'ornement de l'un des principaux Parlemens du Royaume. C'eſt à la connoiſſance que vous avez euë de leur application à leurs devoirs, qu'ils ſont redevables de cette bienveillance particuliere, avec laquelle vous les avez toûjours diſtinguez, depuis que vous êtes entré la premiere fois dans leur Province, aux Etats de laquelle vous avez ſouvent aſſiſté pour ſa Majeſté.*

Mais, MONSEIGNEUR, toute immenſe que vôtre bonté a paru juſqu'ici aux peuples de cette grande Monarchie, il ne nous eſt point permis de douter que vôtre puiſſance n'ait une étenduë qui luy eſt proportionnée, puiſqu'elle n'a point d'autres bornes que celle du Roy. Cette autorité ſuperieure que vous avez ſur toute la Juſtice qui eſt l'ame des Empires,

&

& qui eſt capable de rendre la Monarchie immortelle par ſon incorruptibilité, eſt à la verité l'ouvrage du plus puiſſant des Princes de la terre, mais en même tems du plus ſage de tous les Rois. De ſorte que le jugement que ce grand Monarque a fait de vôtre perſonne en vous élevant au comble des dignitez de ſon Royaume, vous eſt encore infiniment plus glorieux que toute la puiſſance qu'il vous a communiquée. Aprés lui avoir donné durant une longue ſuite d'années des preuves continuelles de vôtre intégrité, de vôtre ſuffiſance, & de vôtre vertu, vous auriez peut-être été content qu'il en fût demeuré au jugement qu'il faiſoit de vôtre merite: parce qu'encore que ſa puiſſance ſoit capable d'élever de petites choſes, ſon jugement n'en peut eſtimer que de grandes. Mais enfin il falloit avoir égard a la gloire de ſon Royaume: & il a voulu joindre en vous ſa puiſſance à ſon eſtime, par l'interêt qu'il avoit de rendre ſes ſujets heureux.

La part que j'ai à cette felicité generale, & les juſtes reſſentimens des bontez particulieres dont il vous a plû de m'honorer, m'ont fait embraſſer avec empreſſement l'occaſion d'en témoigner ma recon-

reconnoiſſance au Public, qui doit être perſuadé que vôtre illuſtre maiſon n'eſt pas moins l'aſile de la Vérité que le temple de la Juſtice. Si je dois regarder la veneration que j'ay pour l'une & pour l'autre comme la regle de celle que je dois avoir pour celui qui y préſide; je puis aſſurer avec verité & avec juſtice qu'il n'y a point de reſpect plus profond ni plus ſincere que celui avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE GRANDEUR,

Le tres-humble, & tres-obéiſſant ſerviteur BAILLET.

AVERTISSEMENT.

JE ne me ſuis pas contenté de ſuivre dans cet Abregé l'ordre que je m'étois preſcrit dans l'hiſtoire de la vie de M. Deſcartes, & d'en obſerver l'œconomie dans la même diviſion des livres & des chapitres. Je me ſuis encore aſſujetti autant que j'ai pu à ne le compoſer que des mêmes expreſſions, afin qu'on y puiſſe retrouver la vie de M. Deſcartes toute entiere, mais en petit, comme une miniature repreſente un portrait qui ſe trouve ailleurs dans un grand tableau.

Quoique la pluſpart des Ecrivains de nôtre temps, qui ſe jugent dignes de ſervir de modéle aux autres, aient ſecoüé le joug incommode de la citation, j'aurois encore librement franchi leur exemple, ſi la marge de ce petit volume avoit été capable de contenir toutes les autoritez dont j'ai crû devoir charger celle de l'ouvrage original que j'ai abregé. Je le laiſſe donc aller ſans bordures: mais je ne lui ôte rien de l'a-

vantage que l'on peut attendre de la garantie & des citations, parce que l'hiſtoire de la Vie *in* 4° lui fournira toutes ſes preuves.

C'eſt à quoi j'ai principalement buté en marquant exactement tous les chapitres de l'original aux marges de cet abregé. On ſera libre d'y recourir tant pour y voir les ſources où j'ai puiſé, que pour y trouver un plus grand détail, de ce que les loix de l'abréviation m'ont obligé de mettre à l'étroit dans ce petit ouvrage.

SOMMAI-

SOMMAIRE DE CE QUI EST contenu dans l'Abregé de la Vie de M. Deſcartes.

LIVRE PREMIER.

Depuis l'an 1596. *juſqu'en* 1619.

I. SA famille. II. Sa naiſſance. III. Son baptême. Mort de ſa mere. Etat de ſa ſanté. Secondes nopces de ſon pere. IV. Ses diſpoſitions pour l'étude. On l'envoie étudier à la Fléche. Progrés de ſes humanitez. V. Ses amis de collége. Tranſport du cœur de Henry IV. à la Fléche. Fruits de ſes études de Logique & de Morale. VI. Son peu de ſatisfaction dans l'étude de la Phyſique & de la Metaphyſique. Ses doutes & ſes embarras. Etude des Mathématiques. Sa maniere d'étudier ou de méditer. VII. Il ſort du collége, peu ſatisfait de ſes études. Il renonce aux livres & aux ſciences ; & pourquoi ? VIII. Son ſejour à Rennes, puis à Paris. Son oiſiveté, ſon amitié avec M. Mydorge ; avec le P. Merſenne. Sa retraite & ſon retour à l'étude. Il eſt interrompu par un ami fâcheux qui le fait rentrer dans le monde. IX. Il va porter les armes ſous le Prince Maurice en Hollande. Ses vûës en cela. Il fait connoiſ-

noiſſance avec Beeckman. x. Il fait ſon traité de Muſique. xi. Autres ouvrages commencez. Il quitte les Pays-bas. xii. Il paſſe en Allemagne. Il aſſiſte au couronnement de Ferdinand. xiii. Il ſe met dans les troupes du Duc de Baviére.

LIVRE SECOND.

Depuis 1619. *juſqu'en* 1629.

i. IL entre en quartier d'hiver. Sa ſolitude. Il tâche de ſe défaire de ſes préjugez. Ses peines & ſes embarras ſur ce ſujet. ii. Recherche des Fréres de la Roſe-Croix. Il va en Soüabe & connoit Faulhaber. Il ſe trouve au ſiége de Prague. iii. Il paſſe en Hongrie ; mais il ne ſert pas contre les Turcs. iv. Il renonce à la profeſſion des armes. Ses voiages dans le Nord. Il court riſque de la vie. v. Il revient dans ſon pays. Il va à Paris. Il détruit la calomnie qui le faiſoit paſſer pour Roſe-Croix. vi. Ses inquiétudes ſur un genre de vie. Il renonce aux Mathematiques & à la Phyſique. Etude d'une Mathematique univerſelle. Il embraſſe la Morale & reprend la Phyſique. Il va en Bretagne & en Poitou ; il vend ſa terre. vii. Son voiage d'Italie. viii. Son retour en France. ix. Il revient demeurer à Paris : ſa maniere de vivre. Maximes pour ſa conduite particuliere. x. & xi. Sa reputation lui fait des amis & l'accable de viſites. xii.

Taille des verres de lunettes & de miroirs. Ferrier ouvrier d'inſtrumens de Mathématiques. M. Deſcartes ſe dégoûte des compagnies inutiles. Il ſe cache & eſt découvert. XII. Il va au ſiége de la Rochelle. XIV. Il ſe trouve à une aſſemblée celebre chez le Nonce pour entendre Chandoux. On le fait expliquer ſur ce qu'il penſe de la Philoſophie. Le Cardinal de Berulle le détermine à donner ſa Philoſophie.

LIVRE TROISIE'ME.

Depuis 1629. *juſqu'en* 1637.

I. IL ſe retire à la campagne, puis en Hollande. II. Sa vie ambulante & cachée en Hollande. Il va demeurer en Friſe où il travaille à ſes Meditations Metaphyſiques. III. Ses vûës touchant la Dioptrique. Il retourne à Amſterdam. IV. Occaſion de ſon traité des Méteores. Phénoméne des Parhelies. V. Mort de ſon directeur le Cardinal de Berulle. Etude de la Medecine, de l'Anatomie, & de la Chymie. VI. & VII. Mauvaiſe conduite de Beeckman & de Ferrier à ſon égard. Viſite du P. Merſenne. Livre du P. Gibieuf. VIII. Il refuſe d'aller au Levant. Il va en Angleterre. Il ne veut plus propoſer de probléme à perſonne ; & il ſe reduit à ne plus reſoudre que ceux qu'on lui propoſeroit. IX. Il reçoit Ville-Breſſieux chez

chez lui. Il va demeurer à Deventer. x. Son Traité du monde. xi. & xii. La condamnation de Galilée lui fait resserrer ce Traité. xiii. Il retourne à Amsterdam. Il va en Danemarck avec M. de Ville-Bressieux. xiv. Reneri passe dans l'Université d'Utrecht. M. Descartes fait ses observations sur la nége à six pointes. Observation sur les couronnes colorées des chandéles. Traité des Lunettes. Mort de Beeckman.

LIVRE QUATRIEME.

Depuis 1637. *jusqu'en* 1638.

i. & ii. IL fait imprimer les Essais de sa Philosophie. Son Discours de la Méthode. iii. Sa Dioptrique. Ses Météores. Sa Géometrie. iv. Liaison & rapport de ces quatre traitez. Maniere dont ils sont écrits. Origine de l'animosité de M. de Roberval contre M. Descartes. v. Il va au siége de Breda, puis en Flandres, à Doüay. Il va demeurer à Egmond. Il répond à Fromond, à Plempius, & à Ciermans. vi. Bons offices de M. Mydorge. Bons offices de M. des Argues. vii. Objections de M. de Fermat contre la Dioptrique. Objections de M. Petit. Origine de la double dispute de M. de Fermat contre M. Descartes. viii. Mess. Pascal & de Roberval épousent la querelle de M. de Fermat. M. Descartes leur répond. ix.

Proce-

Procedures du differend entre M. de Fermat & M. Deſcartes. M. Mydorge & M. Hardy du coſté de M. Deſcartes; comme M. Paſcal & M. de Roberval du coſté de M. de Fermat. x. M. de Fermat fait ſa paix avec M. Deſcartes & devient ſon amy avec M. Paſcal. M. Rohault & M. Clerſelier achevent de convaincre M. de Fermat. xi. & xii. Diſputes avec M. Petit, avec M. Morin, avec M. de Beaugrand. Son petit Traité de Statique ou de Géoſtatique. xiii. xiv. & xv. De la Roulette, & de la part que M. Deſcartes eut à cette queſtion. xvi. Il renonce de nouveau à la Geometrie. Introduction à ſon traité de Geometrie. Notes de M. de Beaune ſur ce Traité. Ses exercices ſur l'Arithmetique avec M. de Sainte-Croix & M. Frenicle. Il ceſſe de repondre aux problemes.

LIVRE CINQUIE'ME.

Depuis 1638. *juſqu'en* 1641.

i. REgius devient diſciple de M. Deſcartes & Profeſſeur à Utrecht. ii. Il commence à recevoir les ſecours de M. Deſcartes. Amis de M. Deſcartes en Hollande. Bannius & Bloemart Prêtres catholiques. iii. Mort de Reneri premier Docteur Carteſien. Panegyrique de Monſieur Deſcartes prononcé publiquement par ordre du magiſtrat à Utrecht. Regius devient le premier diſciple de M. Deſcartes.

iv.

IV. Quel étoit Voetius. Ses mauvais deſſeins contre la nouvelle Philoſophie. V. Regius ſe précautionne contre Voetius. Son indiſcretion. Inſtructions que lui donne M. Deſcartes. Mauvaiſe conduite de Plempius. VI. Coniques du jeune Paſcal agé de 16. ans. Exercices avec M. de Beaune. VII. M. Deſcartes va demeurer à Harderwick, puis dans le voiſinage d'Utrecht, puis à Leyde. Amitié avec Heydanus. Amitié avec Rivet. Gageure de Stampion. Livre contre M. Deſcartes. VIII. Theſes de Regius. Pratiques de Voetius contre lui. IX. Sentiment de M. Deſcartes touchant le ſiege de l'Ame. Projet d'établiſſement en Angleterre. Son amitié avec Milord Candiſch; avec M. de Saumaiſe. Méchante humeur de M. de Saumaiſe. X. Il ſe broüille avec les Jeſuites. Theſes du P. Bourdin. Uſage des colléges dans les theſes. Il déclare la guerre aux Jeſuites. XI. Differend perſonnel avec le P. Bourdin. Il ſe prepare contre les Jeſuites. Il entreprend de refuter la ſcholaſtique. XII. Mort de ſon Pere & de ſa fille, ſon célibat. Intrigues de Voetius contre lui auprés du P. Merſenne. Le Roy l'appelle à la Cour avec des propoſitions honorables, mais en vain.

LIVRE SIXIE'ME.

Depuis 1641. *juſqu'en* 1644.

I. PUblication de ſes Méditations métaphyſiques. II. Abregé de ce qu'elles

les contiennent. Maniere dont elles ſont écrites. Premieres Objections. III. Secondes Objections. Troiſiémes Objections par Monſieur Hobbes. Autres Objections de Monſieur Hobbes. IV. Quatriémes Objections par M. Arnaud. Eſtime & amitié de M. Deſcartes pour ce Docteur. V. Cinquiémes Objections par M. Gaſſendi. Origine de la broüillerie de M. Gaſſendi avec M. Deſcartes. Sixiémes Objections. VI. Voetius devient Recteur de l'Univerſité. Il ſe ſert de ſon autorité pour détruire Regius & M. Deſcartes. Théſes de Regius. Theſes de Voetius contre Regius. VII. Tempête excitée contre Regius. Avis de M. Deſcartes à Regius. Voetius fait condamner la Philoſophie nouvelle. VIII. Sentimens favorables des Peres de l'Oratoire & des Ieſuites pour la Philoſophie de M. Deſcartes. Le Pere Bourdin écrit contre les méditations. Hiſtoire des ſeptiémes Objections. IX. M. Deſcartes demeure à Eyndegeeſt ; où Sorbiére fait connoiſſance avec lui. Regius & Picot ſe voient à Eyndegeeſt. M. le Duc de Luines & M. Clerſelier traduiſent les Méditations. X. & XI. Livre de Voetius & de Schoockius contre M. Deſcartes : & contre la confrerie de N. D. de Boſleduc. Réponſe de M. Deſcartes. Procedures d'Utrecht contre M. Deſcartes. Schoockius eſt cité à Groningue. XII. & XIII. Libelle nouveau de Voetius. Inſtances ou Replique de M. Gaſſendi à la réponſe de

M.

M. Deſcartes. Sorbiere les broüille enſemble. XIV. Traduction latine des Eſſais par Eſt. de Courcelles. Voiage de M. Deſcartes en France. Il va en Bretagne & en Poitou.

LIVRE SEPTIE'ME.

Depuis 1644. *juſqu'en* 1650.

I. & II. EDition des Principes de ſa Philoſophie. Elizabeth Princeſſe Palatine diſciple de M. Deſcartes. III. Son ſéjour à Paris où il void ſes amis. IV. & V. Il ſe retire à Egmond. Il fait terminer ſon procés de Groningue, & finit avec Voetius à Utrecht. VI. M. Gaſſendi refuſe d'écrire contre les Principes de M. Deſcartes. Heerebord enſeigne le Carteſianiſme à Leyde. Schiſme & ingratitude de Regius. VII. Traité des Animaux pillé par Regius. Etudes & Traitez d'Anatomie. Queſtions ſur la quadrature du cercle. M. Deſcartes void M. Chanut & M. Porlier à Amſterdam. Il fait ſa Réponſe aux Inſtances de M. Gaſſendi, & une ébauche de ſon traité des paſſions de l'ame. VIII. Diſputes avec M. de Roberval ſur les Vibrations, &c. Commerce de Philoſophie morale avec la Princeſſe Eliſabeth. Il déſavouë Regius & ſon livre. IX. Liaiſon de M. Deſcartes avec M. de Hoogheland. Diſperſion de ſes amis de la Haye à la retraite de la Princeſſe Eliza-

Elizabeth. Etat de ſes amis parmy les Jeſuites & ailleurs. x. Il répond à la Reine de Suéde & à M. Chanut ſur des queſtions de Morale. xi. Affaires que Revius & Triglandius luy ſuſcitent à Leyde. xii. Second voyage en France. Penſion du Roy. Entretien avec M. Paſcal. Retour en Hollande. Il envoye ſon ſentiment du ſouverain Bien & ſon traité des Paſſions à la Reine de Suede. xiii. Ecrits de Revius, de Regius &c. Troiſiéme voiage de M. Deſcartes en France, peu heureux. Sa reconciliation avec M. Gaſſendi. xiv. Chicanes de M. de Roberval. Retour de M. Deſcartes en Hollande. xv. Mort du P. Merſenne. La Reine de Suede devient Cartéſienne. Morus Cartéſien, puis adverſaire de Deſcartes. xvi. Attaches de M. Deſcartes pour la Princeſſe Elizabeth. Ses incertitudes ſur le lieu de ſa demeure. La Reine de Suede veut l'attirer à Stockholm. xvii. Edition latine de ſa Geométrie. M. Carcavi correſpondant de M. Deſcartes: ſe laiſſe gouverner par M. de Roberval. xviii. Inquietudes ſur ſon voiage de Suede. Il arrive à Stockholm. Ses conventions avec la Reine. Sa faveur auprés d'elle. xix. Jalouſie des Grammairiens de la Reine. Traité des Paſſions. Ses œuvres poſthumes. xx. Ses autres manuſcrits. La Reine veut l'établir en Suede. Projet d'une Academie. xxi. Maladie de M. Deſcartes. Sa mort. xxii. Ses funerailles. xxiii. Tranſlation de ſon corps en France.

LIVRE

LIVRE HUITIE'ME.

Contenant les qualitez de ſon corps & de ſon eſprit. Sa maniere de vivre avec Dieu & avec les hommes.

I. SOn corps. Son regime. Sa ſanté. II. Son domeſtique. Son deſ-intereſſement pour les biens de la fortune. III. Sa vie retirée. Mépris de la gloire. Ses habitudes d'écrire & de lire. Son ſtile. IV. Son eſprit, ſa memoire, ſon jugement, ſon amour pour la verité. V. Sa docilité, ſa modeſtie, ſa douceur, ſa moderation. VI. Ses amis, ſes ennemis ou adverſaires, ſes affections. Inclination pour le ſexe. Ses vertus. VII. Ses ſentimens ſur la Religion, ſon reſpect pour la Divinité. VIII. Uſage de ſa raiſon dans les choſes de la Religion. IX. Maniere d'expliquer la tranſſubſtantiation. Ses exercices de pieté. Sa ſoûmiſſion à l'Egliſe. X. Du caractére de nouveauté dans ſes opinions, & de ſes rencontres avec ceux qui l'avoient devancé.

(o)

ABREGE'

ABREGE'
DE LA VIE
DE Mr.
DESCARTES.

LIVRE PREMIER,

Depuis 1596. *juſqu'en* 1619.

I. Sa Famille.

LA maiſon de Deſcartes a toûjours été conſiderée comme l'une des meilleures de la Touraine. Il ne s'y eſt point vû de mes-alliance qui en ait alteré la nobleſſe : & nous ne trouvons point de datte d'annobliſſement qui en puiſſe fixer l'antiquité. La branche des aînez s'étant fonduë dans la maiſon de Lillette, puis en celle de Maillé, celle des puînez s'accrût de beaucoup, & s'étendit particulierement dans le haut Poitou. Elle paſſa même juſqu'en Berry & en Anjou par le moien de ſes alliances, juſqu'à ce qu'au temps de la

Ligue elle ſe trouva réduite du côté des mâles à l'unique *Pierre Deſcartes* ayeul du Philoſophe dont on entreprend d'écrire ici la vie.

Pierre Deſcartes aprés avoir utilement ſervi contre les ennemis de la Religion de ſon pays, & ceux de l'Etat de ſon Prince, avoit quitté le ſervice d'aſſez bonne-heure, pour goûter plus long-temps les fruits du repos qu'il s'étoit procuré. Il n'eut qu'un fils de *Claude Ferrand* ſœur d'Antoine Ferrand premier Lieutenant Particulier au Châtelet de Paris, & de Michel Ferrand qui fut pere de M. Ferrand Doien du Parlement.

Ce fils nommé *Joachim* fut le premier de ſa famille qui prit le parti de la Robe, & qui alla s'établir en Bretagne, aprés s'être fait pourvoir d'une charge de Conſeiller au Parlement de Rennes le 14. de Fevrier 1586, par la reſignation d'Emery Regnauld. Il épouſa enſuite par contrat du 15 de Janvier 1589. *Jeanne Brochard* fille du Lieutenant general de Poitiers, qui lui donna trois enfans dans le peu de temps qu'elle eût à vivre avec lui. L'aîné appellé *Pierre* Deſcartes ſieur de la Bretailliere Conſeiller au Parlement de Bretagne, étoit pere de Monſieur Deſcartes * ſieur de Kerleau qui eſt maintenant Sous-Doien du même Parlement. Le ſecond étoit une fille * mariée à M.

* Joachim.

* Jeanne.

à M. Rogier du Crévis, & ayeule de M. le Comte de Villeneuve d'aujourd'huy.

Le dernier étoit RENE' DESCARTES nôtre Philoſophe, qui nâquit à la Haye en Touraine ſur la riviere de Creuſe le 31 jour de Mars de l'an 1596, dans la ſeptiéme année du regne de Henry le Grand, & dans le commencement de la cinquiéme du pontificat de Clement VIII. Il a témoigné dans la ſuite de ſa vie qu'il n'étoit pas content qu'on euſt remarqué le jour de ſa naiſſance, hors des regiſtres baptiſtéres de ſa paroiſſe, & des archives généalogiques de ſa maiſon. Sa raiſon étoit, qu'il *avoit averſion pour les faiſeurs d'horoſcope, à l'erreur deſquels il ſemble que l'on contribuë quand on publie la naiſſance de quelqu'un.* Mais c'eſt moins une raiſon qu'un pretexte qu'il alleguoit à ceux qui vouloient emploier cette circonſtance pour le faire connoître au Public. II. Sa Naiſſance. 1596

IL reçût le baptême le troiſiéme jour d'Avril ſuivant, dans l'Egliſe paroiſſiale de S. George de la Haye: & on lui fit porter le ſurnom *du Perron* qui étoit un fief à la maiſon, pour être diſtingué de ſon aîné dans la famille. III. Son baptéme.

Les couches de ſa mere qui avoient été aſſez heureuſes pour lui, furent ſuivies d'une maladie qui l'empêcha de relever. Elle avoit été travaillée dés le Mort de ſa mere.

1596 temps de ſa groſſeſſe d'un mal de poûmon, qui lui avoit été cauſé par quelques déplaiſirs qu'on ne nous a point expliquez. Son fils qui nous apprend cette particularité s'eſt contenté de nous dire qu'elle mourut peu de jours aprés qu'elle l'euſt mis au monde.

Etat de ſa ſanté. Les ſoins du pere purent bien garantir l'enfant des inconveniens que l'on devoit craindre de la privation de la mere : mais ils ne purent le ſauver des infirmitez qui accompagnérent la mauvaiſe ſanté qu'il avoit apportée en venant au monde. Il avoit herité de ſa mere une toux ſéche & une couleur pâle qu'il garda juſqu'à l'âge de plus de vingt ans : & tous les Medecins qui le voïoient avant ce temps-là le condamnoient à mourir jeune. Mais parmi ces premieres diſgraces il reçût un avantage dont il s'eſt ſouvenu toute ſa vie ; c'eſt celui d'avoir été confié à une Nourriſſe qui n'oublia rien de ce que ſes devoirs pouvoient exiger d'elle. C'eſt ce qu'il ſçût genereuſement reconnoître par une penſion viagére qu'il lui fit pour le reſte de ſes jours, dés qu'il ſe vid en état de poſſeder quelque bien.

Second mariage de ſon pere. La mort de ſa mere contribua beaucoup à détacher ſon pere des habitudes qu'il avoit en Poitou, & des inclinations qu'il ſentoit pour la Touraine. Le ſejour de ces provinces dans quel-

quelqu'une des maiſons ou des terres qu'il y poſſedoit luy avoit plû juſques-là ; & il y alloit volontiers paſſer le temps que le ſervice ſemeſtre du Parlement lui laiſſoit libre. Mais il ſe reduiſit entierement à la Bretagne peu d'années aprés, & il y fixa le reſte de ſa vie par un nouveau mariage qu'il y contracta avec Anne Morin fille du premier Preſident de la Chambre des Comptes à Nantes. Il en eut un garçon & une fille. Le garçon fut Conſeiller au Parlement, ſeigneur de Chavagnes, & pere de M. de Chavagnes d'aujourd'hui Conſeiller au même Parlement, qui s'eſt fait d'Egliſe depuis la mort de ſa femme. La fille épouſa Louïs d'Avaugour ſeigneur du Bois-de-Kergrais. 1600

IV. Ses diſpoſitions pour l'étude.

LES ſoins de cette nouvelle famille ne firent point diverſion à ceux que Joachim Deſcartes devoit à ſon fils du Perron, qu'il avoit coûtume d'appeller *ſon Philoſophe*, à cauſe de la curioſité inſatiable avec laquelle cet enfant lui demandoit les cauſes & les effets de tout ce qui lui paſſoit par les ſens.

La foibleſſe de ſa complexion, & l'inconſtance de ſa ſanté l'obligerent à le laiſſer long-temps ſous la conduite des femmes. Mais dans le temps qu'on ne travailloit qu'à luy former le corps, & à luy acquerir de l'en-bon-point, il

1600 donnoit des marques preſque continuelles de la beauté de ſon génie. Il fit paroître au milieu de ſes infirmitez des diſpoſitions ſi heureuſes pour l'étude, que ſon pere ne pût s'empécher de luy procurer les premiers exercices qui convenoient au deſſein qu'il avoit de cultiver ce fonds, malgré la réſolution qu'il avoit priſe de s'aſſurer de la ſanté corporelle de ſon fils avant que de rien entreprendre ſur ſon eſprit.

On s'y conduiſit avec tant de précaution, qu'on ne gâta rien. Auſſi pouvoit-on dire que ces premieres études n'étoient que des eſſais legers, & des ébauches aſſez ſuperficielles de celles qu'on avoit intention de luy faire faire dans un âge plus avancé.

On l'envoye étudier à la Fléche.

Son pere le voïant ſur la fin de ſa huitiéme année, crut devoir profiter du nouvel établiſſement que l'on faiſoit du fameux collége de la Fléche en faveur des Jeſuites. Il l'y mit en penſion aprés l'hyver de l'an 1604, & le recommanda particulierement aux ſoins du P. *Charlet* ſon parent. Ce Pere qui fut long-temps Recteur de ce collége, avant que de paſſer aux premiers emplois de la Compagnie, conçût une affection ſi tendre pour le jeune Deſcartes-du-Perron, qu'il voulut ſe charger de tous les ſoins qui regardoient le corps auſſi-bien que l'eſprit. Il luy tint lieu de Pere & de Gouverneur pen-

pendant huit ans & plus qu'il demeura 1604
dans le collége : & luy donna pour Prefet particulier le P. *Dinet* qui fut depuis Provincial & Confeſſeur de nos Rois. L'un & l'autre voïant le jeune Ecolier aſſez ſenſible à toutes leurs bontez, ne tarderent point de joindre l'eſtime à l'affection : & aprés avoir été ſes Directeurs pour l'étude & la conduite des mœurs, ils s'en firent un amy qu'ils voulurent conſerver juſqu'à la mort, & qu'ils eurent ſoin d'entretenir par un commerce mutuel de lettres & de recommandations.

Progrez de ſes Humanitez.

Le jeune Deſcartes, que nous n'appellerons plus du-Perron que lors qu'il ſera queſtion de le diſtinguer dans ſa parenté, avoit apporté en venant au collége une paſſion plus qu'ordinaire pour apprendre les ſciences : & cette paſſion ſe trouvant appuïée d'un eſprit ſolide, mais vif & déja tout ouvert ; il répondit toûjours avantageuſement aux intentions de ſon Pere & aux ſoins de ſes Maîtres. Dans tout le cours de ſes Humanitez qui fut de cinq ans & demi, on n'apperçût en luy aucune affectation de ſingularité, ſinon celle que pouvoit produire l'émulation avec laquelle il ſe piquoit de laiſſer derriere luy ceux de ſes compagnons qui paſſoient les autres. Aïant un bon naturel avec une humeur facile & accommodante, il ne fut jamais gêné dans la ſoû-

1604 miſſion qu'il avoit pour la volonté de ſes Maîtres: & l'aſſiduité qu'il apportoit à ſes devoirs de claſſe & de chambre ne luy coûtoit rien.

Avec ces heureuſes diſpoſitions il fit de grands progrés dans la connoiſſance des deux langues, dont il comprit de bonne heure l'importance & la neceſſité pour l'intelligence des livres anciens. Il aimoit les vers beaucoup plus que ne pourroient ſe l'imaginer ceux qui ne le conſiderent que comme un Philoſophe qui auroit renoncé à la bagatelle. Il avoit même du talent pour la Poëſie, & il a fait voir qu'il n'en ignoroit pas les delicateſſes, & qu'il n'étoit pas entiérement inſenſible à ſes douceurs. Il avoit trouvé auſſi beaucoup de plaiſir aux Fables de l'antiquité, non pas tant à cauſe des myſtéres de Phyſique ou de Morale qu'elles peuvent renfermer, que parce qu'elles contribuoient à luy reveiller l'eſprit par leur gentilleſſe.

Pour récompenſe de la fidelité & de l'exactitude avec laquelle il s'acquittoit de ſes devoirs, il obtint de ſes Maîtres la liberté de ne s'en pas tenir aux lectures & aux compoſitions qui luy étoient communes avec les autres. Il voulut emploïer cette liberté à ſatisfaire la paſſion qu'il ſentoit croître en luy pour acquerir *une connoiſſance claire & aſſurée de tout ce qui eſt utile à la vie*,

vie, qu'on luy avoit fait eſperer par le moïen des belles Lettres. C'eſt dans 1604
„ cette vûë que non content de ce qui
„ s'enſeignoit dans le collége, il avoit
„ parcouru, ſi nous l'en croïons, tous
„ les Livres qui traitent des Sciences
„ qu'on eſtime les plus curieuſes & les
„ plus rares. Ce qui ne doit s'entendre que de ce qui pût alors luy tomber entre les mains. J'ajoûteray pour deſabuſer ceux qui l'ont ſoupçonné dans la ſuite de ſa vie d'avoir peu d'inclination ou d'eſtime pour les livres, que nous trouvons peu de ſentimens plus avantageux que ceux qu'il en avoit dés ce temps-là.
„ Il s'étoit perſuadé que la lecture des
„ bons livres eſt comme une converſa-
„ tion avec les plus honnêtes gens des
„ ſiécles paſſez qui en ont été les au-
„ teurs, mais une converſation étudiée,
„ dans laquelle ils ne nous découvrent
„ que les meilleures de leurs penſées.

V. Ses amis de Collége.

OUTRE l'émulation pour l'étude & l'honnêteté des mœurs, les colléges produiſent encore un autre avantage dont M. Deſcartes ne voulut pas être privé. C'eſt celuy des connoiſſances & des habitudes que l'on y contracte avec ceux de ſon âge ou de ſon humeur, & qui ſont ſouvent les ſemences de l'amitié la plus forte & la plus durable. Les plus anciens de ſes amis furent ſans doute ceux qu'il connut à la Fléche. Mais outre *René le Clerc* qui

1610 fut depuis Evêque de Glandéve, & le ſieur *Chauveau* de Melun, qui devint enſuite grand Mathématicien & zelé Carteſien, nous ne connoiſſons plus de ces premiers temps que le P. *Marin Merſenne* Minime qui a paſſé parmi le monde ſçavant pour le Reſident de M. Deſcartes à Paris, & pour le Doien de ſes amis & de ſes ſectateurs, quoiqu'il fût de prés de huit ans plus âgé que luy, & qu'il fût en Rhétorique lorſque celuy-cy commençoit la Grammaire.

Tranſport du cœur de Henry IV. à la Fléche.

M. Deſcartes étoit dans la premiere année de ſon cours de Philoſophie, lorſque la nouvelle de la mort du Roy tué le vendredy 4. de May 1610 fit ceſſer les exercices du collége. Ce bon Prince en donnant ſa maiſon de la Fléche aux Jeſuites, avoit ſouhaité que ſon cœur, celuy de la Reine, & de ſes ſucceſſeurs y fuſſent portez aprés leur mort, & gardez dans leur Egliſe. De ſorte que le temps qui s'écoula depuis cette funeſte nouvelle juſqu'au tranſport du cœur du Roy à la Fléche, fut emploié dans le collége à des prieres publiques, à des compoſitions funébres de vers & de proſe, & aux preparatifs de la reception de ce depoſt. Elle ſe fit le 4. de Juin avec beaucoup de ceremonie: & il fut reglé dans l'hôtel de ville de la Fléche, qu'à pareil jour il ſe feroit tous les ans une proceſſion ſolen-

ſolennelle avec un ſervice de même pour l'ame du Roy ; & que ce jour ſeroit chomé doreſnavant comme les fêtes en tenant fermées les audiences de la plaidoirie, les claſſes du collége, & les boutiques de la ville. 1610.

Fruits de ſes études de Logique & de Morale.

Le lundy ſuivant qui étoit le ſeptiéme de Juin on ouvrit les claſſes pour reprendre les exercices ordinaires du collége : & M. Deſcartes continua l'étude de la Philoſophie morale. La Logique qu'il avoit étudiée l'hyver precedent étoit de toutes les parties de la Philoſophie, celle à laquelle il a témoigné depuis avoir donné le plus d'application dans le collége. Dés ce temps-là il s'apperçût que les ſyllogiſmes & la plûpart des autres inſtructions de la Logique de l'Ecole ſervent moins à apprendre les choſes que l'on veut ſçavoir, qu'à expliquer aux autres celles que l'on ſçait, ou même à parler ſans jugement de celles qu'on ignore, qui eſt l'effet qu'on attribuë à l'art de Raimond Lulle. De tous les preceptes qu'il avoit reçûs de ſes Maîtres dans la Logique, il ne voulut retenir que les quatre regles qui ont ſervi depuis de fondement à ſa nouvelle Philoſophie. La premiere, *De ne rien recevoir pour vray qu'il ne connût être tel évidemment.* La ſeconde, *De diviſer les choſes le plus qu'il ſeroit poſſible pour les mieux reſoudre.* La troiſiéme, *De conduire ſes pen-*

1610 *ſées par ordre en commençant par les objets les plus ſimples pour monter par degrez juſqu'à la connoiſſance des plus compoſez.* La quatriéme, *De ne rien omettre dans le dénombrement des choſes dont il devoit examiner les parties.* Mais il ſe forma dés-lors une methode ſinguliere de diſputer en Philoſophie, qui ne déplut pas au P. Charlet ſon Directeur perpetuel, ni au P. Dinet ſon Prefet; quoiqu'elle donnât un peu d'exercice à ſon Regent. Lorſqu'il étoit queſtion de propoſer un argument dans la diſpute, il faiſoit d'abord pluſieurs demandes touchant les définitions des noms. Aprés, il vouloit ſçavoir ce que l'on entendoit par certains principes reçûs dans l'Ecole. Enſuite, il demandoit ſi l'on ne convenoit pas de certaines veritez connuës dont il faiſoit demeurer d'accord. De-là il formoit enfin un ſeul argument dont il étoit fort difficile de ſe débarraſſer.

L'étude de la Morale ſcholaſtique ſervit principalement à luy faire diſtinguer celle du Païen & de l'honneſte homme du ſiécle, d'avec celle du Chrétien. Mais nous ne ſçavons pas ſi c'eſt aux cahiers de ſon Maître qu'il étoit redevable des quatre maximes dans leſquelles il a fait principalement conſiſter ſa Morale particuliere. La premiere de ces maximes étoit d'*obeïr aux loix & aux coûtumes de ſon pays, retenant con-*

conſtamment la Religion dans laquelle Dieu l'avoit fait naître. La ſeconde, *D'être ferme & reſolu dans ſes actions, & de ſuivre auſſi conſtamment les opinions les plus douteuſes lorſqu'il s'y ſeroit une fois déterminé, que ſi elles étoient tres-aſſurées.* La troiſiéme, *De travailler à ſe vaincre ſoy-même plûtoſt que la Fortune; à changer ſes deſirs plûtoſt que l'ordre du Monde; & à ſe perſuader que rien n'eſt entierement en nôtre pouvoir que nos penſées.* La quatriéme, *De ſe déterminer, ſans blâmer le choix des autres hommes dans leurs emplois & leurs occupations differentes, à celle de cultiver ſa raiſon; & de rechercher la verité de toutes choſes dans tout le cours de ſa vie.* 1611

VI. L'ETUDE qu'il fit l'année ſuivante de la Phyſique & de la Metaphyſique, luy donna moins de ſatisfaction que n'avoit fait celle de la Logique & de la Morale. Il commença dés-lors à ſe ſentir embaraſſé de doutes & d'erreurs, au lieu de *cette connoiſſance claire & aſſurée de tout ce qui eſt utile à la vie*, qu'on luy avoit fait eſperer de ſes études. Plus il avançoit, plus il découvroit ſon ignorance. Il voioit par les leçons de ſes Maîtres & par la lecture de ſes Livres, que la Philoſophie avoit été cultivée de tout temps par les plus excellens Eſprits qui euſſent parû dans le monde; & que cependant il ne s'y trouvoit

Son peu de ſatisfaction dans l'étude de la Phyſique & Metaphyſique.

1611 voit encore aucune choſe dont on ne diſputât, & qui par conſequent ne fût douteuſe. Toute l'eſtime qu'il pouvoit avoit pour ſes Maîtres ne luy donnoit point la preſomption d'eſperer qu'il pût rencontrer mieux que les autres. Conſiderant la diverſité des opinions ſoûtenuës par des perſonnes doctes touchant une même matiere, ſans qu'il y en puiſſe avoir jamais plus d'une qui ſoit vraye; il s'accoûtumoit déja à reputer preſque pour faux tout ce qui n'étoit que vray-ſemblable. S'il n'avoit eu qu'un ſeul Maître, ou s'il n'avoit point ſçû ces differentes opinions qui ſont parmi les Philoſophes, il proteſte qu'il ne luy ſeroit jamais arrivé de ſe retirer du nombre de ceux qui doivent ſe contenter de ſuivre les opinions des autres plûtoſt que d'en chercher eux-mêmes de meilleures. Mais aïant appris dés le collége, (ce ſont ſes termes) qu'on ne ſçauroit rien imaginer de ſi étrange qui n'ait été avancé par quelqu'un des Philoſophes, il pretend n'avoir pû choiſir un guide dont les opinions luy paruſſent préférables à celles des autres. C'eſt ce qui l'a obligé dans la ſuite des temps à ſe frayer un chemin nouveau, & à entreprendre de ſe conduire luy-meſme.

Etude des Mathematiques.

Malgré les obſtacles qui arrêtoient ſon eſprit durant le cours de ſa Philoſophie, il fallut finir cette carriére en même

même temps que le reſte de ſes com- 1611
pagnons qui n'avoient trouvé ni doutes à former, ni difficultez à lever dans les cahiers du Maître. On le fit paſſer enſuite à l'étude des Mathematiques, auſquelles il donna la derniére année de ſon ſejour à la Fléche. Le plaiſir qu'il y prit le païa avec uſure des peines que la Philoſophie ſcholaſtique luy avoit données : & les progrés qu'il y fit ont été ſi extraordinaires, que le collége de la Fléche s'eſt acquis par ſon moïen la gloire d'avoir produit le plus grand Mathématicien que Dieu euſt encore mis au jour. Entre les parties des Mathématiques, il choiſit l'*Analyſe* des Geométres, & l'*Algebre* pour en faire le ſujet de ſon application particuliere, pour les purger de ce qu'elles avoient de nuiſible ou d'inutile, & pour les porter à leur perfection. C'eſt à quoy il travailla dés le collége indépendemment de ſon Maître & de ſes compagnons, ſi nous en croïons ceux qui le font auteur de cette eſpéce d'Algébre qu'ils appellent la clef de tous les Arts liberaux & de toutes les Sciences, & qu'ils eſtiment être la meilleure méthode qui ait jamais parû pour diſcerner le vray d'avec le faux.

La diſpenſe qu'il avoit obtenuë du P. Principal du collége pour n'être pas obligé à toutes les pratiques de la diſcipline ſcholaſtique, luy fournit les moïens

Sa maniere d'étudier ou de mediter.

1611 moïens neceſſaires pour s'enfoncer dans cette étude auſſi profondément qu'il pouvoit le ſouhaiter. Le P. Charlet Recteur de la maiſon luy avoit pratiqué entre autres priviléges celuy de demeurer long-temps au lit, tant à cauſe de ſa ſanté infirme, que parce qu'il remarquoit en luy un eſprit porté naturellement à la méditation. Deſcartes qui à ſon réveil trouvoit toutes les forces de ſon eſprit recueïllies, & tous ſes ſens raſſis par le repos de la nuit, profitoit de ces favorables conjonctures pour méditer. Cette pratique luy tourna tellement en habitude, qu'il s'en fit une maniére d'étudier pour toute ſa vie: & l'on peut dire que c'eſt aux matinées de ſon lit que nous ſommes redevables de ce que ſon eſprit a produit de plus important dans la Philoſophie & dans les Mathématiques.

VII. Il ſort du Collége.

AIANT fini le cours de ſes études au mois d'Août de l'an 1612. il quitta le collége de la Fléche aprés huit ans & demi de ſejour; & il s'en retourna chez ſon Pere comblé des benedictions de ſes Maîtres. Il luy reſta toute ſa vie un fonds de reconnoiſſance pour l'obligation qu'il leur avoit, & d'eſtime pour leur collége qu'il avoit coûtume d'élever au deſſus de tous les autres; ſoit parce que ſa propre experience luy en avoit donné une connoiſſance plus particuliere; ſoit parce que nous nous ſentons

tons ordinairement portez à loüer le lieu de nôtre éducation comme celuy de nôtre naiſſance, & à vanter nos maîtres comme nos parens. 1615

Mais s'il étoit ſatisfait de ſes Maîtres au ſortir du collége, il ne l'étoit nullement de luy même. Il ſembloit n'avoir remporté de ſes études qu'une connoiſſance plus grande de ſon ignorance. Tous les avantages qu'il avoit eus aux yeux de tout le monde & qu'on vantoit comme des prodiges, ne ſe reduiſoient, ſelon luy, qu'à des embarras, à des doutes, & à des peines d'eſprit. Les lauriers dont ſes Maîtres l'avoient couronné pour le diſtinguer du reſte de ſes compagnons, ne luy parurent que des épines. Peu ſatisfait de ſes études.

Pour ne pas entiérement démentir le jugement des connoiſſeurs de ces temps-là, on ne devroit pas nier qu'il eût merité, tout jeune qu'il étoit, le rang que le Public luy donnoit dés-lors parmi les doctes & les habiles gens du ſiecle. Mais jamais il ne fut plus dangereux de prodiguer la qualité de *Sçavant*. Car il ne ſe contenta pas de rejetter cette qualité qu'on luy avoit donnée : mais voulant juger des autres par luy-même, peu s'en fallut qu'il ne prît pour de faux Sçavans ceux qui portoient la même qualité ; & qu'il ne fiſt éclater ſon mépris pour tout ce que les hommes appellent Sciences.

Le

1612 Le déplaiſir de ſe voir deſabuſé de l'erreur dans laquelle il s'étoit flaté de pouvoir acquerir par ſes études *une connoiſſance claire & aſſurée de tout ce qui eſt utile à la vie*, penſa le jetter dans le deſeſpoir. Voïant d'ailleurs que ſon ſiécle étoit auſſi floriſſant qu'aucun des précedens, & s'imaginant que tous les bons eſprits dont ce ſiecle étoit aſſez fertile, ſe trouvoient dans le même cas que luy, ſans qu'ils s'en apperçuſſent peut-être comme luy ; il fut tenté de croire qu'il n'y avoit aucune ſcience dans le monde qui fût telle qu'on luy avoit fait eſperer.

Il renonce aux Livres & aux Sciences, & pourquoi ?

Le reſultat de toutes ſes fâcheuſes deliberations fut, qu'il renonça aux Livres dés l'an 1613, & qu'il ſe défit entiérement de l'étude des Lettres. Par cette eſpéce d'abandon, il ſembloit imiter la pluſpart des jeunes gens de qualité, qui n'ont pas beſoin d'étude pour ſubſiſter, ou pour s'avancer dans le monde. Mais il y a cette difference, que ceux-cy en diſant adieu aux livres, ne ſongent qu'à ſecoüer un joug que le collége leur avoit rendu inſupportable : au lieu que M. Deſcartes n'a congedié les livres pour leſquels il étoit tres-paſſionné d'ailleurs, que parce qu'il n'y trouvoit pas ce qu'il y cherchoit ſur la foy de ceux qui l'avoient engagé à l'étude. Quoiqu'il ſe ſentiſt tres-obligé aux ſoins de ſes Maîtres

tres qui n'avoient rien omis de ce qui dépendoit d'eux pour le ſatisfaire, il ne ſe croïoit pourtant pas redevable à ſes études de ce qu'il a fait dans la ſuite pour la recherche de la verité dans les Arts & les Sciences. Il ne faiſoit pas difficulté de dire à ſes amis que quand ſon Pere ne l'auroit pas fait étudier, il n'auroit pas laiſſé d'écrire en nôtre langue les mêmes choſes qu'il a écrites en Latin. 1613

VIII. Son ſejour à Rennes, puis à Paris.

IL PASSA l'hyver de la fin de 1612. & du commencement de 1613. dans la ville de Rennes à revoir ſa famille, à monter à cheval, à faire des armes, & à d'autres exercices convenables à ſa condition. On peut juger par ſon petit traité d'*Eſcrime* s'il y perdit entierement ſon temps.

Son pere qui avoit déja fait prendre le parti de la Robe à ſon aîné, ſembloit le deſtiner au ſervice du Roy & de l'Etat dans les armées. Mais ſon peu d'âge, & la foibleſſe de ſa complexion ne luy permettoient pas de l'expoſer ſi-tôt aux travaux de la guerre. Il crût qu'il ſeroit bon de luy faire voir le grand monde auparavant. C'eſt ce qui le fit reſoudre à l'envoïer à Paris vers le printemps. Mais il fit peut-être une faute de l'abandonner à ſa propre conduite, ſans luy donner d'autre gouverneur qu'un valet de chambre, ni d'autres inſpecteurs que des laquais. Il

ſe

1613 ſe repoſoit avec trop de ſecurité ſur la ſageſſe d'un jeune homme de dix-ſept ans qui n'avoit encore aucune experience, ni d'autre ſecours que ſes propres forces pour reſiſter aux occaſions de ſe perdre.

Son oiſiveté. Il en eut aſſez pour ſe garantir des grandes débauches, & pour ne pas tomber dans les deſordres de l'intemperance : mais il ne ſe trouva point à l'épreuve des compagnies qui l'entraînerent aux promenades, au jeu, & aux autres divertiſſemens qui paſſent dans le monde pour indifferens. Ce qui contribua à le rendre plus particulierement attaché au jeu, fut le ſuccés avec lequel il y réüſſiſſoit, ſur tout dans ceux qui dépendent plus de l'induſtrie que du hazard.

Mais ce qu'il fit de moins inutile durant tout ce temps d'oiſiveté fut la connoiſſance qu'il renouvella avec diverſes perſonnes qu'il avoit vuës à la Fléche, & l'amitié qu'il contracta avec quelques gens de merite, qui ſervirent à le faire un peu revenir de ce grand éloignement où il étoit pour l'étude & les livres.

Amitié avec M. Mydorge. Le plus important de ces nouveaux amis fut le celebre *Claude Mydorge*, Threſorier de France en la generalité d'Amiens fils d'un Conſeiller de la Grand-Chambre, & ſucceſſeur de Viéte dans la reputation du premier Mathéma-

thématicien de France, pendant quelque temps. M. Deſcartes qui étoit plus jeune de prés d'onze ans, trouva dans ce nouvel ami je ne ſçay quoy qui luy revenoit extrémement, ſoit pour l'humeur, ſoit pour le caractére d'eſprit. Ce qui les unit ſi étroitement, qu'il n'y eut que la mort de M. Mydorge qui les ſépara. 1614.

Ce fut auſſi vers le meſme temps qu'il retrouva à Paris Marin Merſenne, mais dans un exterieur fort different de celuy ſous lequel il l'avoit connu à la Fléche. Merſenne s'étoit fait Minime au ſortir des écoles de Sorbonne. Le renouvellement de leur connoiſſance fut d'autant plus agréable à ce Pere, que M. Deſcartes ſe trouvoit alors moins éloigné de ſa portée que quand il l'avoit vû petit garçon dans le collégé. D'un autre côté la rencontre fut avantageuſe à M. Deſcartes, puiſqu'elle ſervit à le delivrer des attaches qu'il avoit au jeu & aux autres paſſe-temps inutiles. Ils commençoient à gouter les douceurs de leurs innocentes habitudes, & à s'entre-ſoulager dans la recherche de la verité, lorſque le Pere Merſenne fut envoyé ſur la fin de 1614. à Nevers, pour y enſeigner la Philoſophie aux jeunes Religieux de ſon ordre. Avec le P. Merſenne.

Cette ſeparation toucha M. Deſcartes aſſez vivement. Mais au lieu de luy donner Sa retraite & ſon retour à Paris.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

1614 donner la penſée de retourner à ſes divertiſſemens & à ſon oiſiveté, elle le fit encore mieux rentrer en luy-meſme que la preſence de ſon vertueux ami, & luy inſpira la reſolution de ſe retirer du grand monde & de renoncer même à ſes compagnies ordinaires, pour ſe remettre à l'étude qu'il avoit abandonnée. Il choiſit un lieu de retraite dans le faux-bourg Saint-Germain, où il loüa une maiſon écartée du bruit, & s'y renferma avec un ou deux domeſtiques ſeulement ſans en avertir ſes amis ni ſes parens. Etant ainſi rentré dans le gout de l'étude, il s'enfonça dans celle des Mathematiques auſquelles il donna tout ce grand loiſir qu'il venoit de ſe procurer, & qui fut de prés de deux ans.

Ceux de ſes amis qui ne ſervoient qu'aux paſſetemps & aux parties de divertiſſement, s'ennuïerent bien-toſt de ne le plus revoir. Ils le chercherent inutilement dans la Ville, à la Cour, & dans ſa Province. Il avoit eu la prudence au commencement de ſa retraite, de ſe précautionner contre les hazards de la rencontre, pour ne pas tomber entre les mains de ces Facheux, lorſqu'il étoit obligé de ſortir pour ſes beſoins. La choſe ne luy reüſſit point mal pendant prés de deux ans. Mais il ſe repoſa dans la ſuite avec un peu trop d'aſſurance ſur le bon-heur de ſa ſolitude: & ne veillant

plus

plus ſur ſa route & ſes détours avec la même précaution qu'auparavant lorſqu'il alloit dans les ruës, il fut rencontré par un de ſes amis, qui ne voulut pas le quitter qu'il ne luy euſt decouvert ſa demeure. 1616

Il en coûta la liberté à M. Deſcartes, pour ne rien dire de plus. L'ami fit ſi bien par ſes viſites reïterées & par ſes importunitez, qu'il vint à bout de troubler premierement ſon repos, & de le détourner enſuite de ſa chére ſolitude pour le ramener dans le monde, & le replonger dans les divertiſſemens comme auparavant. Il eſt découvert & interrompu.

Mais il s'aperçût bien-toſt qu'il avoit changé de gout pour les plaiſirs. Les jeux & les promenades n'avoient plus pour luy les mêmes attraits qu'auparavant : & les enchantemens des voluptez ne purent agir ſur luy que tres-foiblement contre les charmes de la Philoſophie & des Mathématiques, dont ces amis de joïe ne purent le délivrer. Ils luy firent paſſer les fêtes de Noël de 1616. & le commencement de l'année ſuivante juſqu'aux jours gras, le moins triſtement qu'il leur fut poſſible. Mais ils ne purent luy faire ſentir d'autres douceurs que celles de la Muſique, aux concerts de laquelle il ne pouvoit être inſenſible avec la connoiſſance qu'il avoit des Mathématiques.

1617 IX. NE POUVANT plus eſperer des importuns de ſon âge & de ſa qualité, la liberté de rentrer dans ſa retraite ou d'en profiter; & ſe voïant d'ailleurs âgé de vingt & un ans, il crût devoir ſe mettre dans le ſervice. Il partit vers le mois de May pour la Hollande, & ſe mit dans les troupes du Prince Maurice en qualité de Volontaire, à l'imitation de pluſieurs Cadets de la nobleſſe Françoiſe qui alloient apprendre le métier de la guerre ſous ce grand Capitaine.

Il va en Hollande porter les armes.

Mais comme ſon cœur étoit prévenu par une plus forte paſſion pour la recherche de la verité, à laquelle il étoit reſolu de s'emploïer tôt ou tard, ſon deſſein n'étoit pas de devenir grand guerrier à l'école de ce Prince. En ſe déterminant à porter les armes, il prit la reſolution de ne ſe rencontrer nulle part comme acteur, mais de ſe trouver par tout comme ſpectateur des rôles qui ſe joüent dans toutes ſortes d'états ſur le theâtre du monde. Il ne ſe fit ſoldat que pour étudier les mœurs differentes des hommes plus au naturel, & pour tâcher de ſe mettre à l'épreuve de tous les accidens de la vie. Afin de n'être gêné par aucune force ſuperieure, il renonça d'abord à toute charge & à tout engagement; & il s'entretint toûjours à ſes dépens. Mais pour garder la forme, il fallut recevoir au moins une fois la paye:

Ses vuës en cela.

paye : & il eut la curioſité de conſerver 1617
cette ſolde pendant toute ſa vie comme un témoignage de ſa milice.

Il aimoit veritablement la guerre à cet âge : mais cette inclination n'etoit que l'effet d'une chaleur de foye qui s'appaiſa dans la ſuite des temps. Quoique la ville de Breda où il étoit en garniſon jouïſt alors du repos que procuroit la tréve faite entre les Hollandois & les Eſpagnols, il ne laiſſa pas de ſe montrer toûjours grand adverſaire de l'oiſiveté & du libertinage ; ſoit dans ſes occupations militaires auſquelles il apportoit toute l'aſſiduité du plus ardent des ſoldats, ſoit dans le loiſir que luy laiſſoient ſes fonctions, & qu'il emploïoit à l'étude lorſque les autres le donnoient à la débauche.

Pendant ce temps là, il arriva qu'un inconnu fit afficher par les ruës de Breda un probléme de Mathematique pour le propoſer aux ſçavans, & en demander la ſolution. M. Deſcartes voïant le concours des paſſans qui s'arrêtoient devant l'affiche conceuë en Flamand, pria le premier qui ſe trouva auprés de luy de vouloir luy dire en Latin ou en François la ſubſtance de ce qu'elle contenoit. L'homme à qui le hazard le fit adreſſer, voulut bien luy donner cette ſatisfaction en Latin : mais ce fut à condition qu'il s'obligeroit à luy donner de ſon côté la ſolution du probléme qu'il

Il fait connoiſſance avec Beeckman.

1617 jugeoit en luy-même très difficile. M. Deſcartes accepta la condition d'un air ſi reſolu, que cet homme qui n'attendoit rien de ſemblable d'un jeune cadet de l'armée, luy donna ſon nom par écrit avec le lieu de ſa demeure, afin qu'il pût luy porter la ſolution du probléme quand il l'auroit trouvée. M. Deſcartes connut par ſon billet qu'il s'appelloit *Iſaac Beeckman*, & qu'il étoit principal du collége de Dordrecht. Il ne fut pas plûtôt retourné chez luy que s'étant mis à examiner le probléme de l'homme inconnu ſur les regles de ſa methode, il en trouva la ſolution avec autant de facilité & de promtitude que Viéte en avoit apporté autrefois pour reſoudre en moins de trois heures le fameux probléme qu'Adrien Romain avoit propoſé à tous les Mathematiciens de la terre. Pour ne point manquer à ſa parole, il alla dés le lendemain chez Beeckman, luy porta la ſolution du probléme, & s'offrit même à luy en donner la conſtruction, s'il la ſouhaitoit. Beeckman parut fort ſurpris: mais ſon étonnement augmenta tout autrement, lorſqu'aiant ouvert une longue converſation pour ſonder l'eſprit & la capacité du jeune homme, il le trouva plus habile que luy dans des ſciences dont il faiſoit ſon étude depuis pluſieurs années. Il luy demanda ſon amitié, luy offrit la ſienne, & le

pria

pria de conſentir qu'ils entretinſſent 1618
un commerce mutuel d'études & de lettres pour le reſte de leur vie. M. Deſcartes répondit à ces honnêtetez par tous les effets d'une amitié ſincére, quoyqu'il ſe trouvât plus jeune que luy de prés de trente ans : & pour luy donner des marques de la confiance qu'il avoit en luy, il conſentit avec plaiſir qu'il fût ſon correſpondant pour la Hollande, comme il l'avoit ſouhaité.

X. Il fait ſon traité de Muſique.

PENDANT que le Comte Maurice devenu Prince d'Orange par la mort de ſon frére arrivée de xx de Fevrier 1618. alloit par les provinces & les villes avec des troupes pour reduire les Arminiens : M. Deſcartes voulut reſter à Breda, où il emploia ſon loiſir à compoſer divers écrits, dont le plus connu eſt ſon traité de *la Muſique*. Il le fit en Latin ſuivant l'habitude qn'il avoit de concevoir & d'écrire d'abord en cette langue ce qui luy venoit dans la penſée. Il voulut bien confier ſon original à Beeckman à la priére duquel il l'avoit compoſé, mais à condition qu'il ne le feroit voir à perſonne, parce que le jugeant tres-imparfait, il apprehendoit qu'il ne devint public par l'impreſſion ou par la multiplication des copies. Beeckman qui ſe contoit parmi les premiers Mathematiciens du ſiecle, ne le trouva point trop imparfait pour luy : & croiant que M. Deſcartes y avoit renoncé,

1618 noncé, il voulut s'en faire honneur comme s'il en eût été l'auteur. M. Deſcartes ſe crût obligé de rabatre ſa vanité, & de luy faire connoître combien il eſt peu honnête de vouloir acquerir de la réputation au préjudice de la verité.

Ses amis ne purent le faire conſentir à la publication de ce petit traité, tant qu'il fut au monde. Ses ennemis en ayant recouvré une copie aſſez défectueuſe chercherent à ſe vanger de luy par la publication qu'ils en firent incontinent aprés ſa mort. Mais ils travaillerent à leur propre confuſion: & loin de des-honorer ſa mémoire, ils lui attirerent l'admiration de tous ceux qui ont ſçû que c'étoit l'ouvrage d'un jeune-homme de vingt deux ans. A dire vray, le public ne le juge pas maintenant auſſi mauvais que ſon auteur vouloit le faire croire. La multitude de ſes éditions, & les traductions qu'on en a faites en Anglois & en François nous répondent de ſon approbation.

XI. Autres ouvrages commencez.

Beekman, laiſſant aux Miniſtres & aux Theologiens de ſa ſecte le ſoin de tenir leur Concile national dans ſa ville, vint à Breda paſſer la meilleure partie de ce temps auprés de M. Deſcartes, pour s'éxercer avec luy dans les Mathematiques, & luy propoſer des queſtions à reſoudre. M. Deſcartes n'en de-

demeura pas aux réponſes qu'il luy fit. 1618
Il compoſa encore divers petits ouvrages qui auroient été d'excellens garans du bon employ de ſon temps, s'il leur avoit laiſſé voir le jour. C'eſt dans ces ouvrages de ſa jeuneſſe que l'ona trouvé ſon ſentiment de *l'ame des Bêtes* ou des *Automates*, vingt ans avant que d'avoir publié ſon principe touchant la diſtinction de la ſubſtance qui penſe, & de la ſubſtance étenduë. Il n'avoit encore lû à cet âge ni S. Auguſtin, ni Pereira, ni aucun autre auteur capable de luy donner des ouvertures ſur ce ſentiment. Il paroît même qu'il ne vid jamais de ſa vie le livre de Pereira; & que ce fut de ſes amis & de ſes envieux qu'il apprit en 1641. ce que l'on trouvoit de ſemblable entre ſon opinion & celle de cet Eſpagnol.

Cependant M. Deſcartes ne trouvant pas ſous le Prince d'Orange cette varieté d'occupations qu'il s'étoit promiſe en quittant la France, cherchoit l'occaſion de ſortir des païs-bas pour ſervir ailleurs. Les nouvelles qu'on avoit apportées à Breda des grands mouvemens de l'Allemagne réveillerent la curioſité qu'il avoit de ſe rendre ſpectateur de tout ce qui ſe paſſeroit de plus conſiderable dans l'Europe. On parloit d'un nouvel Empereur; on parloit de la revolte des états de Bohéme contre leur Roy, & d'une

1619 guerre allumée entre les Catholiques & les Proteſtans à ce ſujet. M. Deſcartes voulant quitter la Hollande, prit pour prétexte le peu d'éxercice que luy produiſoit la ſuſpenſion d'armes qui étoit entre les troupes du Prince d'Orange & celles du Marquis de Spinola, & qui devoit durer encore deux ans ſelon les conventions de la tréve. Sa reſolution étoit de paſſer en Allemagne pour ſervir dans les armées Catholiques; mais avant que de ſe determiner à aucun engagement, il voulut aſſiſter au couronnement du nouvel Empereur qui devoit ſe faire dans la ville de Francford.

XII. IL PARTIT de Breda au mois de Juillet de l'an 1619. pour ſe rendre à Maſtrich, & delà à Aix la Chapelle, où il apprit l'état des affaires d'Allemagne; & les préparatifs que cette ville avoit coûtume de faire pour le couronnement des Empereurs. Etant arrivé à Mayence, il ſçût que l'Electeur Jean Schvvichart avoit cité les autres Electeurs de l'Empire ſelon les formes accoutumées, & les avoit ſommez de ſe rendre à Francford le xx. de Juillet pour proceder à l'élection d'un nouvel Empereur.

Il paſſe en Allemagne.

Il ſe trouva dans cette derniére ville vers le temps que Ferdinand II. y arriva comme Roy de Bohéme & Electeur de l'Empire. Ce Prince y fut élû

Il aſſiſte au couronnement de Ferdin. II.

Roy

Roy des Romains le XXVIII. d'Août; 1619
& fut couronné Empereur le XXX. du même mois ſelon l'ancien ſtile, c'eſt à dire le IX. de Septembre ſelon nous. M. Deſcartes ne parut pas à la premiére cérémonie qui regardoit l'élection du Roy de Romains, parce qu'on avoit donné ordre aux étrangers, c'eſt à dire à ceux qui n'étoint ni du lieu ni de la ſuite des Electeurs, de ſortir de la ville. Mais il fut preſent à la ſeconde concernant le couronnement de l'Empereur, & il fut curieux de voir une fois pour toute ſa vie ce qui s'y paſſa, afin de ne pas ignorer ce que les premiers acteurs de ce monde repreſentent de plus pompeux ſur le theâtre de l'Univers.

Avant que de ſortit de Francford il déliberoit du parti qu'il avoir à prendre, lorſqu'il apprit que le Duc de Baviére levoit des troupes. Cette nouvelle luy fit naître le deſſein de s'y mettre, ſans ſçavoir préciſement contre quel ennemi elles devoient marcher. Tout ce qu'il en ſçavoit ſe reduiſoit à ne pas ignorer le bruit que faiſoient les troubles de Bohéme par toute l'Allemagne. Comme il ſe ſoucioit peu d'entrer dans les intereſts des Etats & des Princes ſous la domination deſquels la providence ne l'avoit pas fait naître, il ne prétendoit pas porter le mouſquet pour avancer les affaires des

Il ſe met dans les troupes du Duc de Baviére.

1619 uns, ni pour détruire celles des autres. Il ſe mit donc dans les troupes Bavaroiſes comme ſimple Volontaire ſans vouloir prendre d'employ : & l'on publioit alors, mais en general qu'elles étoient deſtinées contre le bâtard de Mansfeld, & les autres generaux des revoltez de Bohéme. Mais le Duc de Baviére fit connoître peu de temps aprés qu'elles devoient marcher contre l'Electeur Palatin Frederic V. que les Etats de Bohéme avoient élû pour leur Roy quatre jours avant le couronnement de l'Empereur Ferdinand II. que l'on vouloit exclure de cette couronne par cette entrepriſe.

LIVRE SECOND,

Depuis 1619. *juſqu'en* 1628.

I. Il entre en quartier d'hiver.

M. DES-CARTES n'aïant pas deſſein de ſervir autrement ſous le Duc de Baviére qu'il avoit fait ſous le Prince d'Orange, commença la campagne par ſe mettre en quartier d'hiver dans le Duché de Neubourg ſur les bords du Danube au mois d'Octobre de l'an 1619. Il ſe trouva en un lieu ſi écarté du commerce, & ſi peu frequenté de gens dont la converſation fût capable de le divertir, qu'il s'y procu-

procura une ſolitude telle que ſon état 1619
de vie ambulante pouvoit la luy permettre.

S'étant ainſi aſſuré des dehors, & n'aïant par bon-heur aucuns ſoins ni aucunes paſſions au dedans qui puſſent le troubler, il demeuroit tout le jour enfermé ſeul dans un poëſle, où il avoit tout le loiſir de s'entretenir de ſes penſées. Ce n'étoient d'abord que des préludes d'imagination : & il ne devint hardi que par degrez, en paſſant d'une penſée à une autre, à meſure qu'il ſentoit augmenter le plaiſir que ſon eſprit trouvoit dans leur enchaînement. Une de celles qui ſe preſenterent à luy des premiéres, fut de conſiderer qu'il ne ſe trouve point tant de perfection dans les ouvrages compoſez de pluſieurs piéces, & faits de la main de divers maîtres, que dans ceux auſquels un ſeul a travaillé. Il luy fut aiſé de trouver dequoy ſoûtenir cette penſée, non ſeulement dans les arts où l'on remarque la difficulté qu'il y a de faire quelque choſe d'accompli en ne travaillant que ſur l'ouvrage d'autruy, mais même dans la police qui regarde le gouvernement des peuples, & dans l'établiſſement de la religion qui eſt l'ouvrage de Dieu ſeul. Sa ſolitude.

Il appliqua enſuite cette penſée aux Sciences dont la connoiſſance ou les précepetes ſe trouvent en dépôt dans les

1619 livres. Ils s'imagina que les Sciences, au moins celles dont les raiſons ne ſont que probables, & qui n'ont aucunes démonſtrations, s'étant groſſies peu à peu des opinions de divers particuliers, & ne ſe trouvant compoſées que des refléxions de pluſieurs perſonnes d'un caractére d'eſprit tout different, approchent moins de la verité que les ſimples raiſonnemens que peut faire naturellement un homme de bon ſens touchant les choſes qui ſe preſentent à luy.

Il tâche de ſe défaire de ſes prejugez.

Delà, il entreprit de paſſer à la raiſon humaine avec la même penſée. Il conſidera que pour avoir été enfans avant que d'être hommes, & pour nous être laiſſez gouverner long-temps par nos appétits, & par nos maîtres qui ſe ſont ſouvent trouvez contraires les uns aux autres, il eſt preſque impoſſible que nos jugemens ſoient auſſi purs, auſſi ſolides qu'ils auroient été, ſi nous avions eu l'uſage entier de nôtre raiſon dés le point de nôtre naiſſance, & ſi nous n'avions jamais été conduits que par elle.

La liberté qu'il donnoit à ſon genie ne rencontrant point d'obſtacles, le conduiſoit inſenſiblement au renverſement de tous les anciens ſyſtémes. Mais il ſe retint par la vûë de l'indiſcretion qu'il auroit blâmée dans un homme qui auroit entrepris de jetter

par

par terre toutes les maiſons d'une ville 1619
dans le ſeul deſſein de les rebâtir d'une autre maniere. Cependant comme on ne trouve point à redire qu'un particulier faſſe abatre la ſienne lorſqu'elle le menace d'une ruine inévitable, pour la rétablir ſur des fondemens plus ſolides : il ſe perſuada qu'il y auroit en luy de la temerité à vouloir reformer le corps des ſciences ou l'ordre établi dans les écoles pour les enſeigner ; mais qu'on ne pourroit le blâmer avec juſtice d'en faire l'épreuve ſur luy-même, ſans rien entreprendre ſur autruy.

Ainſi il ſe reſolut une bonne fois de ſe défaire de toutes les opinions qu'il avoit reçuës juſqu'alors ; mais ſon intention étoit de ne les ôter de ſa créance, qu'afin d'y en ſubſtituer d'autres enſuite qui fuſſent meilleures, ou d'y remettre les mêmes aprés qu'il les auroit verifiées, & qu'il les auroit *ajuſtées au niveau de la raiſon.* Il crût trouver en ce point les moiens de réüſſir à regler la conduite de ſa vie beaucoup mieux que s'il ne bâtiſſoit que ſur de vieux fondemens, appuïé ſeulement ſur les principes qu'il s'étoit laiſſé donner dans ſa premiére jeuneſſe, ſans avoir jamais examiné s'il étoient vrais.

Il prévoioit neantmoins qu'un projet ſi hardi & ſi nouveau ne ſeroit pas ſans difficultez. Mais il ſe flatoit que ces difficultez ne ſeroient pas ſans re-

1619 mede ; outre qu'il ne les iugeoit point comparables à celles qui ſe rencontrent dans la reformation des moindres choſes qui touchent le public. Il mettoit une grande difference entre ce qu'il entreprenoit de détruire dans luy-même, & les établiſſemens publics de ce monde qu'il comparoit à de grands corps dont la chûte ne peut être que tres-rude ; & qui ſont encore plus difficiles à relever quand ils ſont abatus, qu'à retenir quand ils ſont ébranlez. Mais ſans pretendre porter ſes vûes juſqu'aux intereſts du public, il ne vouloit reformer autre choſe que ſes propres penſées, & il ne ſongeoit à bâtir que dans un fonds qui fût tout à luy. En cas de mauvais ſuccés, il ne croïoit pas riſquer beaucoup, puiſque le pis qu'il en arriveroit ne pourroit être que la perte de ſon temps & de ſes peines, qu'il ne jugeoit pas fort neceſſaires au bien du genre humain.

Ses peines & ſes embarras.

Dans la nouvelle ardeur de ſes reſolutions, il entreprit d'executer la premiére partie de ſes deſſeins qui ne conſiſtoit qu'à détruire. C'étoit aſſurément la plus facile des deux. Mais il s'apperçût bien tôt qu'il n'eſt pas auſſi aiſé à un homme de ſe défaire de ſes préjugez, que de brûler ſa maiſon. Il s'étoit déja preparé à ce renoncement dés le ſortir du collége. Il en avoit fait quelques eſſais premierement durant

ſa

ſa retraire du fauxbourg S. Germain à 1619
Paris, & enſuite durant ſon ſejour à Breda. Avec toutes ces diſpoſitions, il n'eût pas moins à ſouffrir que s'il eût été queſtion de ſe dépoüiller de ſoy même.

Il crût pourtant en être venu à bout. Et à dire vray, c'étoit aſſez que ſon imagination luy preſentât ſon eſprit tout nud, pour luy faire croire qu'il l'avoit mis effectivement en cet état. Il ne luy reſtoit que l'amour de la verité, dont la pourſuite devoit faire dorénavant toute l'occupation de ſa vie. Ce fut la matiére unique des tourmens qu'il fit ſouffrir à ſon eſprit. Mais les moiens de parvenir à cette heureuſe conquête ne luy cauſérent pas moins d'embarras que la fin même. La recherche qu'il voulut faire de ces moiens, jetta ſon eſprit dans de violentes agitations qui augmenterent de plus en plus par une contention continuelle dont il le tenoit bandé, ſans ſouffrir que la promenade ou les compagnies y fiſſent diverſion. Il le fatigua de telle ſorte que le feu luy prit au cerveau: & il tomba dans une eſpece d'enthouſiaſme qui diſpoſa de telle maniére ſon eſprit, déja abatu, qu'il le mit en état de recevoir les impreſſions des ſonges & des viſions.

Il nous apprend que le x. de Novembre 1619. s'étant couché *tout rempli*

de

1619 *de ſon enthouſiaſme*, & tout occupé de la penſée *d'avoir trouvé ce jour-là les fondemens de la ſcience admirable*, il eut trois ſonges conſecutifs, mais aſſez extraordinaires pour s'imaginer qu'ils pouvoient luy être venus d'enhaut. Il crût appercevoir à travers de leurs ombres les veſtiges du chemin que Dieu luy traçoit pour ſuivre ſa volonté dans ſon choix de vie, & dans la recherche de cette verité qui faiſoit le ſujet de ſes inquietudes. Mais l'air ſpirituel & divin qu'il affecta de donner aux explications qu'il fit de ces ſonges tenoit ſi fort de cet enthouſiaſme dont il ſe croioit échauffé, que l'on auroit été porté à croire qu'il auroit eu le cerveau affoibli, ou qu'il auroit bû le ſoir avant que de ſe coucher. En effet c'étoit la veille de S. Martin, au ſoir de laquelle on avoit coûtume de faire la débauche au lieu où il étoit, comme en France. Mais il nous aſſure qu'il avoit paſſé le ſoir & toute la journée dans une grande ſobrieté, & qu'il y avoit trois mois entiers qu'il n'avoit bû de vin.

Quoiqu'il en ſoit, l'impreſſion qui luy reſta de ces agitations luy fit faire le lendemain diverſes refléxions ſur le parti qu'il devoit prendre. Sans trop préſumer du ſens favorable qu'il avoit donné à ſes ſonges, il recourut à Dieu tout de nouveau pour le prier de luy

faire

faire connoître ſa volonté ſans énigme, 1619
de vouloir l'éclairer, & le conduire dans la recherche de la verité. Il tâcha même d'intereſſer la ſainte Vierge dans cette affaire qu'il jugeoit la plus importante de ſa vie : & prenant occaſion d'un voiage qu'il méditoit en Italie, il forma le vœu d'un pelerinage à N. D. de Lorette qu'il ne pût accomplir que quelques années aprés.

Son enthouſiaſme le quitta peu de jours enſuite. Mais quoique ſon eſprit eût repris ſon aſſiéte ordinaire, & fût rentré dans ſon premier calme, il n'en devint pas plus deciſif ſur les reſolutions qu'il avoit à prendre.

II. Recherche des Freres de la Roſe-croix.

SA SOLITUDE pendant cet hiver étoit toûjours fort entiére, principalement à l'égard des perſonnes qui n'étoient point capables de fournir à ſes entretiens. Mais elle ne donnoit point l'excluſion de ſa chambre aux curieux qui ſçavoient diſcourir de ſciences ou de nouvelles de literature. Ce fut dans les converſations de ce derniers qu'il entendit parler d'une confrérie de Sçavans, établie en Allemagne depuis quelque temps ſous le nom de *Fréres de la Roſe croix*. On luy en fit des éloges ſurprenans. On luy fit entendre que c'étoient des gens qui ſçavoient tout, & qu'ils promettoient aux hommes une nouvelle ſageſſe, c'eſt à dire, la veritable ſcience qui n'avoit

1619 n'avoit pas encore été découverte. Joignant toutes les merveilles que les particuliers luy en apprenoient avec le bruit que cette ſocieté faiſoit par toute l'Allemagne, il ſe ſentit ébranlé d'autant plus que la nouvelle luy en étoit venuë dans le temps de ſon plus grand embarras ſur les moïens qu'il devoit prendre pour la recherche de la verité.

Il ne crût pas devoir demeurer dans l'indifference au ſujet de ces Roſecroix, parce (diſoit-il à ſon ami Muſée) que ſi c'étoient des impoſteurs, il n'étoit pas juſte de les laiſſer joüir d'une réputation mal acquiſe aux dépens de la bonne foy des peuples; & que s'ils apportoient quelque choſe de nouveau dans le monde qui valût la peine d'être ſçû, il auroit été mal honnête à luy de vouloir mépriſer toutes les ſciences, parmi leſquelles il s'en pourroit trouver une dont il auroit ignoré les fondemens. Il ſe mit donc en devoir de rechercher quelqu'un de ces nouveaux ſçavans, afin de les connoître par luy-même, & de conferer avec eux. Mais comme l'un de leurs ſtatuts étoit de ne point paroître ce qu'ils étoient, de n'être diſtinguez des autres hommes, ni par l'habit, ni par la maniére de vivre, & de ne ſe point découvrir dans leurs diſcours, on ne doit pas s'étonner

ner que toute ſa curioſité & ſes peines 1619
aient été perduës.

Il ne luy fut pas poſſible de découvrir un ſeul homme qui ſe declarât de cette confrérie, ou qui fût même ſoupçonné d'en être. Peu s'en fallut qu'il ne mît la ſocieté au rang des chiméres. Mais il en fut empêché par l'éclat que faiſoit le grand nombre des écrits apologétiques publiez en faveur de ces Roſe-croix tant en Latin qu'en Allemand. Il ne crût pas neanmoins devoir s'en rapporter à tous ces écrits; ſoit parce que ſon inclination le portoit à prendre ces nouveaux ſçavans pour des impoſteurs; ſoit parce qu'aiant renoncé aux livres, il vouloit s'accoûtumer à ne juger de rien que ſur ſa propre experience. C'eſt pourquoy il n'a point fait difficulté de dire quelques années aprés, qu'il ne ſçavoit rien des Roſe-croix: & il fut auſſi ſurpris que ſes amis de Paris, lorſqu'étant de retour en cette ville l'an 1623, il apprit que ſon ſejour d'Allemagne luy avoit valu la reputation d'être de la confrérie des Roſe-croix.

Se voïant ainſi déchû de l'eſperance 1620
qu'il avoit euë, de trouver quelqu'un qui fût en état de le ſoulager dans la recherche de la verité, il retomba dans ſes premiers embarras. Il paſſa le reſte de l'hiver & le carême dans ſes irreſolutions, ſe croiant d'ailleurs aſſez

Il va en Soüabe & connoiſt Faulhaber.

bien

1620 bien délivré des préjugez de ſon éducation, & s'entretenant toûjours du deſſein de bâtir tout de neuf. Mais quoique cet état d'incertitude dont ſon eſprit étoit agité, luy rendît les difficultez de ſon deſſein plus ſenſibles que s'il eût pris d'abord ſa reſolution, il ne ſe laiſſa jamais tomber dans le découragement. Il ſe ſoûtenoit toûjours par le ſuccés avec lequel il ſçavoit ajuſter les ſecrets de la nature aux regles de la Mathematique à meſure qu'il faiſoit quelque nouvelle découverte dans la Phyſique. Ces occupations le garantirent des chagrins & des autres mauvais effets de l'oiſiveté: & elles le menérent juſqu'au temps que le Duc de Baviére fit avancer ſes troupes vers la Soüabe.

Il prit cette occaſion pour ſe rendre à Ulm ville Imperiale où les Ambaſſadeurs de France devoient tenir une aſſemblée celebre pour remedier aux deſorders de l'Empire. Il n'y arriva qu'au mois de Juin de l'an 1620. mais il y paſſa l'été entier. Il y fit diverſes habitudes avec les honnêtes gens du lieu, & particulierement avec les parſonnes qui étoient en reputation d'habileté pour la Philoſophie & les Mathematiques. Perſonne n'étoit plus eſtimé dans le païs pour ces connoiſſances que *Jean Faulhaber*; perſonne n'éprouva auſſi mieux que luy la capacité

cité de nôtre jeune ſoldat qui luy fit faire bien du chemin en peu de jours. 1620
On pretend que ce fut en ce temps-là que par le moien d'une *parabole* il découvrit l'art de conſtruire d'une maniére generale toutes ſortes de problémes ſolides reduits à une *équation* de trois ou quatre dimenſions. C'eſt ce qui ſe trouve expliqué dans le troiſiéme livre de ſa Geometrie.

Il ſe trouve au ſiege de Prague.

Sur la fin de Septembre il quitta la Soüabe pour retourner en Baviére & paſſer en Autriche, où les Ambaſſadeurs de France aprés avoir conclu le traité d'Ulm étoient allez trouver l'Empereur pour luy offrir encore leur mediation envers les mécontens de Hongrie & le Prince Betlen Gabor de Tranſſilvanie. Mais aïant appris que le Duc de Baviére ſon general avoit fait marcher ſes troupes en Bohéme: au lieu de ſuivre les Ambaſſadeurs en Hongrie, il alla de Vienne droit à ſon camp, & ſe trouva en perſonne aux expeditions des Catholiques Imperiaux & Bavarois, & ſur tout à la fameuſe bataille de Prague, où il entra le IX. de Novembre avec les victorieux. Quelques auteurs ont prétendu qu'il ſe ſervit de cette occaſion pour viſiter les fameuſes machines de l'Aſtronome Tyco Braché. Mais il y avoit déja plus d'un an qu'elles avoient été pillées, briſées, ou diſtraites par l'armée de

1620 de l'Electeur Palatin : & le grand Globe celeſte d'airain, l'unique de ces précieux monumens qu'on étoit venu à bout de ſauver, avoit été tranſporté à Neiſſe en Sileſie, & mis en dépôt chez les Jeſuites.

III. Il paſſe en Hongrie ſous le Comte de Bucquoy.

APRE'S la priſe de Prague, M. Deſcartes vint paſſer le quartier d'hiver avec une partie des troupes que le Duc de Baviére laiſſa ſur les extrémitez de la Bohéme meridionale. Là il ſe remit à ſes méditations ordinaires ſur la nature, s'exerçant aux préludes de ſes grands deſſeins, & profitant de l'avantage qu'il avoit de pouvoir vivre ſeul au milieu de ceux à qui il ne pouvoit envier la liberté de boire & de joüer, tant qu'ils luy laiſſoient celle d'étudier.

1621 Cependant il ſe trouvoit toûjours embarraſſé dans ſes irréſolutions, ne ſçachant encore à quoy ſe déterminer ſur le choix d'un genre de vie qui fût propre à ſes deſſeins. Il en remit la deciſion à une autre fois, & pour tâcher de faire quelque diverſion à ſes inquiétudes, il reprit le mouſquet dans la reſolution de faire encore une campagne. Le deſir de connoître d'autres païs & d'autres mœurs, luy fit quitter le ſervice du Duc de Baviére vers la fin de Mars 1621. pour ſe mettre dans les troupes du Comte de Bucquoy qui paſſa de Bohéme en Hongrie au mois

mois d'Avril ſuivant. Il ſe trouva ſous luy aux ſiéges de Presbourg, de Tirnaw & de pluſieurs autres places où l'on prétend qu'il ſe ſignala. Mais la levée du ſiége de Neuhauſel qui n'avoit pas été auſſi heureux que les autres pour les Imperiaux, jointe à la perte de ſon General qui y avoit été tué, acheva de le dégoûter de la profeſſion des armes. 1621

Il eſt inutile de remarquer ici l'erreur de ceux qui pretendent qu'il alla ſervir enſuite contre les Turcs, & que ſon courage luy acquit même beaucoup de reputation contre ces infideles. Il ſuffit de dire qu'aïant quitté l'armée Imperiale dés le XXVIII. de Juillet qui étoit le lendemain de la levée du ſiege de Neuhauſel, il revint à Presbourg avec quelques François & quelques Walons qui étoient en grand nombre dans les troupes du Comte de Bucquoy.

Mais il ne ſert pas contre les Turcs.

IV. SON deſſein n'étoit pas de revenir ſi-tôt en France, ſoit à cauſe de la guerre que les Huguenots venoient d'y allumer, ſoit à cauſe de la peſte qui affligeoit particuliérement la ville de Paris depuis prés d'un an, & qui ne ceſſa qu'en 1623. Il entreprit donc de voïager dans ce qui luy reſtoit à voir des païs du Nord, mais on peut dire que ce fut ſans changer d'état. Car ce qu'il entreprenoit n'étoit dans le fonds qu'une

Il renonce à la profeſſion des armes.

1621 qu'une continuation de voiages qu'il vouloit faire dorénavant ſans s'aſſujettir à ſuivre les armées, croïant avoir ſuffiſamment enviſagé & découvert le genre humain par l'endroit de ſes hoſtilitez. Il avoit toûjours parlé de ſa profeſſion militaire d'une maniére ſi indifferente & ſi froide, qu'on jugeoit aiſément qu'il regardoit ſes campagnes comme de ſimples voïages, & qu'il ne ſe ſervoit de la bandoliére que comme d'un paſſeport qui luy donnoit accés juſqu'au fonds des tentes & des tranchées, pour mieux ſatisfaire ſa curioſité.

Ses voiages dans le Nord. Aiant donc choiſi pour la ſuite de ſes voïages, des païs où il n'y avoit pas de guerres, il s'appliqua particuliérement à voir & examiner les cours des Princes, à frequenter les perſonnes de diverſes humeurs & de conditions differentes. Il s'étudia auſſi beaucoup à recueillir diverſes expériences, tant ſur les choſes naturelles que produiſoient les differens climats par où il paſſoit, que ſur les choſes civiles qu'il voïoit parmi les peuples concernant leurs uſages, leurs coûtumes & leurs inclinations. C'eſt ce qu'il appelloit *le grand livre du monde* dans lequel il prétendoit chercher la vraye ſcience, n'eſperant pas la pouvois trouver ailleurs que dans ce volume ouvert publiquement, & dans ſoy même, ſuivant

la

la persuasion où il étoit que les semen- 1621
ces que Dieu a mises en nous ne sont pas entiérement étouffées par l'ignorance ou par les autres effets du peché.

Selon ces principes il voulut que ses voïages luy servissent à s'éprouver luy-même dans les rencontres que la fortune luy proposoit, & à luy faire faire sur toutes les choses qui se présentoient des réfléxions utiles à la conduite de sa vie. Car il flatoit son esprit de l'esperance de trouver plus de verité dans les raisonnemens que font les particuliers touchant les affaires qui les regardent, que dans ceux que fait un homme de lettres au fonds de son cabinet sur des spéculations qui ne produisent presque point d'autres effets que la vanité qu'il en tire d'autant plus volontiers, qu'elles sont ordinairement plus éloignées du sens commun, aprés avoir mis tout son esprit & toute son industrie à les rendre probables.

Mais à dire vray, lorsqu'il ne s'appliquoit qu'à considerer les mœurs des autres hommes, il n'y trouvoit guéres de quoy s'assurer de rien. Il y appercevoit presque autant de diversité qu'il en avoit remarqué autrefois dans les opinions des Philosophes. De sorte que le plus grand profit qu'il en retiroit, étoit que voïant plusieurs choses qui toutes extravagantes & toutes ridicules

1621 cules qu'elles nous paroiſſent, ne laiſſent pas dêtre communément reçûës & approuvées par d'autres peuples, il apprenoit au moins à ne rien croire legerement, & à ne point s'entêter de ce que l'exemple & la coûtume luy avoient autrefois perſuadé.

Aïant quitté la Hongrie, il rentra dans la Moravie où il avoit joint les troupes de l'Empereur ſous le Comte de Bucquoy. Il viſita la Siléſie, les extrémitez de la Pologne, la Pomeranie les côtes de la mer Baltique, la marche de Brandebourg; & deſcendit dans le Holſtein, d'où aprés s'être défait de ſon équipage, il s'embarqua avec un ſeul valet pour la Friſe orientale. Aprés l'avoir examinée en peu de jours comme il avoit fait les autres provinces d'Allemagne, il ſe remit en mer avec la reſolution de débarquer en Weſt-Friſe dont il étoit curieux de voir auſſi les principaux endroits. Afin de le faire avec plus de liberté, il retint un petit bateau pour lui ſeul, d'autant plus volontiers que le trajet étoit court depuis Embden juſqu'au premier abord de Weſt-Friſe.

Il court riſque de la vie.

Mais cette diſpoſition qu'il n'avoit priſe que pour mieux pourvoir à ſa commodité, penſa luy être fatale. Il avoit affaire à des mariniers qui étoient des plus ruſtiques & des plus barbares qu'on pût trouver parmi les gens de cette

cette profeſſion. Il ne fut pas long- 1621
temps ſans reconnoître que c'étoient des ſcelerats, mais aprés tout ils étoient les maîtres du bateau. M. Deſcartes n'avoit point d'autre converſation que celle de ſon valet avec lequel il parloit François. Les mariniers qui le prenoient plûtôt pour un marchand forain que pour un cavalier, jugerent qu'il devoit avoir de l'argent. C'eſt ce qui leur fit prendre des reſolutions qui n'étoient nullement favorables à ſa bourſe, & pour luy ôter les moïens de les dénoncer enſuite, ils ſongerent en même temps à ſe défaire de luy. Ils voioient que c'étoit un étranger venu de loin, qui n'avoit aucune connoiſſance dans le païs, & que perſonne ne s'aviſeroit de reclamer quand il viendroit à manquer. Ils le trouvoient d'une humeur fort tranquille, fort patiente; & jugeant à la douceur de ſa mine & à l'honnêteté qu'il avoit pour eux que c'étoit un homme ſans experience, ils conclurent qu'ils en auroient meilleur marché de ſa vie. Ils ne firent point difficulté de tenir leur conſeil en ſa préſence, ne croiant pas qu'il ſçût d'autre langue que celle dont il s'entretenoit avec ſon valet; & leurs déliberations alloient à l'aſſommer, à le jetter dans l'eau, & à profiter de ſes dépoüilles.

M. Deſcartes voiant que c'étoit tout de bon, ſe leva tout d'un coup, changea

1621 de contenance, tira l'épée d'une fierté imprevuë, leur parla en leur langue d'un ton qui les saisit, & les menaça de les percer s'ils osoient luy faire insulte. Ce fut en cette rencontre qu'il s'apperçût de l'impression que peut faire la hardiesse d'un homme sur une ame basse; mais une hardiesse qui est au dessus des forces & du pouvoir dans l'execution; une hardiesse qui en d'autres occasions pourroit passer pour une pure rodomontade. Celle qu'il fit paroître en cette occasion eut un effet merveilleux sur l'esprit de ces miserables. L'épouvente qu'ils en eurent fut suivie d'un étourdissement qui les empêcha de considerer leur avantage, & ils le conduisirent aussi paisiblement qu'il pût souhaiter.

V. DE LA West-Frise il vint en Hollande où il passa une bonne partie de l'hiver attendant l'évenement des deux siéges de Juliers & de l'Ecluse formez par les Espagnols ou Flamans qui avoient repris les armes contre les Hollandois depuis cinq mois que la tréve 1622 étoit expirée. Au mois de Fevrier suivant il passa dans les Païs-bas Catholiques dont il voulut voir les principales villes: & delà étant rentré en France, il alla droit à Rennes en Bretagne chez M. son pere vers le milieu du mois de Mars.

Il revient dans son païs.

Il avoit alors vingt-six ans achevez; & son

& ſon pere le voiant preſent, prit oc- 1623
caſion de ſa majorité pour le mettre en poſſeſſion du bien de ſa mere dont il avoit déja donné deux portions à M. de la Bretaillere & à Madame du Crévis ſes aînez. Comme tout ce bien étoit ſitué en Poitou, il fut curieux de l'aller reconnoître, afin de voir l'uſage qu'il en pourroit faire. Il partit au mois de May pour ſe rendre en cette province, & il ſongea dés lors à chercher des traitans pour le vendre, afin de trouver dequoy acheter une charge qui pût luy convenir. Il retourna ſur la fin de l'été prés de ſon pere: & l'année s'écoula ſans que perſonne dans la parenté pût luy donner de bonnes ouvertures ſur le genre de vie qu'il devoit choiſir.

Le peu d'occupation qu'il trouvoit 1623
dans la maiſon paternelle luy fit naître Il va à Paris.
le deſir de faire un tour à Paris vers le commencement du carême de l'année ſuivante. On commençoit à reſpirer dans cette grande ville un air plus pur qu'on n'avoit fait depuis prés de trois ans que la contagion l'avoit corrompu. Lorſqu'il y arriva, les affaires de l'infortuné Comte Palatin élû Roy de Bohéme, les courſes & les expeditions du bâtard de Mansfeldt, & la tranſlation de l'Electorat du C. Palatin au Duc de Baviére fait à Ratisbonne le 15. de Fevrier précedent, fourniſſoient la ma-

1623 tiére des entretiens publics. Il eut dequoy ſatisfaire la curioſité de ſes amis ſur ce point, mais en revanche ils luy firent part d'une nouvelle qui leur cauſoit quelque chagrin, toute incroiable qu'elle parût. Ce n'étoit que depuis tres-peu de jours qu'on parloit à Paris des confréres de la Roſe-croix, qu'il avoit inutilement recherchez en Allemagne durant l'hiver de l'an 1619. & l'on commençoit à faire courir le bruit qu'il s'étoit enrôlé dans la confrérie.

Il détruit la calomnie qui le faiſoit paſſer pour un Roſe-croix.

Il fut d'autant plus ſurpris de cette nouvelle que la choſe avoit moins de rapport au caractére de ſon eſprit, & à l'inclination qu'il avoit toûjours euë de conſiderer les Roſe-croix comme des impoſteurs & des viſionnaires. On les appelloit à Paris les *Inviſibles*, & l'on publioit que de trente-ſix deputez que le chef de leur ſocieté avoit envoiez par toute l'Europe, il en étoit venu ſix en France au mois de Fevrier, & s'étoient logez au marais du Temple à Paris: mais qu'ils ne pouvoient ſe communiquer au monde & que l'on ne pouvoit communiquer avec eux que par la penſée jointe à la volonté, c'eſt à dire d'une maniére imperceptible aux ſens.

Le hazard qui avoit fait concourir leur pretenduë arrivée à Paris avec celle de M. Deſcartes auroit produit de fâcheux

fâcheux effets pour ſa reputation, s'il 1623
eût cherché à ſe cacher, ou s'il ſe fût retiré en ſolitude dans la ville, comme il avoit fait avant ſes voiages. Mais il confondit avantageuſement ceux qui vouloient ſe ſervir de cette conjoncture pour établir leur calomnie. Il ſe rendit viſible à tout le monde, & principalement à ſes amis qui ne voulurent point d'autre argument pour ſe perſuader qu'il n'étoit pas des confréres de la Roſe-croix ou des Inviſibles : & il ſe ſervit de la même raiſon de leur *inviſibilité* pour s'excuſer auprés des curieux de n'en avoir pû découvrir aucun en Allemagne.

Sa préſence ſervit ſur tout à calmer l'agitation où étoit ſon ami le P. Merſenne que l'on avoit fait revenir à Paris depuis la fin de l'an 1619. & que ce faux bruit avoit chagriné d'autant plus facilement, qu'il étoit moins diſpoſé à croire que les Roſe-croix fuſſent des *inviſibles* ou des fruits de la chimére, aprés ce que pluſieurs Allemans & Robert Fludd Anglois avoient écrit en leur faveur.

VI. Ses inquiétudes ſur un genre de vie.

Le grand monde que M. Deſcartes voioit à Paris n'étoit pas capable de remplir tous les vuides de ſon ſéjour, ou de le tenir perpetuellement occupé hors de luy-même. Lorſqu'il rentroit chez luy, il ſentoit revenir ſes inquiétudes ſur le choix d'un genre de vie

1623 qui fût conforme à ſa vocation, & qui fût commode pour l'execution des deſſeins qu'il avoit conçûs touchant la recherche de la verité. L'établiſſement où il voïoit la plûpart de ſes amis, placez chacun dans des poſtes à garder le reſte de leurs jours, ne ſervoit de rien pour fixer ſes irreſolutions.

Il renonce aux Mathematiques & à la Phyſique,

Il y avoit déja long-temps que ſa propre experience l'avoit convaincu du peu d'utilité des Mathematiques, ſur tout lorſqu'on ne les cultive que pour elles-mêmes, ſans les appliquer à d'autres choſes. Depuis l'an 1620. il avoit entierement negligé les regles de l'Arithmetique. Les attaches qu'il eut pour la Geometrie ſubſiſterent un peu plus long-temps dans ſon cœur, parce que les Mathematiciens de Hollande & d'Allemagne qu'il avoit vûs pendant ſes voiages avoient contribué à les retenir par les queſtions & les problêmes qu'ils luy avoient propoſez à reſoudre. Mais on peut dire qu'elles étoient tombées dés l'an 1623, s'il eſt vrai qu'en 1638. *Il y avoit plus de quinze ans qu'il faiſoit profeſſion de negliger la Geometrie, & de ne plus s'arrêter jamais à la ſolution d'aucun problême qu'à la priere de quelque ami.*

Il ne voioit rien de moins ſolide que de s'occuper de nombres tout ſimples, & de figures imaginaires, ſans porter ſes vuës au delà. Il y trouvoit même quel-

quelque chose de plus qu'inutile : & il croioit qu'il étoit dangereux de s'appliquer trop serieusement à ces demonstrations superficielles, que l'industrie & l'experience fournissent moins souvent que le hazard ; & qui sont plûtôt du ressort des yeux & de l'imagination que de celuy de l'entendement. Sa maxime étoit que cette application nous desaccoûtume insensiblement de l'usage de nôtre raison, & nous expose à perdre la route que sa lumiere nous trace. 1623

Etude d'une Mathematique universelle.

Mais on peut dire qu'il n'abandonna l'étude particuliere de l'Arithmetique & de la Geometrie, que pour se donner tout entier à la recherche de cette Science generale, mais vraie & infaillible, que les Grecs ont nommée judicieusement *Mathesis*, & dont toutes les Mathematiques ne sont que des parties. Il prétendoit que ces connoissances particulieres pour meriter le nom de Mathematiques devoient avoir des rapports, des proportions, & des mesures pour objet. Delà il jugeoit qu'il y avoit une Science generale destinée à expliquer toutes les questions que l'on pourroit faire touchant les rapports, les proportions, & les mesures, en les considerant comme détachées de toute matiére : & que cette Science generale pouvoit à tres-juste titre porter le nom de *Mathesis*, ou *Mathematique universelle*,

1623 *ſelle*, puiſqu'elle renferme tout ce qui peut faire meriter le nom de Science & de Mathematique particuliere aux autres connoiſſances.

Il embraſſe la Morale & reprend la Phyſique.

Voilà le dénoüement de la difficulté qu'il y auroit à croire que M. Deſcartes eût abſolument renoncé aux Mathematiques, en un temps où il ne luy étoit plus libre de les ignorer. Il fit auſſi dans le même temps quelques tentatives pour ſe défaire de l'étude de la Phyſique, ſe trouvant découragé par le peu de certitude qu'il remarquoit dans ſes obſervations. Reſolu de ne plus s'appliquer qu'à la ſcience de bien vivre, il reprit l'étude de la Morale, pour laquelle il avoit déja témoigné de la prédilection avant ſes voïages: & l'on peut dire qu'il la continua pendant toute ſa vie. Mais ce fut ſans oſtentation, & plus pour regler ſa conduite que celle des autres. Il ne fut pas long-temps neanmoins ſans s'appercevoir que l'étude de la Phyſique n'eſt point inutile à celle de la Morale; & que les démarches qu'il pourroit faire dans le diſcernement du vrai & du faux lui ſeroient avantageuſes pour regler ſes actions. Cela le fit retourner à ſes obſervations ſur la Nature, perſuadé que „ le moïen le plus „ aſſuré pour ſçavoir comment nous „ devons vivre, eſt de connoître aupa- „ ravant quels nous ſommes; quel eſt „ le monde dans lequel nous vivons; &

qui

„ qui est le Créateur de cet Univers 1623.
„ où nous habitons. Il a témoigné
long-temps depuis que la connoissan-
ce qu'il avoit acquise de la Physique
luy avoit beaucoup servi pour établir
„ des fondemens certains dans la Mo-
„ rale; & qu'il luy avoit été plus facile
„ de trouver la satisfaction qu'il cher-
„ choit en ce point, que dans plusieurs
„ autres qui regardoient la Medecine,
„ quoiqu'il y eût emploié beaucoup
„ plus de temps. De sorte qu'aprés tou-
tes ses recherches il pouvoit se vanter,
non d'avoir trouvé les moïens de con-
server la vie, mais celuy de ne pas
craindre la mort; & de s'y préparer
sans cette inquiétude ordinaire à ceux
dont la sagesse est toute tirée des en-
seignemens d'autruy, appuiée sur des
fondemens qui ne dépendent que de la
prudence & de l'autorité des hommes.

M. Descartes fut deux mois & quel- *Il va en Bretagne & en Poitou; il vend sa Terre.*
ques jours à Paris, entretenant ses amis
de cette illusion où il étoit touchant
son pretendu renoncement aux Mathe-
matiques & à la Physique. Ils se don-
noient souvent le plaisir de démentir
ses resolutions: & les moindres occa-
sions qu'ils luy presentoient pour re-
soudre un probléme, ou pour faire une
experience, étoient des piéges inévi-
tables pour luy. Les embarras de son
esprit joints au besoin qu'il avoit de
régler ses affaires le firent retourner

1623 en Bretagne vers le commencement de May. De là il alla en Poitou, & pendant les mois de Juin & de Juillet qu'il y demeura, il vendit du conſentement de ſon Pere la plus grande partie des biens qui luy étoient venus du côté de ſa mere; & principalement la terre du Perron, dont il retint le nom pour ſatisfaire au deſir de ſes parens.

VII. Voyage d'Italie. ETANT retourné à Paris au mois d'Aouſt ſans avoir trouvé l'occaſion de bien placer ſon argent; il reſolut de faire enfin le voiage d'Italie qu'il avoit toûjours differé juſques-là, avant que de ſe faire pourvoir d'une charge qui luy en ôtaſt les moïens. Il partit aprés avoir mandé à ſes Parens „ qu'un „ voiage au delà des Alpes luy ſeroit „ d'une grande utilité pour s'inſtrui„ re des affaires, acquerir quelque „ experience du monde, & former „ des habitudes qu'il n'avoit pas en„ core; ajoûtant que *s'il n'en revenoit plus riche, au moins en reviendroit-il plus capable.*

Il prit ſa route par les Suiſſes avec la reſolution de viſiter ce qu'il n'avoit pû voir de la haute Allemagne dans ſes premiers voiages. Il luy auroit été facile de trouver à Baſle, à Zurich & dans d'autres villes, des Philoſophes & des Mathematiciens capables de l'entretenir: mais il fut plus curieux de

voir

voir des animaux, des eaux, des mon- 1623
tagnes, l'air de chaque pays avec ſes metéores, & generalement ce qui étoit le plus éloigné de la frequentation des hommes, pour mieux connoître la nature des choſes qui paroiſſent les moins connuës au vulgaire des ſçavans. Lors qu'il paſſoit dans les villes, il n'y voioit les ſçavans que comme les autres hommes, & il n'obſervoit pas moins leurs actions que leurs diſcours.

Des Suiſſes il paſſa chez les Griſons, parmi leſquels les mouvemens de la Valtelline le retinrent pendant quelque temps. Il continua ſes voiages par le Comté de Tirol, d'où il ſe rendit à Veniſe vers le temps des Rogations pour y voir la ceremonie des épouſailles du Doge avec la mer Adriatique. De Veniſe il ſongea à ſe décharger de l'obligation qu'il s'étoit impoſée en Allemagne au mois de Novembre de l'an 1619, par un vœu qu'il avoit fait d'aller à Lorette, & dont il n'avoit pû s'acquiter en ce temps-là. Son vœu accompli, il eut le loiſir avant que d'aller à Rome de vacquer aux affaires domeſtiques qui luy avoient ſervi de pretexte pour ſon voiage auprés de ſes Parens. Le pretexte étoit de travailler à ſe faire Intendant de l'armée de France en Piémont ſous le connétable de Leſdiguiéres; ce qui ne réüſſit pas.

1624 L'occaſion du Jubilé des xxv. ans dont l'ouverture devoit ſe faire la veille de Noël à continuër toute l'année ſuivante, fit naître dans ſon eſprit quelques mouvemens de dévotion, quoique l'unique motif de ſon voiage n'euſt été d'abord que la curioſité de voir la ville de Rome & la Cour du Pape. Il arriva dans la ville ſur la fin de Novembre: le concours prodigieux des peuples qui y abordoient de tous les endroits de l'Europe Catholique, luy parut ſi favorable à la paſſion qu'il avoit toûjours euë de connoître le genre humain par
1625 luy-même, qu'au lieu de paſſer ſon temps à examiner des édifices, des ſtatuës, des tableaux, des antiques, des manuſcrits, & les autres raretez de l'ancienne & de la nouvelle Rome, il s'appliqua particuliérement à étudier les inclinations, les mœurs, les diſpoſitions, & les caractéres d'eſprit dans la foule & le mélange de tant de nations differentes. Cette commodité le diſpenſa de faire d'autres voiages, & luy ôta l'envie d'aller au fonds de la Sicile & de l'Eſpagne chercher les peuples qui luy reſtoient à voir.

VIII. Il PARTIT de Rome pour revenir en France dans le même temps que le Cardinal Joſeph Barberin neveu du Pape dont il avoit aquis l'eſtime & l'amitié s'embarqua pour ſa légation auprés du Roy tres-chrétien. Mais il voulut

Son retour en France.

lut s'en retourner par terre pour ne 1625.
pas perdre l'occaſion de voir un pays qu'il étoit bien aiſe de connoître. Il paſſa par la Toſcane, où il ne manqua point de viſiter le celebre Galilée, ſi nous en croions ceux qui ont parlé de ſon voiage d'Italie. Mais cela ne s'eſt écrit que ſur de fauſſes relations, & nous ſommes obligez de reconnoître ſur ſon propre témoignage *qu'il n'a jamais vû ce* Mathematicien; *& qu'il n'a eu aucune communication avec luy.*

Tout étoit rempli du bruit des expeditions que le Duc de Savoye & le Connétable de Leſdiguiéres faiſoient ſur les Genois & les Eſpagnols. C'eſt ce qui donna à M. Deſcartes la curioſité d'aller au ſortir de la Toſcane viſiter l'armée du Connétable qu'il trouva occupé du ſiége de Gavi, lors qu'il arriva dans ſon camp. La ville priſe le dernier jour d'Avril, il voulut être encore témoin d'une partie des merveilleux progrés que faiſoit l'armée du Duc de Savoie. De là il vint à Turin vers le mois de May; mais paſſant par le pas de Suze pour rentrer en France, il ſe détourna du coté de la Savoye pour examiner la hauteur des Alpes. Ce fut en cette occaſion qu'aprés quelques obſervations ſur les neiges échauffées puis appeſanties par le Soleil que la moindre émotion d'air fait tomber les unes ſur les autres

1625 autres avec grand bruit, il crût avoir deviné la cauſe du tonnerre, & trouvé la raiſon pour laquelle il tonne plus rarement l'hiver que l'été.

IX. Il vient demeurer à Paris.

IL VINT en poſte de Lion en Poitou, d'où aiant appris que ſon Pere étoit à Paris, il partit ſur la fin de Juin pour l'aller joindre & prendre ſes avis touchant la charge de Lieutenant General de Chatelleraut qu'on luy offroit avec une aſſez bonne compoſition. Etant arrivé il trouva ſon Pere parti pour retourner en Bretagne : ce qui étant joint avec les ſollicitations des amis qui ſouhaitoient de le voir établi à Paris, ne contribua pas peu à faire échoüer ſon affaire de Chatelleraut, & à le dégouter de la Province.

Sa maniére de vivre.

Aiant pris un logement chez M. le Vaſſeur d'Etioles pere de M. le Vaſſeur aujourd'hui Conſeiller à la Grand' Chambre, il ſe fit une eſpéce d'établiſſement à Paris. Là s'étant formé un modéle de conduite ſur la maniére de vivre que les honnêtes gens du monde ont coûtume de ſe preſcrire, il embraſſa le genre de vie le plus ſimple & le plus éloigné de la ſingularité & de l'affectation qu'il puſt s'imaginer. Tout étoit aſſez commum chez luy en apparence : ſon meuble & ſa table étoient toûjours tres-propres, mais ſans ſuperflu. Il étoit ſervi d'un petit nombre de valets ; il marchoit ſans train dans les

ruës ;

ruës ; vêtu d'un ſimple taffetas verd ſelon la mode de ces temps-là, ne portant le plumet, l'écharpe & l'épée que comme des marques de ſa qualité, dont il n'étoit point libre alors à un Gentilhomme de ſe diſpenſer. 1625

Il avoit remis à la fin de ſes voiages à ſe determiner ſur le choix d'une profeſſion ſtable pour le reſte de ſes jours. Mais quoiqu'il ne parût pas beaucoup plus avancé dans ſes deliberations qu'au commencement, il ne laiſſoit pas de s'affermir inſenſiblement dans la penſée de ne s'aſſujettir à aucun employ. Ce n'eſt pas qu'il ne fiſt encore une revûë fort ſerieuſe ſur les occupations diverſes qu'ont les hommes en cette vie, pour voir s'il en trouveroit quelqu'une à ſa bienſéance, & qui fuſt conforme aux diſpoſitions de ſon eſprit. Mais aprés avoir examiné ſolidement toutes choſes au poids de la raiſon, il jugea qu'il ne pouvoit rien faire de mieux que de continuër dans l'occupation où il ſe trouvoit actuellement, depuis qu'il s'étoit défait des prejugez de ſon éducation. Cette occupation conſiſtoit uniquement à emploier toute ſa vie à cultiver ſa raiſon, & à s'avancer de tout ſon poſſible dans la connoiſſance de la verité, ſuivant la methode qu'il s'étoit preſcrite.

Il ne ſe trouvoit, par la grace de Dieu, eſclave d'aucune des paſſions qui

Maximes pour ſa conduite.

1625 qui rendent les jeunes gens vicieux. Il étoit parfaitement gueri de l'inclination qu'on luy avoit autrefois inſpirée pour le jeu, & de l'indifference pour la perte de ſon temps. L'irreſolution qui pouvoit luy reſter touchant les vûës generales de ſon état ne tomboit point ſur ſes actions particulieres. Il vivoit & agiſſoit indépendemment de l'incertitude qu'il trouvoit dans les jugemens qu'il faiſoit ſur les ſciences. Selon les maximes de la Morale qu'il s'étoit faites, il pretendoit embraſſer les opinions les plus moderées, les plus communément reçuës dans la pratique, & les plus éloignées de l'excés, pour regler ſa conduite; ſe faiſant d'ailleurs la juſtice de ne pas preferer ſes opinions particulieres à celles des perſonnes qu'il jugeoit plus ſages & mieux ſenſées que luy.

Il paroiſſoit en toutes rencontres tellement jaloux de ſa liberté, qu'il ne pouvoit diſſimuler l'éloignement qu'il avoit pour tous les engagemens qui ſont capables de nous priver de nôtre indifference dans nos actions. Ce n'eſt pas qu'il pretendiſt trouver à redire aux loix qui pour remedier à l'inconſtance des eſprits foibles, ou pour établir des ſuretez dans le commerce de la vie, permettent qu'on faſſe des vœux ou des contrats, qui obligent ceux qui les font volontairement & legitimement,

mement, à perſeverer dans leur entre- 1625
priſe. Mais ne voiant rien au monde qui demeuraſt toûjours en même état, & ſe promettant de perfectionner ſes jugemens de plus en plus, il auroit crû offenſer le bon ſens s'il ſe fuſt obligé à prendre une choſe pour bonne lors qu'elle auroit ceſſé de l'être ou de luy paroître telle, ſous pretexte qu'il l'auroit trouvée bonne dans un autre temps.

A l'égard des actions de ſa vie qu'il ne croioit point pouvoir ſouffrir de delai, lors qu'il n'étoit point en état de diſcerner les opinions les plus veritables, il s'attachoit toûjours aux plus probables. S'il arrivoit qu'il ne trouvaſt point plus de probabilité dans les unes que dans les autres, il ne laiſſoit pas de ſe déterminer à quelqu'une, & de les conſiderer enſuite non plus comme douteuſes par rapport à la pratique, mais comme tres-vraies & tres-certaines, parce qu'il croioit que la raiſon qui l'y avoit fait déterminer ſe trouvoit telle. Par ce moien il vint à bout de ſe délivrer des repentirs & des remords qui ont coûtume d'agiter les conſciences des eſprits foibles & chancelans, qui ſe portent trop legerement à pratiquer comme bonnes les choſes qu'ils jugent aprés être mauvaiſes. Perſuadé que ſa volonté ne ſe portoit à ſuivre ou à fuir aucune choſe qu'autant

1625 tant que ſon entendement la luy repreſentoit bonne ou mauvaiſe, il croioit qu'il luy ſuffiſoit de bien juger pour bien faire, c'eſt à dire, pour acquerir toutes les vertus, & tous les biens qu'elles peuvent produire.

Avec ces diſpoſitions interieures, il vivoit en apparence de la même maniere que ceux qui étant libres de tout emploi ne ſongent qu'à paſſer une vie douce & innocente aux yeux des hommes; qui s'étudient à ſéparer les plaiſirs des vices; & qui pour joüir de leur loiſir ſans s'ennuier ont recours de temps en temps à des divertiſſemens honnêtes. Ainſi ſa conduite n'aiant rien de ſingulier qui fuſt capable de fraper les yeux ou l'imagination des autres, perſonne ne formoit d'obſtacle à la continuation de ſes deſſeins, & il avançoit de jour en jour dans la recherche de la verité qui regarde les choſes naturelles.

X. & XI. Sa reputation luy fait des amis, & l'accable de viſites.

QUOIQUE M. Deſcartes ſe fuſt procuré une eſpéce d'établiſſement à Paris, il ne s'aſſujettit pourtant pas tellement à la reſidence pendant les trois ans qu'il y demeura, qu'il ne ſe donnaſt la liberté d'entreprendre de temps en temps des promenades à la campagne, & des voiages même en province.

Quelques ſemaines aprés ſon retour d'Italie, le deſir de revoir la Cour de France

France le fit aller à Fontainebleau où il 1625
eut occaſion de ſaluër le Legat qu'il n'avoit point vû depuis ſon départ de Rome. Il ſe ſervit du credit qu'il avoit acquis auprés de lui pour lui recommander quelques perſonnes de lettres d'entre ſes amis, & nommément M. de *Balzac*, dont il défendit la cauſe devant ce Cardinal, contre le Pere Goulu General des Feüillans.

Aprés un voiage qu'il fit l'année ſui- 1626
vante en Bretagne & en Poitou, avec M. le Vaſſeur ſon hoſte & ſon parent, il alla ſe loger au fauxbourg S. Germain pour y vivre plus retiré. Mais il ne lui fut plus auſſi aiſé qu'auparavant de joüir de ſon loiſir. Ses anciens amis, & particulierement M. Mydorge & le Pere Merſenne avoient tellement étendu ſa réputation, qu'il ſe trouva en peu de temps accablé de viſites, & que le lieu de ſa retraite ſe vid changé en un rendez-vous de conferences. Il ne pût empêcher que le nombre de ſes amis ne multipliaſt, mais au moins fut il le maître de ſon diſcernement dans le choix qu'il en fit.

Les principaux de ces amis outre M. de Balzac dont nous venons de parler, furent M. *Hardy* conſeiller au Châtelet habile dans la connoiſſance des Mathematiques & d'un tres-grand nombre de langues. M. *de Beaune* ſieur de Gouliou conſeiller au preſidial de Blois l'un des

plus

1626 plus grands genies de ſon temps, en ce qui concernoit les Mathematiques. M. *Morin* profeſſeur Royal des Mathematiques à Paris & docteur en Medecine. Le Pere *Gibieuf* docteur de Sorbonne & Prétre de l'Oratoire l'un des plus grands Theologiens de ſon ſiécle. Le Pere de *la Barde*; le Pere de *Sancy*; le Pere de *Gondren* tous de la même congregation outre le Cardinal de *Berulle* qui en étoit le chef. M. *Des Argues* Gentilhomme Lionnois habile dans les Méchaniques. M. de *Boiſſat* Gentilhomme du Dauphiné qu'il avoit vû au ſiége de Gavi. M. de *Serizay* Intendant de la Maiſon de M. de la Rochefoucaud. M. *Saraxin* qui fut ſecretaire de M. le Prince de Conty. M. *Silhon* Gentilhomme de Gaſcogne. M. *Frenicle* ſieur de Beſſy. M. *Jumeau* Prieur de ſainte Croix, qui paſſoit pour l'un des grands Arithmeticiens du ſiécle avec M. Frenicle, & qui avoit été Precepteur de M. le Duc de Verneüil. M. de *Marandé* Greffier de la cour des Aydes. M. l'Abbé de *Launay*. M. des *Barreaux*. M. l'Abbé de *Touchelaye* l'aîné. M. de *Gandais*. M. de *Ville-Arnoux*. M. de *Ville Breſſieux* Medecin de Grenoble; & pluſieurs autres encore, dont nous ne nommerons que M. *Picot* Prieur du Rouvre qui voulut être dans la ſuite des temps ſon correſpondant, & l'agent de ſes affaires domeſtiques.

MAIS

MAIS de tous ſes amis il ne voioit 1627
alors, aprés le Pere Merſenne, perſon- XII.
ne avec plus d'aſſiduité que M. Mydorge. Auſſi n'en avoit-il trouvé aucun dont la converſation luy fût plus avantageuſe, & les ſervices plus réels & plus ſenſibles. C'eſt ce qu'il éprouva particuliérement au ſujet des verres que M. Mydorge luy fit tailler à Paris durant les années 1627. & 1628, qu'ils joüiſſoient l'un de l'autre à loiſir. Rien ne lui parût plus utile que ces verres pour comprendre, & pour expliquer la nature de la reflexion de la viſion, & de la refraction. M. Mydorge luy en fit faire de concaves, & d'hyperboliques, d'ovales & d'elliptiques. Et comme il avoit la main auſſi ſûre & auſſi délicate que l'eſprit ſubtil, il voulut décrire luy-même les hyperboles & les ellipſes.

Taille des verres de lunettes & de miroirs.

M. Deſcartes devint lui-même en peu de temps un grand maître dans l'art de tailler les verres. Et comme l'induſtrie des Mathematiciens ſe trouve ſouvent inutile par la faute des ouvriers dont l'adreſſe ne répond pas toûjours à l'eſprit des auteurs qui les font travailler, il s'appliqua particuliérement à former la main de quelques tourneurs qu'il trouva les plus experts, & les mieux diſpoſez à ce travail. C'eſt ce qu'il fit particuliérement en faveur du fameux *Ferrier* faiſeur d'inſtrumens

Ferrier ouvrier d'inſtrumens de Mathematiques.

1627 mens de Mathematiques, qui n'étoit pas un ſimple artiſan qui ne ſçût que remuër la main. Il poſſedoit encore la theorie de ſa profeſſion, & n'étoit pas ignorant dans les Mathematiques. Il s'attacha particuliérement à M. Deſcartes qui le prit en affection, & qui non content de l'emploier d'une maniére à rehauſſer ſa fortune, voulut encore lui apprendre les moïens de ſe perfectionner dans ſon art.

M. Deſcartes ſe dégoûte des compagnies.

Cependant il s'apperçût qu'il étoit retombé dans l'enfoncement des ſciences abſtraites auſquelles il avoit renoncé. Il s'en retira de nouveau, voiant combien il y avoit peu des gens dans tout Paris avec qui il en puſt communiquer. Mais il reprit avec encore plus d'ardeur que jamais l'étude de l'Homme qu'il avoit tant cultivée durant ſes voiages. Elle lui fit aſſez connoître que ces ſciences abſtraites ne nous ſont pas trop convenables; & que lui-même
1628 en les penetrant s'égaroit encore plus que les autres hommes en les ignorant. Il avoit crû trouver au moins parmi tant d'honnêtes gens beaucoup de compagnons dans l'étude de l'Homme, puiſque c'eſt celle qui nous convient le plus. Mais il ſe vid trompé, & il remarqua que dans cette grande ville qui paſſe pour l'abregé du monde, de même qu'à Rome, à Veniſe, & par tout où il s'étoit trouvé, il y a

encore

encore moins de gens qui étudient 1628
l'Homme que la Géometrie.

Cela le fit reſoudre encore une fois à ſe paſſer de lui ſeul autant qu'il lui ſeroit poſſible, & à ſe contenter d'un petit nombre d'amis choiſis pour le ſoulagement de la vie. Mais ſa reputation fut un grand obſtacle à cette reſolution. Elle avoit fait de la maiſon de M. le Vaſſeur où il étoit retourné du fauxbourg S. Germain, une eſpéce d'académie en y attirant une infinité de gens qui s'introduiſoient chez lui à la faveur de ſes amis. Les curieux de literature ne manquerent pas de s'y gliſſer parmi les autres ; & ſe joignant à ceux de ſes amis qui ſe plaiſoient le plus à répandre ſa reputation, ils ſe hazarderent de lui propoſer de prendre la plume pour faire part de ſes connoiſſances au public. Les libraires même qui ne cherchent qu'à trafiquer de la reputation des auteurs, ſemblerent vouloir être auſſi de la conſpiration de ceux qui l'aſſiegeoient chez M. le Vaſſeur. Il nous apprend que dés ce temps-là des gens de cette profeſſion lui firent offrir des préſens pour l'engager à leur promettre la copie de ce qu'il pourroit compoſer, n'étant pas honteux de vouloir acheter l'honneur de le ſervir.

Voilà ce qui lui rendoit le ſéjour de Paris onéreux, & qui lui faiſoit ſentir ſa

Il ſe cache & eſt découvert.

1628 ſa propre reputation comme un poids inſupportable. Il n'y trouva de reméde que dans la retraite, & pour commencer à ſe délivrer des importunitez de ceux qui le frequentoient trop ſouvent, il quitta encore une fois la maiſon de M. le Vaſſeur ; & ſe retira aux extrémitez de la ville en un quartier où il devoit ne ſe rendre viſible qu'à un tres-petit nombre d'amis qui avoient ſon ſecret. M. le Vaſſeur à qui il n'avoit pas jugé à propos de le communiquer fut quelque temps en inquietude, juſqu'à ce que le hazard lui aiant fait rencontrer le valet de nôtre Philoſophe au bout de cinq ou ſix ſemaines, il l'obligea de lui declarer la demeure de ſon maître & de l'y conduire. Il étoit plus d'onze heures lors qu'il le trouva ſur le point de ſe lever, aprés avoir quelque temps conſideré ſa maniére d'étudier & d'écrire dans le lit, par l'artifice du valet qui lui avoit declaré le ſecret de ſon maître.

XIII. M. DESCARTES ſe voiant ainſi découvert eut beau regreter la douceur de ſa retraite, & chercher les moïens de reparer la perte de ſa liberté. Il ne pût detourner le cours de ſa mauvaiſe fortune, & il ſe vid en peu de jours retombé dans les inconveniens dont il s'étoit délivré en ſe cachant. Le déplaiſir qu'il en eut le chaſſa de ſon quartier, & lui fit naître le deſir d'aller voir le ſiége de la Rochelle.

Il va au ſiege de la Rochelle.

Il

Il se rendit au païs d'Aunis vers la fin du mois d'Aoust de l'an 1628. pour être seulement le témoin du siége qui étoit déja fort avancé, & pour examiner en Mathematicien la fameuse digue du Cardinal de Richelieu, & la ligne de communication. Mais il ne pût honnêtement se défendre d'y servir en qualité de Volontaire, voïant l'activité avec laquelle le Roy disposoit en personne son armée par terre & par mer. En quoy il fut suivi par divers autres Gentilshommes de son âge qui n'étoient venus au siége que par une curiosité semblable à la sienne. 1628

Il entra dans la ville avec l'armée du Roy le jour de la Toussaints qui étoit un mercredi. Il assista le lendemain des morts à la la procession solennelle du S. Sacrement qui se fit dans les ruës: & n'aiant plus rien à voir dans ce pays aprés la consommation de cette celebre expedition, il revint en poste à Paris où il se trouva pour la S. Martin.

XIV. Il se trouve en une celebre assemblée chez le Nonce.

Peu de jours aprés son retour il se tint une assemblées de personnes sçavantes & curieuses chez le Nonce du Pape M. de Bagné qui fut Cardinal peu de temps aprés, & qui honoroit nôtre Philosophe de son amitié depuis quelque temps. M. Descartes y fut convié, & il y mena le P. Mersenne & M. de Ville-Bressieux pour entendre le

1628 Sieur *Chandoux* qui devoit y débiter des ſentimens nouveaux ſur la philoſophie.

Chandoux fit un grand diſcours pour refuter la maniére d'enſeigner la philoſophie qui eſt ordinaire dans l'école. Il propoſa même un ſyſtéme aſſez ſuivi pour la philoſophie qu'il prétendoit établir, & qu'il vouloit faire paſſer pour nouvelle.

L'agrément dont il accompagna ſon diſcours impoſa tellement à la compagnie qu'il en reçût des applaudiſſemens preſque univerſels. Il n'y eut que M. Deſcartes qui affecta de ne point faire éclater au dehors les ſignes d'une ſatisfaction qu'il n'avoit pas effectivement reçûë du diſcours du ſieur de Chandoux. Le Cardinal Berulle qui étoit de l'aſſemblée s'apperçût de ſon ſilence. Ce qui le porta à lui demander ſon ſentiment ſur ce qu'il venoit d'entendre, & qui avoit paru ſi beau à la compagnie.

On le fait expliquer ſur ce qu'il penſe de la Philoſophie.

M. Deſcartes fit ce qu'il pût pour s'en excuſer, témoignant qu'il n'avoit rien à dire aprés les approbations de tant de ſçavans hommes. Cette défaite accompagnée d'un accent qui avoit quelque choſe de ſuſpect, fit conjecturer au Cardinal qu'il n'en jugeoit pas entiérement comme les autres. Cela l'excita encore devantage à lui faire declarer ce qu'il en penſoit. M. le Nonce & les autres

autres perſonnes les plus remarquables 1628
de l'aſſemblée joignirent leurs inſtances à celles du Cardinal pour le preſſer de parler. De ſorte que ne pouvant plus reculer ſans incivilité, il dit à la compagnie qu'il n'avoit certainement encore entendu perſonne qui dût ſe vanter de parler mieux que venoit de faire le ſieur de Chandoux. Il loüa d'abord l'éloquence de ſon diſcours, & les beaux talens qu'il avoit pour la parole. Il approuva même cette genereuſe liberté qu'il avoit fait paroître pour tâcher de tirer la philoſophie de la vexation des Scholaſtiques. Mais il prit occaſion de ce diſcours pour faire remarquer la force de la vrai-ſemblance qui occupe la place de la verité, & qui dans cette rencontre paroiſſoit avoir triomphé du jugement de tant de perſonnes graves & judicieuſes. Il ajoûta que lors qu'on a affaire à des gens aſſez faciles pour vouloir bien ſe contenter du vrai-ſemblable, comme venoit de faire l'illuſtre aſſemblée devant laquelle il avoit l'honneur de parler; il n'étoit pas difficile de debiter le faux pour le vrai, & de faire réciproquement paſſer le vrai pour le faux à la faveur de l'apparent.

Pour en faire l'épreuve ſur le champ, il demanda à l'aſſemblée que quelqu'un de la compagnie voulût prendre la peine de lui propoſer telle verité qu'il lui

1628 plairoit, & qui fût du nombre de celles qui paroiſſent les plus inconteſtables. On le fit, & avec douze argumens tous plus vrai-ſemblables l'un que l'autre, il vint à bout de prouver à la compagnie qu'elle étoit fauſſe. Il ſe fit enſuite propoſer une fauſſeté de celles que l'on a coûtume de prendre pour les plus évidentes, & par le moien d'une douzaine d'autres argumens vrai-ſemblables, il porta ſes auditeurs à la reconnoître pour une verité plauſible. L'aſſemblée fut ſurpriſe de la force & de l'étenduë de genie que M. Deſcartes faiſoit paroître dans les raiſonnemens : mais elle fut encore plus étonnée de ſe voir ſi clairement convaincuë de la facilité avec laquelle nôtre eſprit devient la duppe de la vrai-ſemblance.

On lui demande enſuite s'il ne connoiſſoit pas quelque moien infallible pour éviter les ſophiſmes. Il répondit qu'il n'en connoiſſoit point de plus infallible que celui dont il avoit coûtume de ſe ſervir, ajoûtant qu'il l'avoit tiré du fonds des Mathematiques, & qu'il ne croioit pas qu'il y euſt de veritez qu'il ne pûſt demontrer clairement avec ce moien ſuivant ſes propres principes.

Ce moien n'étoit autre que ſa regle univerſelle qu'il appelloit autrement ſa *Methode naturelle*, ſur laquelle il met-

mettoit à l'épreuve toutes ſortes de propoſitions. Le premier fruit de cette methode étoit de faire voir d'abord ſi la propoſition étoit poſſible ou non. L'autre fruit conſiſtoit à lui faire ſoudre infalliblement la difficulté de la même propoſition. 1628

Le Cardinal de Berulle le determine à donner ſa philoſophie.

Il n'y eut perſonne dans la compagnie qui ne parût touché de ſes raiſonnemens : mais perſonne ne les goûta mieux que le Cardinal de Berulle, qui témoigna à M. Deſcartes qu'il ſouhaiteroit l'entendre encore une autre fois ſur le même ſujet en particulier. M. Deſcartes ſenſible à l'honneur que lui faiſoit une perſonne de cette importance, lui rendit viſite peu de jours aprés, & l'entretint des premiéres penſées qui lui étoient venuës ſur la philoſophie, aprés s'être apperçû de l'inutilité des moiens qu'on emploie communément pour la traiter. Il lui fit entrevoir les ſuites que ces penſées pourroient avoir ſi elles étoient bien conduites, & l'utilité que le public en retireroit ſi l'on appliquoit ſa maniére de philoſopher à la Medecine & à la Mechanique, dont l'une produiroit le rétabliſſement & la conſervation de la ſanté, l'autre la diminution & le ſoulagement des travaux des hommes.

Le Cardinal n'eût pas de peine à comprendre l'importance du deſſein ; & le jugeant tres-propre pour l'exe-

1628 cuter, il emploia l'autorité qu'il avoit ſur ſon eſprit pour le porter à entreprendre ce grand ouvrage. Il lui en fit même une obligation de conſcience. Il lui fit entendre qu'aiant reçû de Dieu une force & une penetration d'eſprit avec des lumieres ſur cela qu'il n'avoit point accordées à d'autres, il lui rendroit un compte exact de l'emploi de ſes talens, & ſeroit reſponſable devant ce juge ſouverain des hommes du tort qu'il feroit au genre humain en le privant du fruit de ſes meditations. Il alla même juſqu'à l'aſſurer qu'avec des intentions auſſi pures, & une capacité d'eſprit auſſi vaſte que celle qu'il lui connoiſſoit, Dieu ne manqueroit pas de benir ſon travail, & de le combler de tout le ſuccés qu'il en pourroit attendre.

L'impreſſion que les exhortations de ce pieux Cardinal firent ſur lui, ſe trouvant jointe à ce que ſon naturel, & ſa raiſon lui dictoient depuis long-temps, acheva de le déterminer. Juſques là il n'avoit encore embraſſé aucun parti dans la philoſophie; & il n'avoit point choiſi de ſecte, comme nous l'apprenons de lui-même. Il ſe confirma dans la reſolution de conſerver ſa liberté, & de travailler ſur la Nature même, ſans s'arrêter à voir en quoi il s'approcheroit ou s'éloigneroit de ceux qui avoient traité la philoſophie avant lui.

Les

Les inſtances que ſes amis renouvellerent pour le preſſer de communiquer ſes lumieres au Public ne lui permirent pas de reculer plus loin. Il ne délibera plus que ſur les moiens d'executer ſon deſſein plus commodément : & aiant remarqué deux principaux obſtacles qui pourroient l'empécher de reüſſir ; ſçavoir la chaleur du climat, & la foule du grand monde, il reſolut de ſe retirer pour toûjours du lieu de ſes habitudes, & de ſe procurer une ſolitude parfaite dans un pays mediocrement froid, où il ne ſeroit pas connu. 1628

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

LIVRE TROISIE'ME

depuis 1628. *juſqu'en* 1637.

AIANT choiſi la Hollande pour le lieu de ſa retraite, comme le plus favorable à l'execution de ſes deſſeins, il établit le P. Merſenne ſon correſpondant pour le commerce des lettres qu'il devoit entretenir en France, & commit le ſoin de ſes affaires domeſtiques à l'Abbé Picot. Etant ſorti de la Ville vers le commencement de l'Avent de l'an 1628. il ne jugea point à propos d'aller droit en Hollande pour ne pas expoſer d'abord ſa ſanté à la rigueur de la ſaiſon : mais il I. Il ſe retire à la campagne, puis en Hollande.

1628 ſe retira en un endroit de la campagne où il paſſa l'hiver loin des commoditez des villes pour s'accoûtumer par dégrez au froid & à la ſolitude.

1629 Aprés un apprentiſſage de prés de quatre mois, il prit la route de Hollande ſur la fin de Mars de l'an 1629. Il achevoit alors la trente-troiſiéme année de ſon âge : & à peine fut-il arrivé à Amſterdam, qu'il reçût avis du mécontentement de ceux qui murmuroient contre ſa reſolution, & qui blâmoient ſa retraite. Les plaintes qu'on en forma n'avoient point, à vray dire, d'autre ſource que l'eſtime & l'amitié des perſonnes de ſa connoiſſance qui ſe croioient abandonnées. Elles ſe reduiſoient à trois ſortes de reproches qu'on lui faiſoit; premierement d'avoir quitté la France, où ſa reconnoiſſance & ſon éducation ſembloient devoir l'attacher ; enſuite d'avoir choiſi la Hollande préferablement à tout autre endroit de l'Europe ; & enfin d'avoir renoncé à la ſocieté humaine en fuiant les compagnies.

Comme il avoit préparé ſon eſprit à tout évenement, il s'étoit auſſi endurci le cœur contre la fauſſe tendreſſe : & perſuadé que ſa conduite n'avoit beſoin d'aucune juſtification, il ne ſe mit pas en peine de faire ceſſer les plaintes de ſes proches & de ſes amis. Mais voiant que le temps avoit diſſi-

diſſipé leurs reſſentimens dont la raiſon 1629
n'auroit peut-être pû venir à bout ſur l'heure, il voulut bien donner des éclairciſſemens à ſa conduite pour la ſatisfaction de ceux qui auroient été touchez de ces ſortes de reproches. Pour raiſon d'avoir quitté la France, il alleguoit les importunitez du grand monde qu'il auroit été obligé de voir & de ſouffrir dans ſon pays au préjudice de ſes études, outre la chaleur du climat qu'il ne trouvoit point favorable à ſon temperament par rapport à la liberté de ſon eſprit. Pour juſtifier le choix qu'il avoit fait de la Hollande il rapportoit la tranquillité, dont le fonds de ce pays jouïſſoit, environné des armées qui ſervoient à le conſerver; les commoditez de la vie que le commerce y produiſoit; les moiens d'y vivre ſolitaire & inconnu au milieu d'une foule de peuple occupé de ſes propres affaires & enfin la qualité du climat préferable pour ſa ſanté à la chaleur de l'air d'Italie dont il auroit choiſi le ſéjour ſans cela par la conſideration de la Religion Catholique. Mais pour ce qui eſt du reproche qu'on lui faiſoit de fuir la compagnie des hommes, il étoit bien perſuadé que c'étoit moins ſa cauſe particuliere que celle de tous les grands Philoſophes, qui pour ſe procurer la liberté de vacquer à l'étude & à la méditation ont abandonné la

1629 Cour des Princes, & le ſéjour de leur patrie.

II. Sa vie ambulante & cachée en Hollande.

ETANT arrivé en Hollande il fit connoître d'abord qu'il s'y regarderoit toûjours comme un étranger qui n'aſpiroit point aux droits de citoien, & il ne chercha à ſe loger qu'avec la reſolution de changer ſouvent de demeure. L'eſpace de plus de vingt ans qu'il paſſa en Hollande, qu'il appelloit ſon heritage, n'eût preſque rien de plus ſtable que le ſéjour des Iſraëlites dans l'Arabie deſerte. Quoiqu'il ſe vantât de pouvoir garder la ſolitude dans la plus grande foule des peuples auſſi aiſément que dans le fond des deſerts, il évitoit neanmoins le cœur des grandes villes, & affectoit de loger au bout de leurs fauxbourgs. Il leur préferoit toûjours les villages & les maiſons détachées au milieu de la campagne, autant qu'il en pouvoit trouver de commodes, & qui fuſſent aſſez voiſines des villes pour en tirer ſa ſubſiſtance plus facilement.

Jamais ou rarement faiſoit-il adreſſer les lettres & les paquets qu'on lui envoioit au lieu de ſa demeure en droiture, afin d'être mieux caché. C'étoit tantôt à Dort par M. Beckman, à Harlem par M. Bloemaërt, à Amſterdam par Mademoiſelle Reyniers, ou M. Van-Sureck de Bergen, à Leyde par M. Hoogheland, & tantôt à Utrecht par M. Regius, ou M. Schurmans, frére

frére de la ſçavante Demoiſelle de ce nom. Il n'y avoit ordinairement que le P. Merſenne en France qui eût ſon ſecret là deſſus ; & il le luy garda ſi religieuſement que pluſieurs des gens de lettres & des curieux de France qui voiagérent pendant tout ce temps en Hollande, furent privez de la ſatisfaction de le voir pour n'avoir pû le déterrer. De ſon côté lorſqu'il écrivoit à ſes amis, ſur tout avant qu'il ſe fût établi à Egmond, il dattoit ordinairement ſes lettres non pas du lieu où il demeuroit, mais de quelque ville, comme Amſterdam, Leyde, &c. où il étoit aſſuré qu'on ne le trouveroit pas. Lorſqu'il commençoit à être trop connu en un endroit & qu'il ſe voïoit viſité trop fréquemment par des perſonnes qui luï étoient inutiles, il ne tardoit pas de déloger pour rompre ces habitudes, & ſe retirer en un autre lieu où il ne fût pas connu. Ce qui luy reüſſit juſqu'à ce que ſa réputation ſervît à le découvrir par tout où elle le ſuivoit comme ſon ombre. 1629

D'Amſterdam où il s'étoit arrêté d'abord il paſſa en Friſe ; & ſe retira prés de Franeker. Il ſe logea dans un petit château qui n'étoit ſeparé de cette ville que par un foſſé. Il jugea ce lieu d'autant plus commode pour lui que l'on y diſoit la Meſſe en toute ſureté, & qu'on y trouvoit une liberté entiére

Il va demeurer en Friſe, où il travaille à ſes méditations Metaphyſiques.

1629 pour tous les autres exercies de la Religion Catholique.

Ce fut là qu'aiant renouvellé devant les autels ſes anciennes proteſtations de ne travailler que pour la gloire de Dieu & l'utilité du gente humain, il voulut commencer ſes études per ſes Méditations ſur l'exiſtence de Dieu & l'immortalité de nôtre Ame. Mais pour ne rien entreprendre ſur ce qui étoit du reſſort de la Theologie, il ne voulut enviſager Dieu dans tout ſon travail que comme l'Auteur de la Nature, à qui il prétendoit conſacrer tous ſes talens. Ce n'étoit pas la Theologie naturelle, mais ſeulement celle de revelation qu'il excluoit de ſes deſſeins.

III. Ses vuës touchant la Dioptrique.

Il ne donnoit pas tellement ſon temps à la Metaphyſique ou Theologie naturelle qu'il n'en reſervât quelque portion pour les experiences de Phyſique, & particulierement pour celles de la Dioptrique, auſquelles il s'étoit déja beaucoup appliqué en France. A peine ſe vit-il établi en Friſe qu'il ſe ſouvint d'avoir laiſſé à Paris le ſieur Ferrier, ce celebre ouvrier d'inſtrumens de Mathematiques qu'il avoit emploié pour la taille des verres. Il ne ſe crut pas déchargé du ſoin qu'il avoit pris autrefois de ſa fortune & de ſon inſtruction. Mais les offres qu'il lui fit de le recevoir

chez

chez lui & de l'entretenir comme ſon frére, dans une communication égale de biens & d'études devinrent inutiles par le défaut de conduite dans Ferrier, que la negligence fit tomber depuis dans diverſes miſeres auſquelles M. Deſcartes qui les lui avoit prédites, ne pût remedier qu'à demi de ſi loin. 1629

Les irreſolutions de Ferrier lui firent changer les meſures priſes pour divers laboratoires qu'il avoit déja préparez dans ſa maiſon prés de Franeker afin de le faire travailler aux inſtrumens & aux verres. Au bout de ſix mois il quitta cette demeure pour revenir à Amſterdam, où il emploia encore trois mois à ſes Méditations Metaphyſiques. Mais le traité qu'il en avoit commencé fut interrompu par d'autres études au commencement de l'année ſuivante, & il ne le reprit que dix ans aprés. Il retourne à Amſterdam.

IV. Occaſion de ſon traité des Meteores. Phénomene des Parhélies.

IL ETOIT encore en Friſe lorſqu'il fut ſollicité de donner ſes reflexions ſur le fameux phénomene des *Parhélies* ou faux Soleils obſervé à Rome le xx. de Mars de l'an 1629. L'obſervation lui avoit été envoiée par le P. Merſene, & dés auparavant par le ſieur *Henry Reneri* ou *Rénier* nouvel ami qu'il avoit fait à ſon arrivée en Hollande, & qui fut depuis conſideré comme le premier de ſes diſciples ou ſectateurs, qui

1629 qui aient enſeigné publiquement ſa Philoſophie. Reneri l'avoit receuë de M. Gaſſendi qui étoit alors en Hollande, & qui y fit lui-même une diſſertation dans le cours de ſon voïage, avant M. Deſcartes.

C'eſt à cette obſervation des Parhélies que le public eſt redevable en partie du beau traité des Méteores que M. Deſcartes lui donna quelques années aprés. Il interrompit ſes Meditations Metaphyſiques pour examiner par ordre tous les Metéores: & il travailla pluſieurs jours ſur cette matiere avant que d'y trouver dequoi ſe ſatisfaire. Mais enfin s'étant mis en état par pluſieurs obſervations tres-exactes de rendre raiſon de la plus-part des Metéores, & ſur tout des couleurs de l'Arc-en-Ciel qui lui avoïent donné plus de peine que le reſte, il reſolut d'en faire un Traité qui finit par la diſſertation des Parhélies.

V. Mort de ſon directeur le Cardinal de Berulle.

A SON retour de Friſe il perdit un excellent directeur & un ami tres-ſincére en la perſonne du Cardinal de Berulle mort ſubitement à Paris le 2. jour d'Octobre. Il avoit toûjours eu beaucoup de veneration pour ſon merite, beaucoup de deference pour ſes avis. Il le conſideroit aprés Dieu comme le principal auteur de ſes deſſeins: & il eût la ſatisfaction aprés ſa mort de trouver de ſes diſciples, je veux dire, des

Prê-

Prêtres de l'Oratoire entre les mains 1629
deſquels il pût confier la direction de ſa conſcience pendant tout le temps de ſa demeure en Hollande.

Il ne ſe vid pas plûtôt établi à Amſterdam que ne pouvant oublier la fin de ſa Philoſophie qui n'étoit autre que l'utilité du genre humain, il entreprit ſerieuſement l'étude de la Medecine, & s'apliqua en particulier à l'Anatomie & à la Chymie. Il s'étoit imaginé que rien n'étoit plus capable de produire la felicité temporelle de ce monde qu'une heureuſe union de la Medecine avec les Mathematiques. Mais avant que de pouvoir contribuër au ſoulagement des travaux de l'homme, & à la multiplication des commoditez de la vie par la Méchanique, il jugea qu'il falloit chercher les moiens de garantir le corps humain de tous les maux qui peuvent troubler ſa ſanté, & lui ôter la force de travailler. Etude de la Medecine, de l'Anatomie, de la Chymie.

Ce fut dans cette perſuaſion qu'il commença l'execution de ſes deſſeins par l'étude de l'Anatomie, à laquelle il emploia tout l'hiver qu'il paſſa à Amſterdam. Il témoigne que l'ardeur qu'il avoit pour cette connoiſſance le faiſoit aller preſque tous les jours chez un boucher pour lui voir tuër des bêtes, & que de là il faiſoit apporter chez lui les parties des animaux qu'il vouloit anatomiſer plus à loiſir. Il en uſa de même

1630 même tres-ſouvent dans les autres lieux où il ſe trouva depuis: ne croiant pas qu'il y eût rien de honteux pour lui, ni rien d'indigne de ſa condition dans une pratique qui étoit tres-innocente en elle même, & qui pouvoit devenir tres-utile dans ſes effets.

Il joignit l'étude de la Chymie à celle de l'Anatomie dés la fin de l'an 1629. & il nous aſſure qu'il apprenoit tous les jours dans cette ſçience, comme dans l'autre, quelque choſe qu'il ne trouvoit pas dans les livres. Mais avant que de ſe mettre à la recherche des maladies & des remédes, il voulut ſçavoir s'il y avoit moien de trouver une Medecine qui fuſt fondée en demonſtrations infaillibles.

VI. & VII. Mauvaiſe conduite de Beeckman & de Ferrier.

Ces commencemens furent pour lui beaucoup plus heureux qu'il n'avoit oſé l'eſperer: & il ne pouvoit manquer à la ſatisfaction qu'il avoit de voir les premiers ſuccés de ſes études que l'aſſurance d'en voir la ſuite. Le plaiſir qu'il en recevoit lui faiſoit goûter de plus en plus les douceurs de ſa retraite; & rien ne troubla ſon repos cette année que la mauvaiſe conduite de Beeckman & de Ferrier à ſon égard.

Le premier plus agé que lui de prés de trente ans voiant croître ſa belle réputation aux yeux du public, fit éclater une demangeaiſon pedanteſque pour faire croire qu'il avoit été autrefois

fois ſon Maître : quoiqu'il eût appris 1630
lui-même de M. Deſcartes, ce qu'il ſe vantoit de lui avoir enſeigné. Il lui fit là deſſus des leçons neceſſaires pour le faire rentrer en luy-même : & quoiqu'il voulût bien lui abandonner ce qu'il lui avoit autrefois donné ſur l'Algébre, la Dioptrique & la Geométrie, il lui fit rendre l'original de ſon traité de Muſique qu'il lui avoit laiſſé depuis dix ans pour mettre au moins quelques bornes à ſa vanité.

L'autre reconnoiſſant la faute qu'il avoit faite l'année precedente, en refuſant d'aller demeurer avec M. Deſcartes en Friſe ; & voulant la réparer en un temps où M. Deſcartes n'étoit plus en état de lui faire de ſemblables avantages, feignit de ſe plaindre de ſa mauvaiſe fortune pour former de veritables plaintes contre ſon bienfaiteur. Il les porta par tout Paris auprés de tout ce qu'il y avoit de gens de conſideration dont il étoit connu, & dont pluſieurs écrivirent en ſa faveur à M. Deſcartes. Lui pour ne pas devenir ſuſpect de dureté ſe vid obligé d'en venir à des éclairciſſemens avec eux, & de juſtifier l'éloignement & l'impoſſibilité où il étoit d'accorder pour lors à Ferrier les conditions qu'il l'avoit preſſé d'accepter lors qu'il l'avoit ſollicité de venir prés de luy à Franeker. Cependant aprés l'avoir con-

1630 convaincu en particulier qu'il étoit l'unique auteur du mal qu'il ſouffroit & dont il ſe plaignoit, il voulut bien reprendre pour lui ſes premiers ſentimens de bienveillance comme il fit à l'égard de Beeckman.

Viſite du P. Merſenne. Livre du P. Gibieuf.

Mais pour le conſoler des petits ſujets de chagrin que ces deux hommes lui avoient cauſez, il lui arriva deux choſes du coſté de deux autres de ſes amis qu'il conta au nombre des bonnes fortunes de cette année. La premiere fut la viſite que le P. Merſenne alla lui rendre dans Amſterdam. La ſeconde fut la publication du livre du P. Gibieuf touchant la liberté de Dieu & de la Creature où il eût le plaiſir de trouver de quoi autoriſer ce qu'il penſoit de l'indifference & du libre arbitre.

VIII. Il refuſe d'aller au levant.

CE FUT dans le même temps que le Comte de Marcheville nommé par le Roi pour être ſon Ambaſſadeur à la Porte, le fit prier de vouloir être de ſa compagnie avec M. de Chaſteuil, M. Bouchard, M. Holſtein, M. Gaſſendi, le P. Theophile Minuti, & pluſieurs autres ſçavans qu'il prétendoit mener à Conſtantinople & dans le Levant. Il euſt ſouhaité qu'une ſemblable occaſion ſe fuſt preſentée à lui quatre ou cinq ans auparavant. Mais s'étant mis hors d'état de plus voïager, il s'en excuſa ſur ſes occupations, qui ne lui per-

permettoient pas de quitter le lieu de sa retraite. 1631

Il ne laissa point de faire le voïage d'Angleterre peu de temps aprés, & il fit dans le voisinage de Londres quelques observations sur les declinations de l'Ayman qui varient en Angleterre. Ce voïage qu'il qualifioit de simple promenade fut assez court. A son retour il songea aux moiens de se décharger & le P. Mersenne avec lui d'une partie des importunitez que sa réputation lui attiroit de la part des Mathematiciens, afin de ménager le loisir de l'un & de l'autre pour des études plus importantes. Il va en Angleterre.

Les particuliers sçachant qu'il n'y avoit point d'autre voie de communication que le canal de ce Pere pour envoier leurs consultations à M. Descartes, & pour en recevoir les réponses, alloient en foule à son convent lui porter leurs questions, & retournoient y prendre les solutions & les éclaircissemens de M. Descartes. Ce concours donnoit au Pere une occupation dont il avoit la bonté de ne jamais se plaindre: & non content d'exhorter M. Descartes à répondre à toutes les questions qui lui étoient proposées dans les pacquets qu'il lui envoïoit, il le provoquoit encore à lui envoier de son côté des problémes à proposer aux autres, dont il se chargeoit de lui renvoier les Il ne veut plus proposer de problême à personne, & se reduit à ne plus resoudre que ceux que l'on luy proposeroit.

1631 les ſolutions. M. Deſcartes le fit ſouvenir qu'il avoit renoncé à l'étude des Mathematiques depuis pluſieurs années, & qu'il étoit reſolu pluſque jamais de ne plus perdre ſon temps à des operations ſteriles de Geometrie & d'Arithmetique, dont la fin n'aboutiſſoit à rien d'important. Mais ſur tout il lui fit entendre qu'il n'étoit plus dans le deſſein de propoſer aucun probléme à qui que ce fuſt ; & qu'il croioit beaucoup prendre ſur lui-même, que de ſe reduire doreſnavant à ne reſoudre que ceux des autres, dont il témoignoit d'ailleurs être déja fort fatigué.

IX. Il reçoit Villebreſſieux chez luy.

D'UN grand nombre d'amis en France à qui ſon abſence paroiſſoit difficile à ſupporter, & qui lui declaroient la paſſion qu'ils auroient euë d'aller demeurer avec lui, nous ne connoiſſons que M. de Balzac dont il témoignoit qu'il auroit agreé la compagnie. Mais il faut que les obſtacles qui ſe ſont oppoſez à l'execution du deſſein de M. de Balzac aient été bien inſurmontables, s'il eſt vrai comme il le proteſte bien ſerieuſement qu'il *mouroit d'envie de ſe reünir à lui afin de ne s'en ſeparer jamais.*

M. de Ville-Breſſieux fut plus heureux que lui en ce point : & ſa preſence fut d'autant plus agréable à M. Deſcartes qu'il connoiſſoit en lui avec une gran-

grande facilité d'eſprit beaucoup de ge- 1632
nie pour les Mechaniques, & beaucoup d'inclination pour la Chymie. Ville-Breſſieux non content de devenir ſon diſciple voulut encore être ſon domeſtique pour étudier ſa conduite auſſi bien que ſes ſentimens.

Henry Reneri que nous avons dit 1633
avoir été le premier des ſectateurs de M. Deſcartes qui eût profeſſé publiquement ſa Philoſophie, c'eſt à dire ſes principes ſelon ſa methode, aiant été fait Profeſſeur en Philoſophie à Deventer, donna envie à M. Deſcartes d'aller demeurer en cette ville. C'eſt ce qu'il fit vers le printemps de l'année 1633. Là il reprit le ſoin de continuër divers ouvrages qu'il avoit interrompus l'année précedente, & particulierement ſa Dioptrique & ſon traité du Monde. Il s'appliqua auſſi tout de nouveau à la connoiſſance des choſes celeſtes, & ſes obſervations aſtronomiques lui firent bientoſt connoître la neceſſité d'étudier à fonds la nature des cométes.

Il va demeurer à Deventer.

Il prit occaſion de cette ſorte d'étude pour faire au P. Merſenne le plan d'une hiſtoire des Apparences celeſtes telle qu'il la concevoit, afin de contribuër au ſoulagement de ceux que ce Pere lui avoit mandé qui ſe plaiſoient à travailler pour l'avancement des ſçiences juſqu'à vouloir même

faire

1633 faire toutes sortes d'experiences à leurs dépens.

X. Il acheva durant l'été de cette année son traité du Monde, que le P. Mersenne & ses amis de Paris attendoient avec beaucoup d'impatience. Il l'appelloit *son Monde*, parce que c'étoit l'idée d'un Monde qu'il avoit imaginé sur celui où nous vivons; & il renfermoit en abregé toute sa Physique, c'est à dire tout ce qu'il pouvoit sçavoir des choses matérielles, hormis ce qui concerne la Lumiére qu'il avoit voulu expliquer dans toute son étenduë.

Son traité du monde.

Pour ne pas s'engager à suivre ou à refuter les opinions qui sont reçûës parmi les Doctes, il voulut laisser ce Monde-ci à leurs disputes, & parler seulement de ce qui arriveroit dans un nouveau Monde, si Dieu créoit dans les espaces imaginaires assez de matiére pour le composer. Il supposoit que Dieu voulût agiter diversement & sans ordre toutes les parties de cette matiére, de sorte qu'il en composât un chaos ou une masse confuse; & qu'ensuite il ne fist autre chose que prêter son concours ordinaire à la Nature, & la laisser agir suivant les loix qu'il a établies.

Dans cette supposition il décrivit d'abord cette matiére. Il fit voir quelles étoient les loix de la Nature. Il montra ensui-

ensuite comment la plus grande partie 1633
de la matiére de ce chaos devoit en consequence de ces loix se disposer & s'arranger d'une certaine maniére qui la rendoit semblable à nos cieux, &c.

De la description de tous les corps imaginables qui pouvoient être composez de cette matiére, il voulut passer à l'exposition de l'Ame raisonnable, sur laquelle il crût qu'il étoit à propos de s'étendre plus au long. Il fit voir qu'elle ne peut être tirée de la puissance de la matiére comme les autres choses dont il avoit parlé, mais qu'elle doit être expressément creée.

XI. & XII.

IL REVOIOIT son traité du Monde pour l'envoier au Pere Mersenne, & le faire imprimer à Paris avec le privilége du Roy, lorsqu'il apprit la nouvelle de l'accident qui étoit arrivé à Galilée. Ce Mathematicien avoit été obligé par les Inquisiteurs du saint Office d'abjurer publiquement son opinion du mouvement de la Terre comme une veritable heresie ; & il avoit été renfermé dans les prisons de l'Inquisition.

La condamnation de Galilée lui fait resserrer ce traité

Cette aventure surprit d'autant plus M. Descartes qu'il avoit d'un côté beaucoup de soûmission pour le saint siége, & que de l'autre il étoit persuadé que l'opinion du mouvement de la Terre est la plus vrai-semblable, & la plus commode pour expliquer tous

1633 tous les phénoménes. C'eſt ſur cette hypothéſe qu'il avoit conſtruit la plus grande partie de ſon Monde. De ſorte que ne la pouvant ôter ſans rendre le reſte tout defectueux, il aima mieux reſſerrer ſon traité, que de le faire paroître eſtropié, ou de s'expoſer à la méchante humeur des Inquiſiteurs de Rome, en publiant l'hypothéſe qu'ils avoient condamnée ſans la comprendre. Il voulut neantmoins donner un tour nouveau à ſon explication du mouvement de la Terre, & montrer comment, à la difference de Galilée, on peut nier ce mouvement : quoi qu'elle ſoit veritablement emportée, & que l'hypothéſe de Copernic ſubſiſte en ſon entier. Ce qu'il fit non pas tant pour jetter de la pouſſiere aux yeux des Inquiſiteurs, que pour expliquer les endroits de l'Ecriture qu'on a coûtume d'alleguer contre ce
1634 ſentiment.

XIII. Il retourne à Amſterdam.

LE SEJOUR de M. Deſcartes à Deventer où il étoit depuis le mois d'Avril de l'an 1633. lui produiſoit une ſolitude fort entiere & fort tranquille, n'aiant point en ce lieu d'autre converſation que celle de ſon ami Reneri qui y profeſſoit la Philoſophie. Mais comme elle étoit un peu trop écartée des grandes routes des Meſſagers pour l'entretien de ſon commerce avec le P. Merſenne & les autres ſçavans,

ſçavans, il quitta cette demeure l'année ſuivante pour retourner à Amſterdam. 1634

Peu de temps aprés il fit un voiage en Danemarc & en baſſe Allemagne avec M. de Ville-Breſſieux, qui ne profitoit pas moins de ſes inſtructions ſur les chemins que dans leur maiſon d'Amſterdam. Ce fut ſur ſes préceptes, & principalement ſur ſa grande maxime que les *choſes les plus ſimples ſont d'ordinaire les plus excellentes*, que M. de Ville-Breſſieux inventa tant de belles machines pour les uſages de la vie. Il va en Danemarc avec M. de Ville-breſſieux.

Il lui inculqua divers autres principes ſur leſquels cet homme a fait depuis des experiences qui l'ont fait paſſer pour un genie extraordinaire dans la Chymie, la Méchanique, & l'Optique.

XIV.

DANS le temps que M. Deſcartes quitta la ville de Deventer, Reneri en ſortit auſſi pour paſſer à Utrecht où le Magiſtrat l'avoir attiré pour profeſſer la Philoſophie dans le college que l'on devoit bien-tôt changer en Univerſité. Ce ſçavant homme qui avoit puiſé tout à loiſir la Philoſophie de M. Deſcartes dans ſa ſource lorſqu'il jouiſſoit de ſa preſence, ſe ſervit d'une ſi favorable conjoncture pour rendre l'Univerſité Carteſienne, illuſtre dans ſa naiſſance. C'eſt ce qu'il fit avec tant de pru- Reneri enſeigne le Carteſianiſme à Utrecht.

1634 dence & de diſcretion que jamais il n'y ſeroit arrivé de troubles ſi le zele precipité de celui qui vint aprés lui n'eût gâté ſa belle économie.

1635 L'hiver ſuivant fournit à M. Deſcartes de la matiere aux obſervations qu'il fit ſur la nége à ſix pointes, & par occaſion ſur la grêle & la pluïe. Il en fit depuis le ſujet du ſixiéme diſcours que l'on voit dans le traité de ſes Méteores. Mais ſur tout il parut ſi content des obſervations que la nége qui tomba cet hiver lui fit faire, qu'il auroit ſouhaité que toutes les experiences dont il avoit beſoin pour le reſte de ſa Phyſique *púſſent luy tomber ainſi des nuës*, & qu'il ne fallût que des yeux pour les connoître.

Obſervations ſur la nege hexagone.

Le ſouvenir de ſa belle ſolitude de Deventer le fit enſuite retourner en cette ville pour éviter les frequentes viſites que lui attiroit le ſejour d'Amſterdam. Cinq ou ſix mois aprés, c'eſt à dire vers la fin de l'automne de l'an 1635. il paſſa en Friſe, & alla ſe retirer à Leuvarden ville principale de la province, à deux lieuës de Franeker, ou il avoit demeuré dés l'an 1629. Là il compoſa, ou pour me ſervir de ſes termes, il brocha ſon petit traité de Mechanique pour M. de *Zuytlichem* ſon ami & ſon correſpondant qui étoit un Gentilhomme de grand merite Conſeiller & Secretaire du Prince d'Orange.

Il

Il revint à Amſterdam vers le commencement du mois de Mars, & il fit en paſſant ſur le Zuyderzée une obſervation fort curieuſe ſur les couronnes ou cercles colorez qui ſe forment autour des chandelles par rapport à nos yeux. Aiant appris à ſon retour qu'un de ſes amis travailloit à un traité des lunettes, il lui envoia genereuſement celui qu'il avoit fait ſur le même ſujet. Son ami en prit tout ce qui pouvoit être à ſon uſage, & il s'accommoda particulierement de la partie du traité qui regardoit la pratique. Le reſte ne fut pas entierement perdu pour le public, & il s'eſt trouvé depuis fondu dans la Dioptrique de M. Deſcartes. 1636

Obſervation ſur les couronnes des chandelles.

Vers la fin de la même année il perdit le plus ancien de amis qu'il eût acquis dans la Hollande à la mort d'Iſaac Beeckman Principal du college de Dordrecht.

LIVRE QUATRIEME.

Depuis 1637. *juſqu'en* 1638.

APRE'S la reſolution que M. Deſcartes avoit faite de ne point laiſſer imprimer ſes ouvrages de ſon vivant, il ſemble qu'il ne s'agiſſoit plus que de le tuer pour mettre le public en poſſeſ- I. & II.

Il fait imprimer les Eſſais de ſa philoſophie.

1636 ſion d'un bien qui devoit lui appartenir. Ses amis lui firent faire réflexion ſur l'injuſtice de ſa conduite, & ils le tirerent du danger de ſe voir immoler à la colere publique en le déterminant à publier ce qu'il avoit mis en état de voir le jour.

Il reduiſit ce qui s'en trouva parmi ſes papiers à quatre traitez, pour leſquels il fit demander le Privilege du Roi, qui lui fut accordé avec de grandes marques d'eſtime & de diſtinction le IV. de May 1637. pour faire imprimer non ſeulement les quatre traitez dont il étoit queſtion, mais encore tout ce qu'il avoit écrit juſques-là, & tout ce qu'il pourroit écrire dans la ſuite de ſa vie, *en telle part que bon lui ſembleroit, dedans & dehors le Royaume de France, &c.*

Ces quatre traitez qu'il vouloit faire paſſer pour les eſſais de ſa Philoſophie, furent imprimez à Leyde ſous le titre de *Diſcours de la methode pour bien conduire ſa raiſon, & chercher la verité dans les ſciences. Plus, la Dioptrique, les Méteores, & la Geometrie qui ſont des eſſais de cette methode.*

Son deſſein n'étoit pas d'enſeigner toute ſa methode dans le premier de ces traitez; mais de n'en propoſer que ce qu'il eſtimoit ſuffiſant pour faire juger que les nouvelles opinions qui ſe verroient dans la Dioptrique, & dans

les

les Méteores n'étoient point conçuës *à la legere*, & qu'elles valoient peut-être la peine d'être examinées. 1636

Il commence ce premier Traité ou *Diſcours de la Methode* par diverſes conſiderations ſur les ſciences. Il propoſe enſuite les principales regles de la Methode qu'il a cherchée pour ſon uſage particulier dans la maniere de conduire ſa raiſon. Aprés il avance quelques maximes de la Morale qu'il a tirée de cette Methode. Puis il fait une déduction des raiſons par lequelles il prouve l'exiſtence de Dieu & de l'Ame humaine qui ſont les fondemens de ſa Metaphyſique. On y void enſuite l'ordre des Queſtions de Phyſique qu'il a cherchées avec la difference qui ſe trouve entre nôtre Ame & celle des Bêtes. En dernier lieu il y fait une déduction des choſes qu'il croit eſtre requiſes pour aller plus avant dans la recherche de la Nature qu'on n'avoit fait juſqu'alors. Il finit en proteſtant que toutes ſes vuës ne tendent qu'à l'utilité du prochain : mais qu'il eſt tres-éloigné de vouloir jamais s'appliquer *à ce qui ne peut eſtre utile aux uns qu'en nuiſant aux autres.*

Il ne prétendoit point par ce traité preſcrire aucune méthode à perſonne, mais ſeulement faire connoître celle qu'il avoit ſuivie lui-meſme par le droit que lui donnoit la liberté de ſe con-

1637 duire ſelon les lumieres naturelles qu'il avoit reçuës de Dieu.

III. LE PREMIER eſſai de cette Méthode eſt le traité de la *Dioptrique* partagé en dix parties qui ſont autant de Diſcours ou Diſſertations fort courtes, ſur la lumiére ; ſur la réfraction ; ſur l'œil & les ſens ; ſur les images qui ſe forment dans le fonds de l'œil ; ſur la viſion ; ſur les lunettes & la taille des verres.

Sa Dioptrique.

Le deſſein de l'Auteur dans ce traité étoit de nous faire voir que l'on peut aller aſſez avant dans la philoſophie pour arriver par ſon moien juſqu'à la connoiſſance des arts qui ſont utiles à la vie.

Ses meteores.

Le traité qui fait le ſecond eſſai de ſa Methode eſt celui des *Méteores* qu'il a diviſé en autant de parties que celui de la Dioptrique. Il y traite des corps terreſtres ; des vapeurs & exhalaiſons ; du ſel ; des vents ; des nuës ; de la pluie, de la nége, & de la greſle ; des tempeſtes, de la foudre, & des autres feux qui s'allument en l'air ; de l'Arc-en-ciel ; de la couleur des nuës & des cercles ou couronnes qui paroiſſent quelquefois autour des aſtres ; des parhélies ou apparitions de pluſieurs ſoleils.

Sa Geometrie.

Le dernier des eſſais de ſa Methode eſt ſon traité de *Geometrie* qui comprend trois livres, où il s'agit principa-

cipalement de la conſtruction des pro- 1637
blémes. Le deſſein de l'Auteur dans cet ouvrage étoit de faire voir par voie de demonſtration qu'il avoit trouvé beaucoup de choſes ignorées avant lui ; & d'inſinuër en même temps qu'on en pouvoit découvrir encore beaucoup d'autres, afin d'exciter plus efficacement tous les hommes à la recherche de la Verité.

Mais on ſe tromperoit de croire que M. Deſcartes eût eu intention de donner les élemens de la Géometrie dans cet ouvrage, qui demande d'autres lecteurs que des écoliers en Mathematique. Il s'étoit étudié dans les trois traitez qui precedent celui-ci, à ſe rendre intelligible à tout le monde, parce qu'il étoit queſtion de faire comprendre des choſes qui n'avoient pas encore été enſeignées, ou dont on n'avoit pas encore donné les veritables principes. Mais voiant qu'il s'étoit fait avant lui beaucoup d'ouvrages de Géometrie auſquels il ne trouvoit rien à redire ; il ne crût pas devoir repeter dans ſon traité ce qu'il avoit vû de bon & de fort bien demontré dans les autres. Ainſi, loin de vouloir les rendre inutiles, il travailla à les rendre neceſſaires en commençant par où ils ont fini. De ſorte qu'il faut les avoir lûs pour comprendre ſa Géometrie. Il ſupprima les principes de la plus

1637 grande partie de ſes regles, & leurs demonſtrations. Il avoit prévû même que pluſieurs de ceux qui auroient lû les autres Géometres, mais qui n'auroient acquis qu'une connoiſſance commune de cette ſçience, pourroient tres-difficilement parvenir à l'intelligence de ſon écrit.

IV. Liaiſon & raport de ces 4. traitez.

QUOIQUE les matieres de ces quatre traitez ſemblent d'abord aſſez éloignées, il a fait en ſorte neantmoins que les trois derniers euſſent une liaiſon tres-étroite acec le premier. C'eſt pour cela qu'aprés avoir propoſé un échantillon d'une *Methode*, generale qu'il avoit adoptée, ſans pourtant pretendre l'enſeigner aux autres, il a choſi dans ſa *Dioptrique* un ſujet meſlé de Philoſophie & de Mathematique; dans ſes *Meteores*, un de Philoſophie pure ſans melange; & dans ſa *Géometrie*, un de Mathematique pure: pour faire voir qu'il n'y auroit rien dans tout ce qu'il pourroit avoir de connoiſſances naturelles qu'il n'euſt deſſein de rapporter & de reduire à certe Methode, & où il n'eſperât réüſſir parfaitement; pourvû qu'il eût les experiences qui y ſeroient neceſſaires, & le temps pour les conſiderer.

Maniere dont ils ſont écrits.

Quant à ſa maniére de raiſonner, il paroît qu'elle étoit conſiderée par les autres d'une façon toute différente de ce qu'elle étoit effectivement ſelon lui.

Il

Il n'étoit point d'accord ſur ce ſujet 1637.
avec ceux qui publioient que les explications des choſes qu'il a données peuvent bien être rejettées & mepriſées, mais qu'elles ne peuvent être combatuës & refutées par raiſon. Car n'admettant aucuns principes qu'il ne crût tres-manifeſtes, & ne conſiderant rien autre choſe que les grandeurs, les figures, & le mouvement à la maniere des Mathematiciens, il s'eſt exclus de toutes les reſſources que l'on ſe reſerve pour ſe ſauver au beſoin, & il s'eſt fermé tous les ſubterfuges des Philoſophes. De ſorte que la moindre erreur qui ſe ſera gliſſée dans ſes principes pourra facilement être apperçûë & refutée par une demonſtration Mathematique. Mais au contraire, s'il s'y trouve quelque choſe qui paroiſſe tellement vrai & aſſuré qu'on ne puiſſe le renverſer par aucune demonſtration ſemblable, cela ne peut ſans doute être mépriſé impunément, du moins par ceux qui font profeſſion d'enſeigner. Car encore qu'il ſemble ne faire autre choſe par tout que propoſer ce qu'il dit ſans le prouver: il eſt neantmoins tres-facile de tirer des ſyllogiſmes de ſes explications, par le moien deſquels il a crû que les autres opinions touchant les mêmes matiéres pourroient être manifeſtement détruites, & que ceux qui voudroient les défendre auroient de la

1637 peine à répondre à ceux qui entendent ſes principes.

La liberté qu'il a priſe de publier ces Traitez en langue vulgaire plûtôt qu'en celle des ſçavans, & d'y ſupprimer ſon nom ne lui a point fait d'affaires, quoiqu'il eût tout ſujet d'en apprehender de la part des critiques. Mais il n'en fut pas de même de la diſtribution qu'il fit faire de ſes exemplaires. Il lui fut plus pernicieux de n'en avoir pas donné à M. de *Roberval* ſeul qu'il ne connoiſſoit pas mais qui profeſſoit les Mathématiques à Paris, qu'il ne lui fut avantageux d'en avoir donné un grand nombre à la cour de France & à celle de Rome. M. de Roberval ſe tint offenſé de cette omiſſion, & quoiqu'elle fût venuë du P. Merſenne plûtôt que de M. Deſcartes, il ſe prepara deſlors à bien critiquer la Géometrie de celui-ci. Telle fut l'origine de cette animoſité immortelle qu'il conçût conte lui, & dont il n'eût pas même la diſcretion de diſſimuler le pretexte aux amis qu'il ſçavoit d'ailleurs lui être communs avec M. Deſcartes.

Origine de l'animoſité de Roberval contre Deſcartes.

POUR reſpirer de l'embarras que lui avoit cauſé la publication de ſes eſſais, il voulut aller ſe promener au ſiége de Breda, ville qui ne lui étoit pas indifferente à cauſe du ſejour de deux ans qu'il y avoit fait lors qu'il portoit les armes. Aprés la priſe de cette ville

par

par le Prince d'Orange il fit un voiage 1637
en Flandres, & alla voir M. de la *Baſſe-court* Gouverneur ou Commandant pour le Roi d'Eſpagne dans la ville de Doüay. Ce Gentil-homme qui étoit l'un de ſes meilleurs amis, n'oubla rien pour le bien regaler, & il lui procura entre autres choſes la converſation du Docteur *Silvius* pendant huit jours entiers. Silvius étoit l'un des grands Theologiens de ſon ſiécle, & le premier ornement de l'Univerſité de Doüay depuis la mort d'Eſtius. Il parut tres-ſatisfait de M. Deſcartes, mais il n'eût pas grand ſujet de l'être d'un Gentil-homme Polonois que celui ci avoit amené à ſa compagnie, & qui avoit ſouvent pouſſé à bout le Docteur dans les conferences qui s'étoient tenuës chez M. de la Baſſecourt aprés les repas.

M. Deſcartes à ſon retour alla ſe loger dans Egmond le plus beau village de la Nord-Hollande où l'exercice de la Religion Catholique étoit libre & tout public. A peine y fut-il établi qu'il s'apperçût des fruits que produiſoit la lecture de ſon livre. *Il va demeurer à Egmond.*

L'un de ceux qui parurent des premiers à lui en rendre compte fut le Docteur *Fromond* Profeſſeur Roial des SS. Ecritures dans l'Univerſité de Louvain. Il lui propoſa quelques objections ſur divers endroits de ſa Methode, de *Il répond à Fromond, à Plempius & à Cierman.*

1637 ſa Dioptrique, & ſur tout de ſes Météores, dont il avoit lui-même publié un Traité en 1631. qui avoit été fort eſtimé. M. Deſcartes lui répondit, & ils furent aſſez ſatisfaits l'un de l'autre pour demeurer amis le reſte de leurs jours.

Il répondit auſſi vers le même temps aux objections d'un Medecin Hollandois établi à Louvain nommé *Plempius* qui étoit de ſes amis depuis quelques années. Ces objections regardoient ce qu'il avoit écrit touchant le mouvement du cœur. Elles contenoient ſelon lui tout ce qu'on pouvoit lui objecter raiſonnablement ſur cette matiére. Plempius qui témoignoit ne les avoir faites que dans le deſſein de s'inſtruire, & pour mieux découvrir la verité, fit connoître pour lors à M. Deſcartes qu'il étoit content de ce qu'il lui avoit répondu.

La réponſe qu'il fit au Pere *Cierman* Profeſſeur des Mathématiques au collége des Jeſuites de Louvain n'eût pas moins de ſuccés. Il trouva les objections de ce Pere fort judicieuſes & fort ſolides. Elles rouloient ſur ſa Geometrie & ſes Météores, principalement en ce qui concernoit les couleurs de l'Arc-en-ciel. Le Pere de ſon coſté parut ſi ſatisfait de la réponſe que fit M. Deſcartes qu'il conſentit qu'on imprimât ſes objections avec elle. Il ne pût s'empêcher de témoigner que ce qui lui plai-

plaiſoit principalement en M. Deſcar- 1637.
„ tes, étoit cette hardieſſe qui faiſoit
„ que s'écartant des chemins battus &
„ des routes ordinaires, il avoit l'aſ-
„ ſurance de chercher de nouvelles ter-
„ res, & de faire de nouvelles décou-
„ vertes.

M. Deſcartes n'ayant point d'autre paſſion dans tout ce qu'il écrivoit que celle de découvrir la verité, & ne ſe croiant point capable d'en venir à bout ſeul, cherchoit pour ainſi dire des Adverſaires plûtôt que des Approbateurs, afin que l'obligation de leur répondre & d'examiner leurs objections le rendît de plus en plus exact, & lui fît ouvrir les yeux ſur ce qu'il n'auroit pû découvrir auparavant. Dans cette vûë il attendoit avec joye les objections que les Jeſuites de la Fléche, de Louvain, de Lille & de quelques autres endroits lui avoient fait eſperer par leurs lettres. Mais il fut aſſez ſurpris d'apprendre de quelques-uns d'entr'eux, qu'il *étoit fort dans leur approbation; qu'ils ne deſiroient rien en ce qu'il avoit voulu expliquer, mais ſeulement en ce qu'il n'avoit pas voulu écrire; & qu'ils demandoient ſa Phyſique & ſa Metaphyſique avec grande inſtance.*

VI. Bons offices de M. Mydorge.

En France la lecture de ſon livre operoit ſur les eſprits ſelon qu'ils étoient bien ou mal preparez. Il ſe trouva peu de choſe dans tout ce qu'il avoit

1637 avoit écrit qui ne parût douteux pour les uns, & nouveau pour les autres. Les vrais ſçavans ne furent pas effraiez de tout ce qu'il y avoit de nouveau, & qui ne pouvoit rendre l'Auteur odieux qu'à ceux qui étoient entêtez de leurs préjugez : mais ils prirent occaſion de ce qui leur paroiſſoit douteux pour lui faire des objections.

M. Mydorge ſon ami auroit été des plus propres à cela, s'il ne s'étoit déja trouvé par avance de même ſentiment que lui dans pluſieurs choſes dés le temps qu'ils ſe voioient à Paris. Il auroit pû du moins lui propoſer des difficultez ſur divers endroits du ſixiéme Diſcours de ſa Dioptrique où il traite de la Viſion d'une maniére differente de celle dont il avoit coûtume d'expliquer lui-même cette matiere. Il ſe contenta d'en parler au Pere Merſenne qui en écrivit à M. Deſcartes. Il ne ſe trouva point mal de quelques avis que celui-ci lui donna dans ſa réponſe à ce Pere. Aprés cela il n'eut plus d'objections à faire à ſon ami ; & loin de le fatiguer avec beaucoup d'autres par cet endroit, on peut dire qu'il fit le Deſcartes à Paris en ſe chargeant de répondre pour cet ami abſent aux objections qu'on ne voulut pas envoier en Hollande.

Il ne fut pas le ſeul à Paris qui s'étu- 1637
dia à lui rendre de bons offices. M. Des Argues qui s'étoit déja emploié avec le P. Merſenne pour faire réüſſir le privilége de ſon livre contre les pratiques déſobligeantes du ſieur de *Beaugrand* n'oublia rien pour le ſervir auprés du Cardinal de Richelieu, & pour faire valoir ſes inventions de Dioptrique à ceux qui approchoient de ſon Eminence. Il lui fit ſçavoir par le P. Merſenne que le Cardinal avoit écouté les propoſitions qu'on lui avoit faites de travailler à des lunettes ſur les regles qu'il en donne dans ſa Dioptrique. Bons offices de M. des Argues.

M. Deſcartes crût devoir s'oppoſer à cette entrepriſe, & il pria le P. Merſenne de témoigner à M. Des Argues & aux autres perſonnes qui ſe méloient de cette affaire, qu'il leur étoit tres-obligé de la bonne opinion qu'ils avoient donnée à la Cour de ſes inventions de Dioptrique: mais qu'il *ne croioit pas que les penſées de M. le Cardinal dûſſent s'abbaiſſer juſqu'à une perſonne de ſa ſorte.* Ce n'étoit point par une modeſtie de contre-temps qu'il reſiſtoit aux intentions de ces Meſſieurs: c'étoit par la crainte qu'on ne réüſſit mal en ſon abſence, & qu'on ne réjettât enſuite ſur lui-même les fautes des ouvriers. Car il croioit que ſa préſence étoit neceſſaire pour diriger la main des Tourneurs, & leur donner de nouvelles inſtructions à me-

1637 à mesure qu'ils avanceroient ou qu'ils manqueroient.

VII. ENTRE les sçavans de France qui voulurent éprouver leurs forces contre M. Descartes, il ne s'en trouva point de plus diligent ni de plus capable que *M. de Fermat*, Conseiller au Parlement de Toulouse, l'un des premiers hommes du siécle pour les belles connoissances de l'esprit, & sur tout pour les Mathematiques. Dés le mois de Novembre il avoit envoié au P. Mersenne des objections contre la Dioptrique de M. Descartes : & ce Pere en reçeut la réponse dés le mois de Decembre, nonobstant la distance des lieux qui pouvoit servir de prétexte à des retardemens.

Objections de M. de Fermat contre la Dioptrique.

Dans le même temps *M. Petit* qui étoit pour lors Commissaire de l'Artillerie & Ingenieur du Roi, & qui fut depuis Intendant des Fortifications, fit aussi sur le même Traité de la Dioptrique des objections que M. de Fermat trouva pour le moins aussi bonnes que les siennes.

Objections de M. Petit.

M. de Fermat avant que d'avoir reçû la réponse à ses objections, fit envoier en diligence à M. Descartes par le P. Mersenne un écrit Géometrique de sa composition, *de Maximis & Minimis*, c'est à dire *des plus grandes & des moindres quantitez* : & pour ne pas encore déclarer son nom à M. Descartes

Ecrit de M. de Fermat sur la Géometrie.

il se servit de celui de *M. Carcavi*, Lionnois son ami, qui étoit alors son confrére au Parlement de Toulouse. 1637.

Origine de la double dispute entre M. de Fermat & M. Des cartes.

Ce present que M. de Fermat faisoit à M. Descartes n'étoit pas seulement une marque de son estime & de sa reconnoissance, mais encore un avertissement de ce qu'il croioit que M. Descartes avoit oublié sans y penser, ou omis mal à propos, dans sa Géometrie. Cela fit un nouvel incident dans la petite querelle que M. de Fermat venoit d'exciter, & qu'il croioit être en état de terminer en peu de jours.

Mais il ne lui fut pas aisé d'éteindre ces premiéres étincelles. Le feu de la dispute prit de grands accroissemens par le zele de ceux qui voulurent y entrer: & elle roula toute dans la suite sur deux points importans, dont l'un regardoit la Dioptrique, & l'autre la Géometrie. Voilà le sujet de cette fameuse querelle qui a duré même au delà de la mort de M. Descartes. Voilà ce que M. de Fermat appelloit *sa petite guerre contre M. Descartes;* & ce que M. Descartes appelloit *son petit procés de Mathematique contre M. de Fermat.*

VIII.

Messieurs Pascal & de Roberval épousent la querelle de M. de Fermat.

PENDANT que M. de Fermat au milieu des occupations du Palais & de ses affaires domestiques s'appliquoit à faire une replique à la réponse que M. Descartes avoit faite à ses objections sur

1637 ſur la Dioptrique, le P. Merſenne reçût les remarques de M. Deſcartes ſur ſon Traité *de Maximis & Minimis*. Mais au lieu de les envoier droit à M. de Fermat ſuivant l'intention de M. Deſcartes, il jugea à propos de les faire voir à deux des amis particuliers de ce Magiſtrat qui étoient à Paris. L'un étoit *M. Paſcal* le pere, ci-devant Preſident en la Cour des Aides d'Auvergne; l'autre étoit *M. de Roberval* Profeſſeur des Mathematiques à Paris.

Ces Meſſieurs crurent devoir épouſer la querelle de leur ami, & le voiant occupé de ſa replique ſur la Dioptrique, ils le diſpenſerent du ſoin de pourſuivre la querelle de Géometrie, & ſe chargérent de répondre aux remarques de M. Deſcartes contre ſon Traité *de Maximis & Minimis*. M. Deſcartes aiant lû leur rêponſe avant que d'avoir reçû la réplique de M. de Fermat loüa leur zele, approuva les diſpoſitions de leur cœur, & jugea M. de Fermat heureux d'avoir été prévenu d'un tel ſecours dans un ſi grand beſoin. Il ne put même s'empêcher de concevoir de l'eſtime pour la capacité dont il voioit des marques dans leur écrit : mais il trouva que s'ils avoient bien rempli les devoirs de l'amitié à l'égard de M. de Fermat, ils s'étoient aſſez mal acquitez de la commiſſion qu'ils avoient priſe de le décharger, & de le défendre.

Cet

Cet écrit qui étoit tout entier du ſtile de M. de Roberval fut refuté par M. Deſcartes avant la fin du mois de Février. Et la replique de M. de Fermat touchant la Dioptrique étant enfin venuë dans le même mois, il y fit ſur le champ diverſes réponſes qu'il adreſſa à ſes principaux amis, une à M. Mydorge, un autre à M. Hardi, une troiſiéme au P. Merſenne. 1638 M. Deſcartes leur répond.

IX. Procedures du different entre M. de Fermat & M. Deſcartes.

VOIANT qu'il n'y avoit aucune neceſſité qui eût obligé M. de Fermat à lui envoier le traité *de Maximis & Minimis* à examiner, il avoit pris cette action pour un défi. La maniere de l'appeller jointe au merite & à la dignité de la perſonne qui lui envoioit le cartel, l'empêcha d'éviter cette rencontre. L'écrit qu'il envoia au P. Merſenne contre le Traité *de Maximis*, en étoit une eſpece d'acceptation. La ville de Toulouſe & le deſert d'Egmond étoient des extrémitez où il paroiſſoit difficile que les parties puſſent agir: & elles avoient aſſez de fierté pour ne vouloir pas avancer l'une en faveur de l'autre. La Providence y ménagea un milieu, & diſpoſa tellement les choſes que la ville de Paris où étoient leurs habitudes, leurs amis & leurs adverſaires, devint inſenſiblement le bureau où leurs differens devoient être examinez. Le P. Merſenne ſans y ſonger avoit donné lieu à cette diſpoſition en met-

1638 mettant entre les mains de Meſſieurs Paſcal & de Roberval à Paris l'écrit de M. Deſcartes qu'il devoit envoier à Toulouſe pour M. de Fermat. Ces deux Meſſieurs s'étant chargez de répondre pour M. de Fermat ſembloient agir ſuivant la même diſpoſition ſans la connoître. M. Deſcartes de ſon côté s'étant mis en devoir de répondre à ces deux Meſſieurs parut conſentir que l'on connût de ſon affaire à Paris.

M. Mydorge & M. Hardi du côté de M. Deſcartes, M. Paſcal & M. de Roberval du côté de M. de Fermat.

Mais puiſque ces Meſſieurs avoient jugé à propos de ſe rendre les Avocats de ſa partie, il leur fit trouver bon qu'ils ne ſe rendiſſent pas ſes juges, ou qu'il les recusât avec quelques autres des amis de M. de Fermat. Les autres Mathematiciens que l'on auroit pû engager à connoître de cette affaire n'étoient pas ſans doute en petit nombre à Paris. Mais les uns n'étoient pas en état d'entendre aſſez parfaitement la Géometrie de M. Deſcartes, les autres n'étoient pas aſſez connus de lui, ſi l'on en excepte deux illuſtres Géometres, au jugement deſquels il pouvoit ſurement s'en rapporter. C'étoient M. Mydorge & M. Hardi qui paſſoient tout publiquement pour ſes intimes amis. Cette conſideration ne les rendoit pas moins recuſables à M. de Fermat, que M. Paſcal & M. de Roberval l'étoient à M. Deſcartes pour leur amitié avec M. de Fermat. Il fallut donc ſe reſoudre

ſoudre à les choiſir non pour ſes juges, 1638
mais pour ſes Avocats : ou pour parler aux termes du cartel preſenté par M. de Fermat, M. Mydorge & M. Hardi furent retenus par M. Deſcartes pour être ſes ſeconds, & pour être oppoſez à M. Paſcal & à M. de Roberval, qui s'étoient offerts à M. de Fermat pour le ſeconder dans le combat. Le P. Merſenne fut prié de demeurer dans la neutralité, & de ſe contenter de la fonction de ſimple ſpectateur, afin de ne devenir ſuſpect à aucun des partis dans les ſervices qu'il devoit rendre aux uns de la part des autres.

M. Deſcartes envoia incontinent à M. Mydorge, & à M. Hardi les pieces & les inſtructions neceſſaires pour la connoiſſance de ſon procés de Mathematique : & il leur recommanda en même temps d'oublier ou de ſuſpendre les ſentimens de leur amitié, pour ne ſuivre que les regles de la juſtice & de la verité. Si M. de Fermat eût pris trois Avocats de ſon côté, M. Deſcartes n'auroit pas manqué à prendre pour ſon troiſiéme M. des Argues, qui n'étoit ni moins habile, ni moins affectionné à ſon égard que M. Mydorge & M. Hardi. Il pria au moins le P. Merſenne de lui communiquer toutes choſes de ſa part, & de lui donner la lecture de toutes les pieces s'il le ſouhaitoit.

Entre

1638 Entre autres pieces, il avoit envoié en droiture à M. Mydorge la réponſe à l'écrit de Meſſieurs Paſcal & de Roberval. M. Mydorge la fit porter auſſi-tôt à M. de Roberval par le P. Merſenne. M. de Roberval ſans laiſſer rallentir la chaleur où l'avoit mis la lecture de cette réponſe, compoſa incontinent une réplique ſous le nom *des deux amis de M. de Fermat*, c'eſt-à-dire, de M. Paſcal & du ſien. Mais ou il impoſoit pour cette fois à M. Paſcal, ou il avoit parole de lui pour continuer en ſon nom la diſpute de M. de Fermat contre M. Deſcartes. M. Paſcal n'étoit plus à Paris pour lors. Il s'étoit éloigné de la ville à l'occaſion de quelques troubles excitez au ſujet de l'un de ſes amis. Auſſi M. de Roberval eut-il aſſez de bonne foi pour marquer ſon abſence, en ſouſcrivant ſeul à leur replique commune. M. Paſcal n'eut preſque plus de part à cette diſpute, parce qu'à ſon retour il fut fait Intendant de juſtice à Roüen.

La dureté des manieres que M. Deſcartes remarqua dans le ſtile de cette réplique lui fit juger que M. Paſcal étoit veritablement abſent, ou qu'il n'avoit pas eu de part à la compoſition de cet écrit. C'eſt pourquoi ſe trouvant rebuté d'abord du peu de politeſſe de M. de Roberval & de ſa precipitation, il manda au P. Merſenne qu'il n'étoit pas reſolu

ſolu de lui répondre, puiſqu'il *ſe picquoit* 1638
& qu'il ſe mettoit en colere au lieu d'imiter l'honnêteté & la moderation avec laquelle Meſſieurs Paſcal & de Fermat, en uſoient à ſon égard. Il le pria cependant d'aſſurer M. de Roberval qu'il étoit *ſon tres-humble ſerviteur, & qu'il ne s'offenſoit pas plus de tout ce qui étoit dans ſon écrit que l'on fait ordinairement dans le jeu de la colére de ceux qui perdent.* M. de Roberval malgré la ſingularité de ſon humeur auroit ſans doute été ſatisfait de tant d'honnêteté: mais le P. Merſenne qui avoit un talent particulier pour commettre les ſçavans entre eux, & pour prolonger les diſputes, craignant de voir ſi-tot finir celle-ci, n'eut point de repos que M. Deſcartes ne lui promît une réponſe à ce ſecond écrit. Il la lui envoia au mois d'Avril, mais il prit garde de n'y rien laiſſer gliſſer qui pût remuër encore la bile de M. de Roberval.

X. M. de Fermat fait ſa paix avec M. Deſcartes & devient ſon ami avec M. Paſcal.

CEPENDANT M. de Fermat commençoit à ſe laſſer de la diſpute: & craignant que le zele de M. de Roberval ne la fit prolonger, non ſeulement il laiſſa ſans repartie ce que M. Deſcartes avoit écrit contre ſa derniere replique touchant la Dioptrique, mais il écrivit encore au P. Merſenne pour le prier de faire ſa paix avec M. Deſcartes, & de lui procurer en même temps l'honneur de ſa connoiſſance.

D'un

1638 D'un autre côté M. Mydorge & M. Hardi qui ſouffroient avec peine qu'un homme du merite & du rang de M. de Fermat ſe broüillât ſi mal à propos avec M. Deſcartes, ſongeoient aux moïens de les reconcilier, & de changer leur diſpute en une correſpondance parfaite, dont il pûſſent gouter les fruits dans une communication mutuelle de leurs lumiéres. Ils en parlérent au P. Merſenne, qui ſollicité d'un autre côté par les avances de M. de Fermat ne put ſe défendre d'en écrire à M. Deſcartes, non-obſtant l'envie qu'il auroit euë de les voir continuer.

M. Deſcartes en reçût la propoſition avec beaucoup de joie; & aprés avoir remercié Meſſieurs Mydorge & Hardi du ſuccés de leurs bons offices, il chargea le P. Merſenne de marquer à M. de Fermat ſon eſtime & les diſpoſitions de ſon cœur à ſon égard. M. de Fermat aïant reçû du P. Merſenne toutes les aſſurances qu'il pouvoit ſouhaiter de la part de M. Deſcartes, ſe donna enfin la ſatisfaction de lui écrire en droiture pour lui offrir ſon amitié & ſes ſervices. L'acquiſition d'un tel ami pouvoit être contée au nombre des meilleures fortunes de M. Deſcartes. Il connut parfaitement le prix d'une amitié ſi importante, & il y fut ſi ſenſible qu'il n'eut point de termes aſſez paſſionnez pour l'en remercier.

Afin

Afin de n'être point ſatisfait à demi de ſa reconciliation, il voulut qu'elle s'étendît auſſi juſqu'aux deux amis de M. de Fermat qui avoient pris la défenſe de ſon écrit Géometrique *de Maximis, & Minimis*. Il pria le P. Merſenne de leur témoigner qu'il ne recherchoit rien tant que l'amitié des honnêtes gens, & que par cette conſideration il faiſoit beaucoup de cas de la leur. M. Paſcal y répondit en homme d'honneur: mais M. de Roberval fit bien-tôt connoître que ſon cœur n'étoit pas fait pour M. Deſcartes. Il n'en étoit pas de même de celui de M. de Fermat. Mais ce qui eſt aſſez ordinaire dans des amis qui ont des lumiéres differentes, il eſt certain que leurs eſprits ne ſuivirent pas toûjours la loi de leur cœurs. M. de Fermat perſuadé comme auparavant de la bonté de ſa Methode. (c'eſt à dire de la regle qu'il s'étoit faite pour trouver les *plus grandes & les moindres* quantitez en Géometrie) avoit peine à convenir des exceptions que M. Deſcartes y avoit apportées pour la rendre bonne. Il eut ſur cela diverſes conteſtations non pas avec M. Deſcartes, qui devoit ſon temps & ſes talens à autre choſe qu'à la diſpute, mais avec le jeune Gillot qui avoit été domeſtique de M. Deſcartes, avec M. Chauveau, qui avoit été ſon compagnon d'études à la Fléche, avec M. des Argues & avec 1638

1638 d'autres Mathématiciens, qui depuis cet éclat ſe déclaroient Carteſiens de jour en jour malgré la jalouſie de M. de Roberval.

M. Rohault & M. Clerſellier achevent de convaincre M. de Fermat.

Pour l'autre diſpute de M. de Fermat qui concernoit la Dioptrique, il ne s'aviſa point de la reveiller du vivant de M. Deſcartes. Mais aprés ſa mort, il s'en expliqua d'une maniere à vouloir nous faire douter qu'il l'eût pleinement ſatisfait. Comme il ſembloit inviter de temps en temps quelqu'un des amis de M. Deſcartes à reprendre cette ancienne querelle, M. Rohault lui répondit d'abord. Aprés quoi M. Clerſelier s'offrit, & termina la querelle à la gloire de M. Deſcartes, & à la ſatisfaction de M. de Fermat qui lui rendit les armes.

XI. & XII. Diſputes avec M. Petit.

M. PETIT ne fut pas ſi long-temps à ſe rendre ſur les difficultez de Dioptrique qu'il avoit propoſées à M. Deſcartes. Il profita de l'avantage qu'il avoit ſur M. de Fermat par le moien de ſes experiences, qui s'accordant merveilleuſement avec la doctrine de M. Deſcartes ne ſervirent pas peu à le deſabuſer, & à lui faire rechercher de bonne heure ſon amitié. Il devint même deux ou trois ans aprés l'un des zelez ſectateurs de ſa Philoſophie, aprés que la lecture de ſes Meditations Metaphyſiques l'eût tiré de quelques difficultez ſur l'exiſtence de Dieu, &

la

la diſtinction de l'Ame d'avec le Corps 1638
dans les hommes.

La diſpute que M. Deſcartes eut avec M. Morin Profeſſeur Roial des Mathematiques à Paris lui donna plus d'exercice que celles de M. Petit, mais elle le fatigua moins que celle de M. de Fermat. Elle commença le 22. de Février 1638. par des objections que M. Morin lui fit ſur la lumiere. M. Deſcartes en fit tout le cas que meritoient des objections qu'il mettoit au nombre des plus ſolides d'entre celles qu'on lui eût encore formées contre ſes nouvelles opinions. Cette eſtime enfla le cœur à M. Morin qui voulut montrer par une replique à ſa réponſe qu'il n'en étoit pas indigne. M. Deſcartes fit une ſeconde réponſe, dont M. Morin feignit n'être pas entiérement ſatisfait, & voulant ſe procurer l'honneur d'écrire le dernier, il fit une nouvelle replique à laquelle il témoigna qu'il ne ſouhaitoit pas de réponſe. M. Deſcartes acheva de reconnoître à cette marque le caractere de l'eſprit de M. Morin. Il ne voulut pas lui refuſer la ſatisfaction qu'il deſiroit de lui, puiſqu'elle lui coûtoit ſi peu.

Avec M. Morin.

L'occaſion qu'il eut dans le même temps de refuter un aſſez mauvais livre, lui fit faire uue diſſertation de Geoſtatique, c'eſt à dire, ſur la queſtion

Avec M. de Beaugrand.

1638 de ſçavoir ſi un corps péſe plus ou moins étant proche du centre de la terre qu'en étant éloigné? Le livre qui y avoit donné lieu avoit pour auteur le Sieur de Beaugrand Secretaire du Roy, aſſez médiocre Mathematicien, mais qui ne ſe faiſoit pas aſſez de juſtice en ce point. Il étoit ami de M. de Fermat, & ennemi de M. des Argues. La conſideration de ce dernier l'avoit porté à rendre de mauvais offices à M. Deſcartes, à cauſe du zele avec lequel il voioit que celui-ci s'attachoit à le ſervir. Il n'avoit pû s'empécher même de faire gliſſer dans ſon livre quelques traits de ſa mauvaiſe volonté. M. Deſcartes auroit peut-être bien fait de reſiſter au deſir de ceux qui le portoient à le refuter, pour ne pas ſe rendre ſuſpect de reſſentiment. Mais il ſe releva promtement de cette foibleſſe, en revoquant la permiſſion qu'il avoit donnée d'imprimer cette réfutation, & en la détachant de ſon petit traité de Statique ou Geoſtatique, auquel il ne prétendoit pas interdire la lumiere.

XIII. XIV. XV. CE FUT cette même année que s'éleva parmi les Mathématiciens de France la queſtion fameuſe de la *Roulette*, dont on ne trouvoit aucun veſtige, ni parmi les anciens, ni dans les livres d'aucun des Methématiciens qui avoient vêcu juſqu'à lors, quoiqu'il ni

De la Roulette, & de la part que M. Deſcartes eut à cette

ait

ait rien de plus commun que cette li- 1638
gne, & qu'elle ne ſoit guére moins fre- queſtion.
quente dans l'uſage du mouvement que la ligne droite & la ligne circulaire.

La Roulette n'eſt autre choſe que le chemin que fait en l'air le clou d'une rouë quand elle roule de ſon mouvement ordinaire, depuis que ce clou commence à s'élever de terre, juſqu'à ce que le mouvement continu de la rouë l'ait rapporté à terre aprés un tour entier achevé. Mais dans cette definition il faut ſuppoſer pour la commodité des operations geométriques que la *rouë* eſt un cercle parfait ; que le *clou* eſt un point marqué dans la circonference de ce cercle ; & que la *terre* que touche ce point en commençant & en finiſſant ſon tour eſt parfaitement unie ou plane.

Le P. Merſenne fut le premier qui la remarqua, & qui lui donna le nom de Roulette. Il voulut enſuite en reconnoître la nature & les proprietez. Mais comme il n'étoit pas auſſi heureux à reſoudre les belles queſtions qu'à les former, il n'eut pas aſſez de pénétration pour venir à bout de celle-cy. Cela l'obligea de la propoſer à d'autres. M. de Roberval fut le premier qui démontra que *l'eſpace de la Roulette eſt triple de la rouë qui la forme.* Aprés cela M. de Fermat & M. Deſcartes en donnérent la démonſtration ; &

1638 leurs ſolutions ſe trouverent non ſeulement differentes l'une de l'autre, mais encore de celle de M. de Roberval. Le P. Merſenne aiant mandé à M. Deſcartes que M. de Roberval trouvoit ſa demonſtration trop courte pour eſtre bonne, il en receut là deſſus les éclairciſſemens qu'il ſouhaitoit. M. Deſcartes en lui envoiant une explication fort ample de ſa démonſtration de la Roulette, l'avertit qu'il n'y avoit rien à changer dans cette demonſtration; & que l'éclairciſſement qu'il venoit d'y ajoûter n'étoit diffus qu'afin de pouvoir être entendu par ceux qui ne ſe ſervoient point d'Analyſe, les autres n'aiant beſoin que *de trois coups de plume* pour la trouver par le calcul.

Dans diverſes queſtions dépendantes de celle de la Roulette il ſe trouvoit pluſieurs choſes dont M. Roberval témoignoit n'avoir point de connoiſſance. Il fallut pour l'en inſtruire que le Pere Merſenne recourut à M. Deſcartes ſa reſſource ordinaire, & il en reçût toutes les ſolutions que lui & M. de Roberval pouvoient ſouhaiter. Avec ce ſecours, celui-ci donna encore deux autres ſolutions, dont l'une fut *la dimenſion du ſolide de la Roulette au tour de la baſe*; l'autre, *l'invention des tangentes ou touchantes de cette ligne*. Mais il n'eut pas pour ces petits ſervices

de

de M. Deſcartes toute la reconnoiſ- 1638
ſance qu'on en devoit attendre. Sa diſſimulation & *les procedures indirectes de ſa conduite* degoutérent tellement M. Deſcartes, qu'il ne voulut plus avoir de part à ce qui ſe paſſa depuis touchant la Roulette. Dés la fin du mois de Septembre, il tacha de s'en débarraſſer pour une bonne fois; & ſans prétendre rien à la gloire de cette invention qu'il laiſſoit de bon cœur à M. de Roberval pour s'appliquer à d'autres choſes, il écrivit au Pere Merſenne, afin qu'il fit ſçavoir ſon deſiſtement à tous les Mathematiciens qui s'en mêloient.

XVI. Il renonce à la Geometrie.

LA RAISON qu'il alleguoit pour ſe diſpenſer de travailler davantage ſur la Roulette étoit qu'il renonçoit tout de bon à la Géometrie. Cette nouvelle ne plût pas aux Géometres de Paris du nombre de ſes amis. M. des Argues ſur tous les autres ne pût s'empêcher d'en témoigner ſon déplaiſir. M. Deſcartes le prit en bonne part, & pour l'ôter d'inquietude, il lui fit ſçavoir par le P. Merſenne que ſon renoncement ne regardoit que la Géometrie abſtraite: mais qu'il continuëroit de cultiver une autre ſorte de Géometrie qui ſe propoſe pour queſtion l'explication des phénomenes de la nature comme il avoit fait dans ce qu'il avoit écrit des Méteores, &c.

1638 Il voulut donner des marques plus précises de la consideration qu'il avoit pour cet ami. Car aiant sçû que les endroits de sa Géometrie imprimée, où il avoit affecté d'être obscur, lui faisoient de la peine, il voulut lui en donner lui-même les éclaircissemens par un écrit qu'il fit exprés, pour lui faire connoître jusqu'où alloit le zele qu'il avoit pour son service.

Sa consideration pour M. des Argues.

Outre ces éclaircissemens sur quelques endroits proposez par M. des Argues, il consentit qu'un Gentilhomme Hollandois de ses amis entreprît une introduction reguliere & suivie de toute sa Géometrie, pour en faciliter l'intelligence à toutes sortes de lecteurs. Elle fut trouvée si excellente & si courte, qu'on crut qu'il en étoit l'auteur. Ceux qui se plaignirent de la brieveté de cet écrit furent priez de considerer que c'étoit une introduction & non pas un commentaire. Mais on pouvoit donner le titre de commentaire aux excellentes notes que M. de Beaune Conseiller au Presidial de Blois, fit cette même année sur la Géometrie de M. Descartes. Il ne s'y trouva rien qui ne fût parfaitement conforme à la pensée de l'auteur, & *selon son intention.* La joie qu'en eut M. Descartes augmenta encore, lorsqu'il vid la penetration avec laquelle

Introduction à sa Geométrie.

Notes de M. de Beaune.

M.

M. de Beaune avoit pû reconnoître 1638
des choſes qu'il n'avoit miſes dans ſa Géometrie que d'une maniere tres-obſcure.

Exercices d'Arithmetique avec M. de ſainte Croix & M. Frenicle.

On peut conter encore au nombre des principales occupations que M. Deſcartes eut cette année l'exercice que lui donnerent les deux premiers Arithmeticiens du ſiécle M. de ſainte Croix & M. Frenicle ſur diverſes queſtions de nombres. Mais la réponſe qu'il fit à celles de M. de ſainte Croix au mois de Juin, le fatigua tellement, qu'il conjura le Pere Merſenne de ne lui en plus envoier aucune de cette nature, telles qu'elles puſſent eſtre. Il tâcha auſſi de ſe défaire des problemes & des objections ſteriles des autres, ſous les pretextes les plus honnêtes qu'il pût imaginer.

Il ceſſa de répondre aux Problémes.

Ainſi las de porter la qualité onereuſe d'oracle, il ſe diſpenſa preſque entierement de répondre avant la fin de l'an 1638. & il ſe contenta de faire un triage des meilleures objections qui lui avoient été faites juſqu'alors, & des plus beaux problémes qui lui avoient été propoſez, pour les faire imprimer avec ſes réponſes, quand il plairoit à celui à qui il appartient de diſpoſer de toutes choſes.

LIVRE CINQUIE'ME

depuis 1638. *juſqu'en* 1641.

I. Regius devient diſciple de M. Deſcartes & Profeſſeur à Utrech.

PENDANT qu'on fatiguoit M. Deſcartes en France par des objections & des problémes, on ne ſongeoit preſque en Hollande qu'à ſe dépoüiller de la vieille philoſophie pour prendre la ſienne. L'Univerſité d'Utrech qui ſembloit être née Carteſienne, aprés qu'on eut fait venir de Deventer le Profeſſeur Reneri pour prevenir même ſon érection, ſe rempliſſoit inſenſiblement de ſes diſciples ſous la diſcipline de cet habile homme.

Celui qui ſe diſtingua le plus, fut un jeune Medecin nommé *Henri de Roi*, dit *Regius*, à qui Reneri communiqua cette methode excellente qu'il avoit reçûë de M. Deſcartes pour conduire ſa raiſon dans la recherche de toutes ſortes de veritez. Regius ne borna point ſa reconnoiſſance à Reneri, mais il la fit remonter juſqu'à M. Deſcartes, pour lequel il conçût dés lors une haute eſtime. Ce n'étoient encore là que les fruits des converſations de Reneri. Le livre de M. Deſcartes vint enſuite à paroître. Regius ſe montra des plus ardens à le lire,

lire, & l'eſtime qu'il avoit conçuë 1636
pour M. Deſcartes, ſe tourna incontinent en une vraie paſſion.

Non content de s'être imprimé dans l'eſprit les principes de ſa nouvelle Philoſophie, dont il avoit trouvé les eſſais dans ſon livre conformes à ce que Reneri lui en avoit appris auparavant, & de les avoir adoptez à la place de ceux qu'on lui avoit autrefois enſeignez dans les écoles, il ſe mit en devoir de les digerer encore pour l'uſage des autres. Il enſeignoit actuellement la Philoſophie & la Medecine à des Particuliers dans la ville: & pour ne point faire diverſion à l'étude qu'il faiſoit de la philoſophie de M. Deſcartes, il s'aviſa de la mettre par cahiers, & de la débiter à ſes écoliers ſous le nom de Phyſiologie à meſure qu'il la comprenoit.

La ſimplicité de l'hypothéſe, le bel enchainement des principes & des raiſonnemens, la netteté & la facilité avec laquelle il leur en faiſoit déduire les veritez, les ravit de telle ſorte, que ſans en demeurer aux termes d'une reconnoiſſance ordinaire pour le maître à qui ils ſe ſentoient ſi redevables, ils firent une eſpece de ligue pour cooperer à ſon avancement, & pour s'emploier à le faire mettre en place, ſoit dans le Conſeil de ville, ſoit dans l'Univerſité. Peu de temps

1638 aprés, l'on parla d'établir un nouveau Profeſſeur en medecine pour la botanique & la theoretique. Les diſciples de Regius, qui la plûpart étoient enfans de famille, crurent que l'occaſion qu'ils cherchoient de le ſervir étoit venuë, & ils n'épargnerent ni leurs parens ni leurs amis, pour obtenir les ſuffrages du Senat en ſa faveur. Regius avoit de puiſſans concurrens, mais l'approbation qu'avoit ſa Phyſiologie jointe à la difference que l'on remarquoit dans la maniere de raiſonner qui diſtinguoit ſes diſciples d'avec ceux des écoles publiques & vulgaires, fit juger qu'il avoit une philoſophie toute particuliere, & qu'il devoit eſtre un excellent maître dans l'art ou la methode d'enſeigner. C'eſt ce qui porta le Magiſtrat à le preferer aux autres pour remplir la chaire; & qui le fit recevoir avec plaiſir pour collegue par tous les Profeſſeurs de l'Univerſité dont Reneri avoit diſpoſé les eſprits.

Regius crut avoir toute l'obligation du ſuccés de cette affaire à M. Deſcartes, dont la Philoſophie avoit formé en lui ce merite qui l'avoit fait paſſer ſur les autres concurrens. Il prit la liberté par une premiere lettre du 18. d'Aouſt de le remercier d'un ſervice ſi important qu'il lui avoit rendu ſans le ſça-

ſçavoir. Il le conjura enſuite de ne point 1635
abandonner *ſon propre ouvrage*, & de ne pas lui refuſer les aſſiſtances neceſſaires pour ſoûtenir cette premiere reputation. Il lui promit de ſon côté tout ce qui dépendroit de lui pour ne rien faire qui fût indigne de la qualité de ſon diſciple qu'il preferoit à tous les autres avantages de la vie : & qu'il ſuivroit les pas de Reneri le plus prés qu'il lui ſeroit poſſible.

Pour ſe mettre d'abord en poſſeſſion des droits attachez à cette qualité, il lui envoia ſes *Eſſais de medecine* pour les examiner avec toute la ſeverité d'un Maître ; & il lui demanda les objections qui lui avoient été faites depuis peu contre la *circulation du ſang* avec les réponſes qu'il y avoit données.

II. Il commence à recevoir des inſtructiõs de M. Deſcartes.

M. DESCARTES qui avoit été informé de tout ce qui s'étoit paſſé à Utrecht par Reneri qui l'étoit allé voir à Egmond au mois d'Aouſt, accorda ſon amitié à Regius avec tous les fruits qu'elle pourroit produire. Il n'eût aucune violence à ſe faire pour lui donner ce qu'il lui demandoit concernant la Medecine, parce qu'il en faiſoit actuellement ſon occupation, & qu'il comprenoit l'importance qu'il y avoit de ménager ſagement le zele d'un nouveau diſciple ſi bien intentionné. Il achevoit alors

ſon

1638 ſon *Abregé de Medecine* qu'il avoit tiré en partie des livres, & en partie de ſes raiſonnemens. Et il eſperoit pouvoir ſe ſervir par proviſion de ce travail *pour obtenir quelque delai de la Nature, & retarder les poils blancs qui commençoient à lui venir.*

Amis de M. Deſcartes en Hollande.

Reneri & Regius n'étoient pas les ſeuls qu'il eût pour amis, ou que ſa Philoſophie eût pour ſectateurs à Utrecht & dans le voiſinage. Il pouvoit encore conter parmi les Profeſſeurs de l'Univerſité Antoine *Emilius* & Cyprien *Regneri*; & parmi les Magiſtrats de la ville, Meſſieurs *Vander-Hoolck*, *Van-Leeuw*, *Parmentier*, &c. outre les deux *Van-Dam* Medecins, les deux *Waeſſenaer* Mathematiciens; Mademoiſelle Anne Marie *Schurmans* & ſon frére, Jean *Alphonſe* officier de l'armée, Godefroy de *Haeſtrech*, Gentilhomme Liegeois retiré prés d'Utrecht. Il n'en avoit pas moins à Amſterdam, à Leyde, à la Haye, où toutes les perſonnes de merite ſe faiſoient honneur de ſa connoiſſance. Mais l'idée du pays où il vivoit ne doit pas nous faire croire que ſes amitiez ſe terminaſſent aux ſeuls Proteſtans. Tout ce qu'il y avoit de Catholiques tant ſoit peu diſtinguez étoient ſes amis. On peut conter au rang des principaux non ſeulement Corneille de *Hooghelande* Gentilhomme de Leyde, mais

mais encore deux Preſtres de Harlem, 1638
dont l'un étoit Jean Albert *Bannius*, Bannius & Bloemart Preſtres Catholiques.
& l'autre Auguſtin Aelſtein *Bloemart* tres-riche de ſon patrimoine, grand aumônier à l'égard des pauvres, & ſon correſpondant pour les lettres & les pacquets qu'on lui adreſſoit. Ils étoient tous deux Mathématiciens, amateurs de la paix & des ſçiences, vertueux, d'une vie frugale & exemplaire au milieu des Proteſtans dont ils s'étoient preſque generalement acquis l'eſtime & l'affection. M. Deſcartes quittoit de temps en temps ſa ſolitude d'Egmond pour les aller voir à Harlem, ou dans une maiſon de campagne qui en étoit proche. Comme ils n'étoient guéres plus grands bûveurs ni plus grands joüeurs que lui, la débauche ordinaire qu'ils faiſoient enſemble étoit quelque concert de Muſique dont Bannius avoit coûtume de les regaler. M. Deſcartes dont l'amitié n'étoit ſtérile pour perſonne leur rendit ſur la fin de cette année un ſervice tres-important auprés du Prince d'Orange & des Etats de Hollande par le moien de M. de Zuytlichem & de quelques autres Seigneurs de ſes amis qui étoient en credit.

III. Il ne plût point à Dieu de laiſſer long-temps à M. Deſcartes le double plaiſir de voir enſeigner publiquement ſes principes dans les écoles de Philoſophie Mort de Reneri premier Docteur Cartesien.

1639 phie & de Medecine à Utrecht par les deux plus habiles Professeurs de l'Université. A peine Regius étoit-il affermi dans son nouvel établissement que l'on perdit Reneri au milieu du mois de Mars de l'an 1639. le jour même de ses nopces aprés 45. ans de vie.

On lui fit dans la grande Eglise de la ville de splendides funerailles, ausquelles le Senat ou les Magistrats assistérent en corps avec l'Université. L'Oraison funébre fut prononcée le lendemain au nom de l'Université par Ant. Emilius Professeur en éloquence & en histoire. On admira la beauté du discours, & on fut touché de reflexions de l'Orateur. Mais on s'apperçût bien tôt que ce n'étoit pas moins le panegyrique de M. Descartes vivant, que l'oraison funébre de feu M. Reneri. La principale loüange qu'Emilius avoit à donner à l'illustre defunt, que l'on avoit regardé comme le principal appui de l'Université naissante & comme son plus bel ornement, étoit d'avoir eû assez de courage pour se defaire de l'autorité des Anciens & des Modernes qui l'avoient precedé, afin de rentrer dans la liberté que Dieu a donnée à nôtre raison pour se conduire dans la recherche de la Verité, qui est la seule maîtresse dont nous soions obligez de nous rendre sectateurs. C'étoit une resolution veritablement heroique qui

Panègyrique de M. Descartes prononcé publiquement par ordre du magistrat à Utrecht.

qui ne pouvoit convenir qu'à des e- 1639
ſprits du premier ordre. Mais il falloit que M. Deſcartes, qui l'a lui avoit inſpirée comme à quelques autres de ceux qui s'étoient attachez à lui dés le commencement de ſa retraite en Hollande, fût le directeur de cette entrepriſe. Emilius fit valoir avec beaucoup d'éloquence les grands progrés que Reneri avoit faits dans la connoiſſance de la Nature ſous un chef de cette qualité. Il rehauſſa de couleurs fort vives l'avantage que la Ville & l'Univerſité avoient reçû de la diſpoſition où s'étoit trouvé Reneri de pouvoir y enſeigner les principes de la veritable Philoſophie, qu'il prétendoit être demeurée inconnuë au genre humain juſqu'à M. Deſcartes.

L'auditoire en parut perſuadé; & les Magiſtrats aprés avoit honnoré ce diſcours de leur approbation ordonnerent qu'il ſeroit imprimé, & publiquement diſtribué ſous leur autorité, tant pour honorer la memoire de leur Profeſſeur, que pour donner des marques éclatantes de la reconnoiſſance qu'ils avoient du ſervice ſignalé que leur avoit rendu M. Deſcartes, en formant un tel diſciple. Emilius, qui depuis long temps cherchoit à s'introduire dans la familiarité de M. Deſcartes, avoit reçû comme un coup de la providence l'ordre que le

Magi-

1639 Magiſtrat lui avoit envoié, *de faire ſes eloges & ceux de la nouvelle Philoſophie* dans l'oraiſon funébre de Reneri.

Aprés l'avoir prononcée, il lui en envoia une copie manuſcrite avec des lettres pleines de reſpect & d'eſtime, ſous pretexte que ce diſcours le regardant perſonnellement, & que le Magiſtrat en aiant ordonné la publication, il étoit à propos qu'il vît ce qu'il y avoit à changer avant qu'on le mît ſous la preſſe. La modeſtie de M. Deſcartes eut à ſouffrir à la lecture de tant d'éloges. Mais comme il ne lui appartenoit pas de trouver à redire au jugement & à la conduite du premier Magiſtrat, il n'oſa y toucher.

Peu de jours aprés il fit connoître qu'il n'avoit ſouffert ces éloges que parce qu'il n'avoit pas été en ſon pouvoir de les ſupprimer. Car Emilius lui aiant envoié avec un peu trop de confiance des vers qu'il avoit faits ſur le même ſujet pour en ſçavoir ſon ſentiment, & les lui aiant enſuite redemandez, parce qu'il n'en avoit point retenu de copie, & qu'il deſiroit de les faire imprimer: M. Deſcartes chercha une excuſe pour ne les lui pas renvoier, & il vengea le mieux qu'il put par cette ſuppreſſion ſa pudeur & ſa modeſtie offenſée dans l'oraiſon funébre de Reneri.

La

La perte que Regius avoit faite en particulier d'un excellent directeur de ſes études dans la mort de Reneri l'avoit fait recourir de nouveau à M. Deſcartes. Il le conjura de vouloir lui donner auprés de lui la place que le défunt y poſſedoit, ajoûtant que s'il l'a lui accordoit *il s'eſtimeroit auſſi heureux que s'il étoit élevé juſqu'au troiſieme ciel.* 1639

Regius devient le premier diſciple de M. Deſcartes.

Il eſt certain qu'aprés Reneri perſonne ne pouvoit alors ſe vanter de meriter mieux que Regius la qualité de *premier diſciple* de M. Deſcartes. Il avoit du côté de l'eſprit les talens les plus propres à ſoûtenir ce rang avec la dignité & la ſuffiſance neceſſaire. La profeſſion qu'il faiſoit de la Medecine avec la Phyſique lui donnoit encore une commodité pour cela & un avantage que n'avoient pas les autres Cartéſiens de Hollande & de France qui n'enſeignoient pas publiquement, & qui n'étoient philoſophes que pour eux-mêmes. Mais il auroit été à ſouhaiter pour ſa réputation particuliére, que Reneri en lui apprenant la méthode & les principes de M. Deſcartes eût ſçû lui inſpirer en même temps ſa modeſtie & ſa prudence.

Quelque temps aprés la mort de Reneri, l'on augmenta ſes gages de la moitié, & l'on attacha à ſa profeſſion un

1639 un nouvel emploi qui conſiſtoit à expliquer les Problémes de Phyſique, lors qu'il ne ſeroit pas occupé de ſa Botanique, c'eſt-à-dire de l'explication des plantes & des ſimples. Il fit part à M. Deſcartes de la joie qu'il avoit recûë de cette commiſſion, parce qu'elle lui preſentoit de nouvelles occaſions d'enſeigner & d'étendre ſa Philoſophie. Il avoit adroitement brigué cet emploi qui étoit de ſurérogation dans l'Univerſité : & il avoit été ſervi dans ſa pourſuite par *Voetius* Profeſſeur en Theologie qui étoit encore alors dans ſes interêts. Mais ce qu'il avoit enviſagé comme un avantage conſiderable pour faire valoir ſes talens, & pour debiter avec plus d'éclat les opinions nouvelles de Phyſique & de Medecine que les vieux Peripateticiens & Galeniſtes ne ſouffroient pas volontiers qu'on enſeignât dans les Ecoles où ils regnoient, fut un pretexte enſuite au même Voetius pour lui ſuſciter des affaires. Son peu de conduite fut cauſe que l'embarras retomba ſur M. Deſcartes, & que l'affaire degenera enſuite en un long & facheux procés qu'il fut obligé de ſoutenir au préjudice de ſa ſolitude & de la tranquillité de ſa vie.

Quel étoit Voetius ? ſes deſſeins.

IV. PERSONNE n'étoit alors plus élevé ni plus conſideré dans l'Univerſité d'Utrech que ce Voetius. Il étoit le pre-

premier des Profeſſeurs en Theolo- 1639
gie, & le principal Miniſtre ou Paſteur de la Ville. Il portoit par tout cet air triomphant qu'il avoit rapporté du Synode de Dordrecht où il s'étoit trouvé du coſté des victorieux, c'eſt-à-dire, de ceux qui aſſiſtez de l'épée & du credit du Prince Maurice étoient venus à bout de condamner le parti des Remontrans : & il s'étoit acquis par la ville une eſpece d'autorité ſur les eſprits par je ne ſçay quelle reputation de gravité & de ſuffiſance. Il avoit l'eſprit naturellement porté à la conteſtation, & gâté par la lecture des controverſiſtes de ſon parti, & des livres d'impieté & de bouffonnerie, auſquels il avoit donné beaucoup de temps. Il étoit d'une humeur fort bizarre, d'un jugement fort mediocre, & d'une erudition fort ſuperficielle.

Les bonnes qualitez qu'il pouvoit avoir étoient ſoûtenuës par un peu d'amour propre pour ſa perſonne, accompagné d'un mépris interieur pour toutes celles qu'il n'avoit pas. De ſorte que s'étant accoûtumé de longue habitude à ne pas eſtimer ce qu'il ignoroit, & ignorant en philoſophie tout ce qui n'étoit pas renfermé dans les bornes de la ſcholaſtique triviale, on auroit pû lui pardonner le peu de gout, & l'éloignement qu'il

1639 qu'il avoit eu d'abord pour les ouvrages de M. Deſcartes, s'il n'en avoit pris l'allarme comme d'une nouveauté pernicieuſe qu'il eût fallu exterminer.

La conſideration qui étoit duë à Reneri, l'avoit retenu dans le ſilence juſqu'à ſa mort. Mais étant allé à ſon oraiſon funebre avec ſa prévention, les éloges ineſpérez qu'il y entendit de M. Deſcartes lui donnérent tant de jalouſie, qu'il en ſortit avec la reſolution de mettre en œuvre tout ce que ſon induſtrie pourroit lui fournir pour détruire cette nouveauté. Neantmoins l'approbation que le Magiſtrat avoit donnée à ces éloges, l'obligea d'aller bride en main, pour ne pas ſe commettre mal à propos avec ſes ſuperieurs. C'eſt pourquoi abandonnant ce qui étoit du reſſort de la Philoſophie, contre quoi il ne lui étoit ni ſeur ni honnête de s'élever, il ſe reduiſit à ramaſſer ce qui pourroit ſe rapporter à la Theologie dans le diſcours de la Méthode de M. Deſcartes pour en faire la matiére de ſes cenſures, & tâcher par ce mojen de faire bannir de l'Univerſité ſa Philoſophie comme pernicieuſe à la Religion Proteſtante & au repos des Etats des Provinces-Unies.

Il commença ſes hoſtilitez par des théſes qu'il fit au mois de Juin 1639. tou-

touchant l'Athéiſme. Et pour garder quelque ordre dans les productions de ſa mauvaiſe volonté, il s'abſtint d'y nommer d'abord celui à qui il en vouloit, & ſe contenta d'y jetter les fondemens de la calomnie, dont il croioit devoir le charger pour venir à bout de le ruiner. 1639

Cette calomnie dans laquelle il a toûjours perſiſté depuis, conſiſtoit à faire paſſer M. Deſcartes pour un Athée: & afin qu'on ne pût s'y tromper en prenant quelqu'autre pour lui, il mêla dans ſes théſes parmi les marques de l'Athéiſme toutes les choſes qu'il ſçavoit eſtre attribuées à M Deſcartes par le bruit commun.

V. Regius ſe précautionne contre Voetius.

Ces premieres démarches de Voetius firent connoître à Regius qu'il falloit uſer de quelque diſſimulation s'il vouloit ſe conſerver auprés de lui. Celà lui donna la penſée de ſe précautionner dans ſa chaire de Medecine plus qu'il n'avoit fait juſques-là: & de reſerver le principal de la nouvelle Philoſophie pour les problémes qu'il enſeignoit certains jours de la ſemaine hors des heures des leçons publiques. En quoi il ſembloit ſe repoſer ſur le conſentement des Profeſſeurs, ſans en excepter Voetius qui l'avoit même ſervi une ſeconde fois dans la demande de cette nouvelle commiſſion.

Mais

1639 Mais quelque liberté qu'il laiſsât à ſes auditeurs pour la créance des Problémes, il ne rejettoit pas les occaſions de faire voir le ridicule ou le foible des anciennes opinions. Cette maniere artificieuſe de détruire inſenſiblement les principes de la Philoſophie vulgaire qui eſt reçuë dans les écoles étoit encore plus dangereuſe pour elle que ſa maniere ouverte & ſincere d'enſeigner les principes de M. Deſcartes dans ſes leçons de Medecine. C'eſt ce qui fit peine à ceux de ſes collégues qui conſervoient quelque eſtime pour la Philoſophie qu'on leur avoit appriſe, & qui croioient avoir beaucoup accordé à Regius en lui permettant d'enſeigner les nouvelles opinions avec les anciennes.

Son indiſcrétion.

Regius ne s'aſſujettiſſant pas aſſez (hors de ſes écrits & de ſes leçons) à prendre l'eſprit de M. Deſcartes, qui étoit un eſprit de douceur & de modération, donna encore à ſes collégues un nouveau ſujet de mécontentement par un trait de legereté qu'il fit paroître à une theſe de Philoſophie ſoûtenuë le 9. de Juillet ſous le Profeſſeur Senguerdius par Florent Schuyl qui devint neantmoins Cartéſien dans la ſuite. L'aggreſſeur qui diſputoit avoit compoſé ſes argumens ſelon les opinions de la Philoſophie nouvelle, & il avoit

avoit choiſi la nature & les proprietez 1639
de l'ayman pour en faire le ſujet. Le répondant quoique fort bien exercé ſur les cahiers de ſon Maître parut un peu embarraſſé. Mais le Profeſſeur aiant pris la parole pour le dégager, Regius ſe leva, & ſans reſpecter ni l'aſſemblée ni la profeſſion, l'interrompit, lui inſulta mal à propos, & voulut adjuger à l'aggreſſeur une victoire que l'honnêteté & la coûtume l'obligeoient de laiſſer au répondant. Cette action que nous n'avons appriſe d'ailleurs que par le canal de ſes ennemis, choqua generalement tous les Profeſſeurs de l'Univerſité, & les diſpoſa la plûpart à écoûter ce que Voetius vouloit leur inſinuer contre les nouveautez.

Les exercices finirent peu de jours aprés cette théſe, & Regius écrivant à M. Deſcartes le 14. de Juillet qui commençoit les vacances, ſe garda bien de lui mander ce qu'il avoit fait à la théſe. Il ſe contenta de lui faire ſçavoir qu'il avoit achevé ſon cours public de Mede-
„ cine cette année; qu'il étoit toûjours
„ demeuré fortement attaché à ſes prin-
„ cipes & à ſa méthode; & qu'il ſou-
„ haitoit avec paſſion de pouvoir con-
„ ferer avec lui ſur la meilleure maniére
„ de faire un nouveau cours l'année ſuivante qui commençoit aprés la foire du mois d'Aouſt ſelon le reglement de l'Univerſité.

1639 Quoique les mesures qu'il avoit prises pour aller à Egmond fussent rompuës par le besoin que la grosseſſe de sa femme avoit de sa préſence, le temps de M. Descartes n'en fut pas plus épargné. Il ne fut presque occupé que de ſes réponſes aux conſultations de ce Profeſſeur pendant les mois de Septembre & d'Octobre. Quelque longues, quelque frequentes que fuſſent les lettres d'un diſciple ſi zelé, il ne plaignoit pas pour l'inſtruire un temps qu'il ne croioit pas devoir jamais regretter. L'importance des queſtions & des difficultez qu'il lui propoſoit, l'empêchoit de rien négliger pour le mettre en état d'établir ſes principes. Elles rouloient la plûpart ſur la nature des Anges, ſur celle de l'Ame de l'homme, ſur ſon union avec le corps, ſur l'ame des bêtes & des plantes, ſur la vie, ſur le mouvement du cœur, & ſur la circulation du ſang.

Inſtructions que lui donne M. Descartes.

M. Deſcartes avoit mis cette derniere queſtion en grand credit parmi les ſçavans: & il avoit merveilleuſement rétabli ſur ce ſujet la reputation de Harvée qui avoit été maltraitée par les ſatires & le decri de divers Medecins des Païs-bas, la plûpart ignorans ou entêtez des anciennes maximes de leurs Facultez. Ce qu'on pouvoit alleguer de plauſible contre ce ſentiment, avoit été objecté 18. mois auparavant à M. Deſcar-

Mauvaiſe conduite de Plempius.

Deſcartes par ſon ami Plempius Me- 1639
decin à Louvain. Mais quoique celui-ci parût alors content de ſes réponſes, il fit enſuite une choſe tout-à-fait indigne de leur amitié. Il jugea à propos pour augmenter l'éclat de ſa propre reputation de parler dans un livre qu'il devoit bien-tôt donner au public de ce qui s'étoit paſſé entre M. Deſcartes & lui, touchant les deux queſtions du mouvement du cœur & de la circulation du ſang. Il donna pour cet effet tout le luſtre neceſſaire aux objections qu'il lui avoit faites. Mais lors qu'il fut queſtion des réponſes qu'il en avoit reçûës, loin de traiter M. Deſcartes comme un ami qui meritoit d'être conſideré, il n'eut pas même pour ces réponſes la fidelité qui s'exige entre des adverſaires qui ſe refutent, & qui ſe regardent comme ennemis.

Regius fut outré d'une conduite ſi malhonnête, & aiant confronté ſon livre avec les réponſes que M. Deſcartes avoit faites à ſes objections, il ne put retenir l'indignation qui lui fit prendre la plume pour en marquer ſes reſſentimens à M. Deſcartes. Les couleurs qu'il donne dans ſa lettre à l'ingratitude & à la mauvaiſe foi de Plempius ſont ſi vives, qu'on ne peut les exprimer de ſa langue en la nôtre ſans entrer dans de ſemblables tranſports de colére contre une conduite ſi lâche.

1640 Il dit qu'à l'égard des endroits où M. Deſcartes découvroit les ſecrets les plus cachez de la nature, & où conſiſtoit la principale force de ſes réponſes, Plempius a eu la malice de faire le muët, ou d'en omettre au moins la plus grande partie. Et que pour ceux qu'il rapporte, il les eſtropie de telle maniere qu'il en corrompt entiérement le ſens. Qu'à l'endroit où il traite de la circulation du ſang, il ſe contente de rapporter ſimplement les difficultez, comme ſi on n'y avoit pas encore fait de réponſes, quoique celles que M. Deſcartes y avoit données fuſſent tres-convaincantes. Qu'à l'endroit où M. Deſcartes rapporte pluſieurs cauſes qui jointes enſemble produiſent le battement du cœur, Plempius n'en rapporte qu'une qui eſt la chaleur. Si M. Deſcartes aprés avoir allegué les raiſons neceſſaires pour la conviction d'une choſe, y en ajoûte quelque autre moins neceſſaire ſervant ſeulement à un plus grand éclairciſſement : Plempius eſt aſſez de mauvaiſe foi pour ne s'attacher qu'à cette derniere raiſon, comme ſi elle avoit été donnée pour fondamentale ou eſſentielle ; & laiſſant à ſuppoſer que ce ſeroit l'unique qui auroit été alleguée par M. Deſcartes, il s'étudie à la rendre ridicule : ce qu'il fait ordinairement dans les endroits qu'il ne comprend pas.

Plem-

Plempius ne ſe ſouvenoit plus d'avoir écrit auparavant qu'il ne croioit pas que l'on pût convaincre M. Deſcartes *d'avoir jamais avancé une fauſſeté ou même une bagatelle.* Mais s'il avoit à revoquer les loüanges qu'il lui avoit données, c'étoit une pitoiable retractation que de les effacer avec des injures. M. Deſcartes ne parut pas fort ému d'une conduite ſi extraordinaire, & il avoit été d'avis de n'y oppoſer que le ſilence. Regius n'en jugea pas de même. Il vengea ſon maître d'une maniére qui fit apparemment ouvrir les yeux à Plempius, puiſqu'il changea ſon ſentiment ſur la circulation du ſang pour embraſſer celui de M. Deſcartes. 1640

VI. Coniques du jeune M. Paſcal âgé de 16. ans.

AU MOIS de Novembre de la même année le P. Merſenne revenu de quelques voiages lui donna avis d'un prodige qui venoit de paroître parmi les ſçavans de Paris. Le prodige étoit qu'un jeune garçon de 16. ans avoit compoſé un Traité des Coniques qui faiſoit l'étonnement de tous les vieux Mathematiciens à qui on l'avoit fait voir. Ce jeune Auteur étoit le fils de M. Paſcal, Intendant de juſtice à Roüen: & l'on ne croioit point le flater en publiant qu'il avoit été plus heureux qu'Apollonius en quelques points. M. Deſcartes qui n'admiroit preſque rien, diſſimulant ſa ſurpriſe, répondit

1639 pondit assez froidement qu'il ne lui paroissoit pas étrange qu'il se trouvât des gens qui pussent démontrer les Coniques plus aisément qu'Apollonius : mais qu'on pouvoit bien proposer d'autres choses touchant les Coniques qu'un enfant de seize ans auroit de la peine à demêler.

N'aiant voulu s'en rapporter qu'au témoignage de ses yeux pour la créance de ce fait, il fallut que le P. Mersenne lui envoiât une copie du Traité. Il n'en avoit pas lû la moitié qu'il jugea que M. des Argues y avoit eu beaucoup de part, sous prétexte que celui-ci y étoit allegué. Aiant reconnu aprés quelques éclairciſſemens qu'on lui donna sur ce fait, qu'il étoit hors d'apparence de rien attribuer de cet ouvrage à son ami M. des Argues, il aima mieux croire que M. Pascal le pere en étoit l'Auteur, que de se persuader qu'un enfant de cet âge fût capable d'un ouvrage de cette force. Le doute d'un si grand homme fut plus glorieux à ce merveilleux enfant que l'admiration de tous ceux qui étoient assurez du fait.

Son incredulité n'étoit pas seulement appuiée sur le defaut d'âge & de vrai-semblance, elle avoit encore pour fondement le projet d'un beau dessein sur les Coniques que M. des Argues lui avoit fait envoïer depuis peu par

le

le P. Merſenne. Mais il ne ſoupçon- 1639
na point M. Mydorge d'avoir prêté ſon miniſtére ou ſon nom au jeune M. Paſcal, quoi qu'on vît ſortir de la preſſe ſes quatre livres des Coniques en cette même année, & qu'il n'ignorât pas ce que cet ami avoit déja fait ſur le même ſujet quelques années auparavant.

Exercices avec M. de Beaune.

Dans le même temps M. de Beaune, qui n'étoit pas moins de ſes amis que M. Mydorge & M. des Argues, l'occupoit de la ſolution de diverſes queſtions qu'il lui propoſoit ſur les Mathematiques : & ſous prétexte de l'entretenir de ſes propres deſſeins, il tachoit d'avoir la communication des ſiens. Dans une des réponſes que lui fit M. Deſcartes, il lui étoit échappé de dire que ſa *Phyſique n'étoit autre choſe que Mechanique* ; & qu'il lui avoit declaré comme à ſon confident des choſes qu'il n'avoit point voulu dire ailleurs, *à cauſe que la preuve en dependoit de ſon monde.* M. de Beaune ne laiſſa point perir cet avertiſſement. Il lui fit de fortes inſtances pour le porter à la publication de ſon Monde que l'accident de Galilée lui avoit fait reſſerrer. Mais il n'en pût venir à bout, quoiqu'il fût alors celui de ſes amis à qui il étoit le moins en état de rien refuſer.

1640 VII. M. DESCARTES avoit quitté le séjour d'Egmond depuis quelque temps, & il s'étoit retiré à Harderwick. Regius se trouvant encore trop éloigné de lui, crût qu'étant une fois hors de sa solitude de Nord-Hollande, toute autre demeure lui seroit assez indifferente. C'est pourquoi il le conjura de vouloir s'approcher davantage d'Utrecht, tant pour la satisfaction de plusieurs de ses amis de la ville, que pour une plus grande commodité qu'il auroit de le consulter de plus prés.

Il va demeurer à Harderwick, prés d'Utrecht, puis à Leyde.

Il vint donc loger peu de mois aprés en une maison de campagne prés de cette ville dans le voisinage de M. de Haestrecht son ami qui demeuroit au Château de Renoude. Mais soit que l'hiver fût trop violent à la campagne, soit qu'il appréhendât les pratiques de Voetius, il alla dés le commencement de l'année suivante demeurer à Leyde où il avoit encore plus d'amis qu'à Utrecht. Outre M. de Hooghland Gentilhomme Catholique & quelques Magistrats, il pouvoit y conter plus de la moitié des Professeurs dont les principaux étoient *Golius*, *Schooten*, & M. de *Saumaise* fils d'un Conseiller au Parlement de Bourgogne; sans oublier *Rivet* qui étoit du Poitou, & un autre Ministre du lieu nommé *Abraham Heide* ou *Heydanus*.

Ce

Ce dernier qui étoit en fort grande conſideration dans le pays n'avoit gué-res des defauts ordinaires aux autres Miniſtres Proteſtans : & quoique M. Deſcartes fit profeſſion de n'être ami d'aucun d'eux, le merite extraordinaire de Heidanus le fit bien-tôt excepter de leur nombre. Il ne ſe contenta pas de ſe rendre le ſectateur de ſa Philoſophie comme les autres, il en fut encore le protecteur & l'appui. Comme il étoit en reputation d'être le plus éloquent Predicateur du pays, il ſe ſervoit fort heureuſement de ſon avantage pour inſpirer à ſes Auditeurs l'eſtime qu'il avoit lui-même de cette philoſophie, dont il tiroit les raiſonnemens, les comparaiſons, & les explications qui le faiſoient admirer. 1640

Amitié de Heydanus.

Il n'en étoit pas de même de Rivet qui ſe vantoit d'être Carteſien ſans entendre les écrits de M. Deſcartes. Toute ſon amitié conſiſtoit preſque en une demangeaiſon qu'il avoit de parler de lui inceſſamment dans ſes lettres & dans ſes converſations. Les moindres bagatelles étoient pour lui des ſujets d'écrire au Pere Merſenne, à M. Gaſſendi, & aux autres ſçavans de France, pourvû qu'il y fût queſtion de M. Deſcartes. Ce fut lui qui les informa de la fameuſe gageure de Mathematique entre le jeune Waſſenar & Stampion, où M. Deſcartes ſe trouva

Amitié de Rivet, & gageure de Stampion.

1640 meſlé par l'indiſcretion & la mauvaiſe volonté de ce dernier. Quoique la victoire de Waſſenar fût fort glorieuſe à nôtre Philoſophe qui paſſoit tout publiquement pour ſon maître, il traita neantmoins toute cette affaire dont il avoit eû la conduite d'une pure *badinerie*, qui n'étoit pas digne de l'inquietude de Rivet, ni de la curioſité des Mathematiciens de France.

Livre contre M. Deſcartes.

Cependant on vid ſortir de la preſſe à la Haye un livre fait contre M. Deſcartes. C'étoit le premier des ouvrages qu'on eût encore entrepris de publier pour combatre & ruiner ſa Philoſophie : & il étoit de la derniére conſequence que l'auteur y réüſsît, afin que les autres Adverſaires qui devoient venir aprés, puſſent en tirer d'heureux augures. L'auteur riſquoit beaucoup en ſe preſentant le premier au combat : mais il eut la diſcretion de ſupprimer ſon nom, pour ne pas l'expoſer à la flétriſſure en cas de mauvais ſuccés. L'évenement juſtifia ſa prudence. Le livre parut pour les étreines de l'an 1640. Le grand nom de celui qu'il attaquoit excita la curioſité de le voir, & en peu de temps il ſe trouva entre les mains des Curieux de France & d'Angleterre. La choſe tourna toute à la gloire de M. Deſcartes. On diſpenſa l'Auteur de ſe nommer, & l'on fut indigné ſeulement de voir

que

que l'Anonyme eût abuſé de l'attente de ceux qui demandoient autre choſe que des ſottiſes, contre les principes d'une Philoſophie qu'il étoit queſtion de réfuter ſerieuſement. M. Deſcartes n'en parut ni plus humilié ni plus élevé, & il laiſſa ce petit nuage ſe diſſiper de lui-même. 1640

VOETIUS prenoit ſes meſures à Utrecht pendant ce temps-là, pour réüſſir dans le deſſein de perdre M. Deſcartes de reputation, & de le faire déclarer ennemi de la Religion réformée & des Egliſes proteſtantes, par ceux même qui l'honoroient le plus de leur bienveillance. Il avoit fait ſoûtenir de ſecondes & de troiſiémes théſes, où il avoit renouvellé la calomnie de l'atheïſme contre lui, afin de préparer peu à peu l'eſprit du peuple, & de faire changer enſuite les bonnes diſpoſitions du Magiſtrat. Mais pour venir à bout de cette entrepriſe, il falloit ruiner Regius. C'eſt à quoi il travailla en cherchant dans ſes leçons & ſes écrits de quoi lui ſuſciter un procés. VIII. Theſes de Regius. Pratiques de Voetius contre lui.

Il commença par l'examen des opinions nouvelles que Regius débitoit dans la chaire de Médecine, & il lui fit un crime devant ſes collégues de tout ce qui ne s'y trouvoit pas conforme aux maximes des anciens Medecins & Philoſophes, établies & reçuës dans les Univerſitez de Hollande. Il fit éclater

1640 enfin ſes plaintes au ſujet d'une théſe ou diſpute publique que ce Profeſſeur devoit faire le 10. jour de Juin touchant la circulation du ſang qu'il enſeignoit comme M. Deſcartes & Harvée, mais qui paſſoit encore pour une hereſie parmi les ignorans & les entêtez. Il parvint par ſes intrigues à faire revolter la plûpart des Profeſſeurs de l'Univerſité contre ce ſentiment. De ſorte que le Recteur Bernard Schotanus, qui d'ailleurs étoit des amis de M. Deſcartes, & qui favoriſoit même Regius, ne pût reſiſter aux inſtances qu'on lui fit pour l'empécher d'enſeigner ſes nouveautez.

Le Recteur lui propoſa la choſe d'une telle maniere qu'il ſembloit vouloir l'exhorter ſimplement à prendre quelques meſures pour prevenir les murmures de ſes collegues, & ne pas troubler la paix de l'Univerſité. Regius lui repreſenta l'importance qu'il y a de ne pas rejetter ou trahir une verité ſous le pretexte ſeul qu'elle auroit le caractére de nouveauté; & de ne pas adopter les erreurs ſous le voile d'une venerable antiquité. Deſorte qu'il fallut aſſembler l'Univerſité, pour déliberer ſur le refus qu'il ſembloit faire d'acquieſcer au deſir de ſes confréres. Il y fut reſolu que Regius prendroit quelque autre ſujet qui ſeroit moins éloigné des opinions reçuës

dans

dans la Medecine vulgaire ; ou que 1645
s'il étoit ferme à vouloir retenir celui de la circulation du ſang au ſens de Harvée, il le feroit au moins par maniére de *corollaire* ou d'addition à ſes théſes, avec la formule ordinaire *exercitii causâ defendemus*.

Voetius dans le manifeſte qu'il en fit imprimer au nom de l'Univerſité pretend que Regius au lieu d'acquieſcer à cette deliberation, fit imprimer ſes théſes ſans autre expedient que celui de les avoir fait corriger par M. Deſcartes pour les mettre hors d'atteinte. Regius aprés avoir reçeu ſes corrections, prit occaſion de l'en remercier pour le prier de vouloir honorer ſes théſes de ſa preſence. M. Deſcartes y avoit donné les mains, pourvû que ce fût dans l'écoûte ou la tribune de Mademoiſelle Schurmans, parce qu'il ne vouloit pas être vû. Mais la choſe n'eut point d'effet, parce que cette action aiant été differée juſqu'à la fin du mois de Juin, elle concourut avec le démenagement qu'il fit pour paſſer de Leyde à Amersfort à trois petites lieuës d'Utrecht.

Le grand ſuccés des théſes de Regius déplut fort à Voetius : & les Medecins de la vieille doctrine en murmurérent un peu. Quelques-uns même entreprirent de les refuter, & entre autres Primeroſe & Silvius auſquels

il

1640 il jugea à propos de répondre. Les maniéres injurieuſes & outrageuſes dont il en avoit été traité, lui avoient tellement échauffé la bile, que ſans ſonger à ſe garentir comme un homme ſage du mauvais effet de leur exemple, il avoit emploié contre eux tantôt l'aigreur, tantôt la plaiſanterie, lorſqu'il n'étoit queſtion que d'une refutation ſerieuſe & moderée.

M. Deſcartes à qui Regius envoia ſa réponſe au mois d'Octobre pour la corriger à ſon ordinaire, uſa de ſon droit d'autant plus volontiers, que ce Profeſſeur l'avoit averti qu'il y alloit de ſon interêt. Il y corrigea diverſes choſes qui marquoient ſa précipitation; il y en fit ajoûter quelques-unes; & en fit retrancher d'autres, parmi leſquelles étoient les termes d'aigreur qu'il lui fit bannir en lui montrant l'importance qu'il y a de traiter un adverſaire avec beaucoup de douceur & d'honnêteté.

Cependant les Curateurs de l'Univerſité d'Utrecht ſollicitez par Voetius & quelques autres Profeſſeurs de remedier aux troubles qu'ils feignoient que les théſes & les opinions ſinguliéres de Regius commençoient à exciter parmi eux, publiérent une Ordonnance pour défendre d'introduire des nouveautez ou des maximes contraires aux ſtatuts de l'Univerſité. La choſe étoit aſſez

équi-

équivoque. C'eſt ce qui porta M. Deſ- 1640
cartes à la démêler, & à faire une explication de l'Ordonnance des Curateurs en forme de réponſe. M. vander Hoolck l'un des principaux Magiſtrats de la ville qui fut même Conſul l'année ſuivante, trouva cette réponſe fort belle & fort judicieuſe : & il gouta merveilleuſement le deſſein qu'avoit M. Deſcartes de laiſſer continuer Regius dans la maniére d'enſeigner la Philoſophie nouvelle, en ſe contentant de moderer ſon zéle, & de reformer ce qu'il y auroit de trop hardi dans ſes opinions.

IX. Sentiment touchant le Siége de l'Ame.

REGIUS n'étoit pas le ſeul des diſciples de la nouvelle Philoſophie que M. Deſcartes eût à inſtruire. Il s'en preſentoit tous les jours de nouveaux qui n'étoient ni moins ſincéres ni moins ardens que lui dans la recherche des veritez naturelles ; mais qui nous ſont demeurez la pluſpart inconnus par l'indifference qu'ils ont témoignée pour ſe faire connoître à d'autres qu'à M. Deſcartes. C'eſt à l'un de ces derniers venus que nous ſommes redevables de l'explication de ſon ſentiment touchant le ſiége de l'Ame dans le cerveau, qu'il établiſſoit dans la petite glande appellée *conaire* ou *pinéale*. Le même Inconnu qui n'étoit pas un homme de petite conſideration lui fit declarer dans le même temps ce qu'il penſoit

1640 penſoit des *eſpeces qui ſervent à la Memoire* qu'il croioit répanduës dans toute la ſubſtance du cerveau ; & qu'il regardoit comme les plis qui ſe conſervent dans du papier, aprés qu'il a été une fois plié.

Projet d'établiſſement en Angeterre.

Ce fut pour lors que M. Deſcartes fut averti du projet que l'on faiſoit ſans ſa participation d'un établiſſement pour lui & pour ſon ami M. Mydorge en Angleterre ſous la protection & par les bienfaits du Roy Charles I. M. Deſcartes n'en parut pas fort éloigné ſur ce qu'on l'avoit aſſuré que *le Roi étoit catholique de volonté.* Le promoteur de cette entrepriſe étoit un ſeigneur Anglois nommé *Charles Cauendish* ou *Candiche* frere du Duc de Newcaſtle tous deux amis de nôtre Philoſophe. Candiſche étoit grand Mathematicien. Il étoit devenu outre cela éperdûment amoureux de la philoſophie de M. Deſcartes, & il regardoit ſa methode comme un excellent moïen pour porter les Mathematiques à leur perfection. On peut juger de là qu'elle pouvoit être la joie qu'il avoit de voir que M. Deſcartes ne formât point d'obſtacles aux deſſeins de ſon établiſſement en Angleterre. M. Mydorge attaché dans Paris par ſa famille fut plus difficile à ébranler. Le Roi Charles auroit peut-être levé ſes difficultez par la bonté qu'il avoit euë de promettre à M. Candiſche

Amitié avec Candiche.

diſche de pourvoir fort amplement à tout. Mais les commencemens des troubles de la Grand'Bretagne leur aiant fait apprehender à M. Deſcartes & à lui, que les grandes ſommes que le Roi vouloit deſtiner aux experiences Phyſiques n'allaſſent aux frais de la guerre, qu'eux-mêmes ne fuſſent privez du repos dont on les flatoit, & en même temps des autres effets de la bonté de ce Prince: ils reſterent l'un en Hollande, l'autre à Paris, & continuerent les exercices de leur amitié avec Monſieur Candiſche comme auparavant. 1640

Amitié avec Saumaiſe.

Celle que M. Deſcartes entretenoit avec M. de Saumaiſe ne lui auroit pas été moins convenable ſi celui-ci avoit fait profeſſion de Philoſophie ou de Mathematiques. Ce défaut n'a pourtant pas empêché qu'on ne l'ait mis au nombre des Cartéſiens, & il n'a jamais fait un obſtacle à l'amitié de M. Deſcartes, dont le commerce n'étoit pas borné aux ſeuls exercices de Philoſophie & de Mathematiques. Mais comme c'étoit une eſpece de fatalité attachée à ceux d'entre les amis de M. de Saumaiſe qui avoient du merite d'éprouver les effets de ſa mauvaiſe humeur: la bonne fortune de M. Deſcartes voulut qu'il ſe trouvât enveloppé dans leur ſort, de peur que la colomnie ne le contât un jour

Méchante humeur de Saumaiſe.

parmi

1640 parmi certains amis de M. de Saumaiſe qui avoient l'eſprit aſſez bas pour eſtimer les défauts de ce ſçavant homme, ou le cœur aſſez lâche pour les adorer. Il eſt vrai qu'il ne lui arriva qu'une ſeule occaſion en ſa vie d'eſſuier ſon chagrin, mais une occaſion de néant: & il en fut redevable à ſa propre prudence qui le tint preſque toûjours éloigné de ſa converſation, lors même qu'il demeuroit à Leyde où reſidoit M. de Saumaiſe. Je dis une occaſion de neant, mais jamais elle n'auroit dû même être occaſion de chagrin à un homme équitable. M. de Saumaiſe ſoupçonnoit M. Deſcartes d'être ami de Heinſius qu'il n'aimoit pas. Ce qui étoit d'ailleurs une jalouſie trop baſſe & trop indigne d'un honnête homme. Mais ce ſoupçon de M. de Saumaiſe étoit fort injuſte, puiſque M. Deſcartes n'avoit de ſa vie encore jamais parlé à Heinſius, qui bien qu'homme de merite & de grande conſideration dans l'Univerſité de Leyde par ſes emplois & ſon ſçavoir n'avoit neantmoins aucune relation avec lui. Bien „ plus, il ſçavoit que Heinſius avoit „ averſion de lui depuis long-temps, „ à cauſe qu'il étoit ami de Balzac „ qui avoit cenſuré ſa tragedie d'He„ rode.

X. MAIS les ſuites de la méchante humeur de M. de Saumaiſe étoient pour lui de nulle conſequence auprés de celles

Il ſe broüille avec les Jeſuites.

celles d'une facheuſe affaire qui penſa le 1649
broüiller avec une Compagnie entiére, dans laquelle il ſe flatoit d'avoir pluſieurs amis. Tout ſembloit être riant pour ſa philoſophie, lorſque peu de jours aprés avoir triomphé à Utrecht dans les théſes publiques de Regius, elle fut attaquée à Paris dans d'autres théſes ſoûtenuës au collége de Clermont.

Il crût d'abord que cette conduite n'étoit que l'accompliſſement des priéres qu'il avoit faites aux Jeſuites de vouloir examiner ſes ouvrages. Mais ſur l'idée qu'il s'étoit formé *de la correſpondance & de l'union qui eſt entre tous ceux de l'ordre des Jeſuites*, il prit l'alarme de ce qui ſe fit contre lui par leur Profeſſeur de Mathematiques dans ce collége, croiant que cela auroit été *concerté* avec ſes ſuperieurs ou ſes confréres. Theſes du P. Bourdin.

Ce Profeſſeur étoit le P. *Bourdin* qui voulant refuter deux ou trois endroits de la Dioptrique de M. Deſcartes, au lieu de lui envoier ſes objections, comme en avoient uſé Meſſieurs de Fermat, Petit, Morin, & les autres Mathematiciens les avoit inſerées à l'uſage de ſes Ecoliers dans ſes théſes ſoûtenuës le 30. de Juin & le 1. de Juillet par l'un d'eux nommé Charles *Potier* qui ſe fit quelques années aprés Cartéſien malgré ſes premiéres impreſſions.

1640 Le Pere Merſenne non content d'avoir publiquement défendu les opinions de ſon ami contre l'Ecolier & le Profeſſeur, lui envoia l'extrait de la théſe qui le regardoit avec le *préambule*, c'eſt-à-dire le diſcours préliminaire, compoſé par le Profeſſeur pour l'ouverture de la diſpute, parce qu'il étoit entiérement contre lui, en lui marquant que c'étoit le Profeſſeur même qui le lui envoioit par ſon miniſtére.

Uſage des Colléges dans les Théſes.

M. Deſcartes qui avoit oublié la maniére dont on ſe comporte dans les colléges, aiant vû le diſcours préliminaire & les articles de la Théſe, s'imagina qu'on avoit eu intention de lui faire inſulte publiquement. Il crut que les Jeſuites au lieu de l'avertir de ſes fautes en particulier, s'étoient étudiez à le traduire en ridicule devant le plus beau monde de Paris. Cela lui fit perdre l'indifference qu'il avoit témoignée en tant de rencontres pour ce qui ſe paſſoit à ſon préjudice; & il ſe mit ſerieuſement en colére lorſqu'il vid que le Profeſſeur, ſous pretexte de former un ſujet de diſpute à ſes écoliers, lui avoit attribué des opinions qu'il n'avoit point, pour les refuter plus facilement. Il eût peut être tort de ne pas conſiderer qu'en ces occaſions les Maîtres ſont ſouvent obligez de forger des chiméres à leurs diſciples pour les accoûtumer

au

au combat ; que tout ce qui se passe 1640
dans ces actions publiques, n'est qu'un jeu & un divertissement d'esprit ; que ce qui s'y dit n'est d'aucune consequence contre la verité des opinions d'un Auteur qu'on y attaque ; que selon l'usage des écoles, il est de l'honneur du Maître & du Répondant de paroître au moins sortir victorieux de la dispute ; que ces petits triomphes n'ont qu'un jour de durée ; & que les applaudissemens ne regardent ni le Maître, ni les opinions du Maître, mais seulement l'Ecolier de qui on est content, lorsqu'il a bien repeté un argument, & qu'il a répondu (bien ou mal) conformement aux leçons de son Maître.

Il declare la guerre aux Jesuites.

L'union qu'il croioit être entre tous les membres de la Compagnie de Jesus, lui fit conclure de l'exemple du P. Bourdin qu'il alloit avoir tous les Jesuites sur les bras, & il regarda dés lors cette Compagnie comme une armée formidable qui venoit à lui. Il n'en fut pourtant pas déconcerté, mais rassemblant tout son courage, il resolut de marcher seul contre tous, sans s'arrêter à combattre ni le P. Bourdin, ni aucun autre en particulier.

Dans cette étrange resolution il s'adressa au P. Recteur du Collége de Clermont, auquel il écrivit en latin le 22. de Juillet une lettre pleine de vi-

gueur

1640 gueur & de reſpect. Il le conjura d'employer ſon autorité pour engager les Peres de la Compagnie à lui découvrir une bonne fois tout ce qu'ils trouvoient à redire dans ſes ouvrages, afin qu'il pût ou ſe corriger ou leur répondre. C'étoit une honnête declaration de guerre pour tous les Jeſuites en ſon nom. Il crut devoir la confier à une perſonne ſage & diſcréte : & par cette conſideration il en chargea ſon ami M. Mydorge pour la rendre au P. Recteur, & lui faire comprendre qu'il n'y avoit aucune temerité de s'être adreſſé en droiture à ſa Reverence, aprés que le P. Bourdin avoit commencé la guerre dans les formes, non point par ſa théſe dont il ne ſeroit plus queſtion, mais par une *Velitation* ou eſcarmouche qu'il lui avoit envoiée depuis.

Il répondit à cette velitation en attendant l'effet de ſa lettre au P. Recteur, qui la receut, non pas des mains de M. Mydorge qui avoit apprehendé d'attirer la tempête ſur ſon ami par cette démarche, mais de celles du P. Merſenne qui étoit moins ſcrupuleux, quand il s'agiſſoit de commettre les ſçavans, & de faire des querelles utiles à l'avancement des ſciences.

XI. Différend perſonnel avec le P. Bourdin.

LE RECTEUR ne parut point mal ſatisfait des raiſons de M. Deſcartes & des ſentimens de ſon cœur. Mais il ne crut pas que la Compagnie dût s'intereſſer

reſſer dans un differend où elle n'avoit 1640
aucune part. Il ſe contenta de permettre au P. Bourdin de vuider ſa querelle perſonnelle comme il pourroit avec lui, & au lieu de répondre à ſa lettre, il ordonna à ce Pere de faire lui-même la réponſe, & de rendre raiſon de ſon procedé à M. Deſcartes.

Le P. Bourdin lui déclara dans ſa let-
„ tre qu'il n'avoit pas entrepris, &
„ qu'il n'entreprendroit jamais aucun
„ combat particulier contre ſes opi-
„ nions. Mais il lui promit de lui envoier dans huit jours ſes traitez, c'eſt à dire, les raiſons dont il s'étoit ſervi pour ne pas approuver ſes ſentimens. Le terme des huit jours au bout deſquels M. Deſcartes attendoit ces traitez étant expiré pluſieurs fois, il commençoit à en deſeſperer lors qu'il reçût des lettres de quelques autres Peres de la Compagnie, par leſquelles on lui demandoit encore *ſix mois de delai*. Il ne douta plus que ce ne fût un ſtratagéme pour corriger ces écrits à loiſir, & les mettre en état de ne plus craindre ſa cenſure. Il conjectura par les lettres de ces Peres, que non obſtant l'aſſurance qu'on luy avoit donnée d'une querelle ſimplement perſonnelle avec le P. Bourdin, il alloit ſe détacher du corps de la Compagnie un puiſſant parti de Jeſuites contre lui, pour ſoûtenir leur confrére.

Sça-

1640 Sçachant que leurs forces principales consistoient dans l'art de la Dialectique, dont on fait de grands exercices dans la Compagnie pour se rendre aguerri par la dispute contre toutes sortes d'adversaires; il crut devoir de son côté recourir aux armes de la Scholastique, dont il sembloit s'être dépoüillé depuis tant d'années, sans songer qu'il en dût jamais avoir besoin.

Il se prepare contre les Jesuites.

Il communiqua son dessein au P. Mersenne qui l'attendoit à Paris sur la fin de cette année, & il lui en écrivit en ces termes. Je ne ferai point encore mon voiage pour cet hiver. Car puisque je dois recevoir les objections des Peres Jesuites dans quatre ou cinq mois, je crois qu'il faut que je me tienne en posture pour les attendre. Cependant j'ai envie de relire un peu leur Philosophie, (ce que je n'ai pas fait depuis 20. ans,) afin de voir si elle me semblera maintenant meilleure qu'elle ne faisoit autrefois. Pour cet effet, je vous prie de me mander les noms des Auteurs qui ont écrit des cours de Philosophie, lesquels sont les plus suivis parmi les Jesuites, & s'ils en ont quelques nouveaux. Je ne me souviens plus que des *Conimbres*.

Il entreprend de refuter la Scholastique.

Il le pria aussi de lui mander si l'on n'avoit pas fait quelque abregé ou *compendium* de toute la Philosophie de l'école

l'école qui fût ſuivi, pour s'épargner le 1640
temps de lire les gros livres des Scholaſtiques, à peu prés comme avoit fait le *Feuillant Enſtache de S. Paul.*

Le P. Merſenne ne put lui indiquer que *de Raconis* qui ſe trouva moins propre à ſes deſſeins que le Feuillant. Mais il l'exhorta puiſſamment à ne point épargner la Philoſophie de l'Ecole, telle qu'on l'enſeignoit alors dans les Colléges, croiant que l'heure de la ſacrifier à la Verité étoit venuë; & lui faiſant entendre qu'il étoit le ſeul de qui les amateurs de la Verité & de la Sageſſe attendoit ce ſervice.

M. Deſcartes lui repondit le 11. de Novembre qu'il ne croioit pas la Philoſophie de l'Ecole difficile à refuter, à cauſe de la diverſité des opinions qui s'y enſeignent. Il lui declara en même temps les vuës qu'il avoit ſur la Philoſophie par raport à celle des écoles.

Son deſſein étoit d'écrire par ordre un cours entier de ſa Philoſophie en forme de théſes, où ſans aucune ſuperfluité de diſcours, il mettroit ſeulement toutes ſes concluſions avec les vrayes raiſons d'où il les tiroit: ce qu'il eſperoit pouvoir faire en peu de mots. Dans le même livre ſuivant ſon projet, il devoit faire imprimer un cours de la Philoſophie vulgaire tel que pouvoit être celui du

1640 Feuïllant, avec ſes notes à la fin de chaque queſtion : où il prétendoit ajoûter les diverſes opinions des autres, & ce qu'on devoit croire de toutes ſelon lui. Enfin il faiſoit eſperer pour ſervir de concluſion à ſon ouvrage, qu'il feroit un paralelle ou comparaiſon des deux Philoſophies, c'eſt à dire, de la ſienne & de celle des autres. Il fut ſeulement en peine de ſçavoit ſi le Feuïllant étoit encore au monde, parce que n'en voulant ni à ſa perſonne ni à ſes écrits en particulier, il vouloit uſer de ménagement & de toute ſorte d'honnêteté à ſon égard. Pour les Conimbres, (c'eſt à dire les cours de Philoſophie des Jeſuites de Conimbre en Portugal) il les trouva trop longs. Mais il auroit ſouhaité qu'ils euſſent écrit auſſi ſuccintement que le Feuïllant, parce qu'aiant affaire aux Jeſuites, il auroit préféré leurs cours à tous les autres.

XII. CETTE année parut fatale à nôtre Philoſophe par la perte qu'il fit non ſeulement de trois ou quatre de ſes amis Mathématiciens ou Philoſophes, mais principalement des deux perſonnes les plus cheres qu'il eût au monde, ſa fille *Francine*, & ſon Pére Doien du Parlement de Bretagne, qui mourut au mois d'Octobre âgé de 78. ans.

Mort de ſon Pére & de ſa fille.

Francine étoit morte dés le 7. de Septembre à Amersfort âgée ſeulement de

de cinq ans. Il la reconnut publique- 1640
ment pour ſa fille, quoique nous n'en connoiſſions point la mere, & que nous n'aions aucune preuve de ſon mariage. Il la pleura avec une tendreſſe qui lui fit éprouver que la vraie Philoſophie n'étouffe point le naturel. La douleur qu'il en eut étoit capable de faire conjecturer que cette enfant étoit unique. Mais les médiſans n'ont rien oublié pour lui en ſubſtituer d'autres. La calomnie quoique ſoûtenuë par l'autorité & les écrits d'un grave Miniſtre des Reformez d'Utrech lui parut ſi mal établie, qu'il ſe contenta d'en rire; & de répondre au reproche que lui en faiſoit ſon ennemi, que n'aiant point fait vœu de chaſteté, & n'étant point exempt des foibleſſes qui ſont naturelles à l'homme, il ne feroit point difficulté de les avoüer publiquement s'il en avoit. Mais encore qu'il n'en eût aucun, il conſentoit neanmoins de ne point paſſer pour un grand Saint dans l'eſprit d'un Miniſtre qui n'avoit pas grande opinion de la continence des Eccleſiaſtiques de l'Egliſe Romaine qui vivent dans le celibat.

Il ne tarda point à reparer la bréche qui s'étoit faite à l'integrité de vie dont il honoroit ſa ſolitude & la profeſſion de ſa Philoſophie; & il rétablit ſon célibat dans ſa premiére perfection,

1640 avant même qu'il eût acquis la qualité de Pere. Au reſte le Public n'auroit jamais ſçeu cette circonſtance humiliante de ſa vie, s'il n'en avoit fait lui-même une confeſſion publique en écrivant l'hiſtoire de ſa Francine ſur la premiere feuille d'un livre qui devoit être lû de pluſieurs.

Intrigues de Voetius contre lui auprés du Pere Mersenne.

Trois ſemaines aprés la mort de cette enfant, il quita la ville d'Amersfort pour aller reprendre ſa demeure à Leide. Il étoit dégouté du voiſinage d'Utrecht à cauſe des intrigues de Voetius qui répandoit l'allarme dans tout le pays, voulant faire regarder Regius, comme un broüillon ſuſcité pour troubler les Ecoles, & M. Deſcartes comme un ennemi de la Religion Proteſtante, & un eſpion envoié de France contre les intérêts des Provinces unies. Ne jugeant pas le ſecours des Ecrivains de ſa ſecte de ſon pays ſuffiſant pour l'exterminer, il crut en devoir chercher parmi les Catholiques, & dans le cœur même de la France. Pour en obtenir, il falloit ſelon lui changer de langage. Il tâcha de leur perſuader qu'ils avoient affaire à un ennemi commun & qu'il s'agiſſoit de défendre la Religion en general contre un Sceptique & un Athée, à quoi les Catholiques n'étoient pas moins intereſſez que les Proteſtans. Il alla ſolliciter les eſprits juſqu'au

fonds

fonds des cloîtres de Paris, & il eut 1640
la hardieſſe même de tenter le P. Merſenne ſous pretexte que ce Pere étoit déja tout aguerri contre les Athées & les Déïſtes qu'il avoit combattus par divers ouvrages. Il repreſenta à ce Pere qu'étant d'ailleurs Philoſophe & Géométre, ce travail étoit digne de *ſon érudition* & de *ſa ſubtilité*. Et pour l'y engager avec des termes encore plus preſſans, il lui dit qu'aprés s'être montré juſques-là, *le défenſeur de la Verité dans ſa maniére de traiter la Theologie*, il ne devoit pas douter que la même Verité ne l'attendit pour la garantir de la vexation de ce nouveau Philoſophe.

C'étoit peut-être la premiére fois qu'on avoit entendu les Miniſtres Proteſtans feliciter des Catholiques Romains, & ſur tout des Religieux d'avoir heureuſement défendu la Vérité en matiére de Théologie. La choſe étoit d'autant plus remarquable que Voetius ſembloit devoir être le dernier de qui on eût dû eſperer une ſemblable confeſſion, aprés s'être déchaîné ſans ſujet contre l'Egliſe Romaine en d'autres occaſions, & s'être broüillé même avec quelques autres Miniſtres, qui n'avoient pû ſouffrir ſes excés & ſes impoſtures. Mais comme les Catholiques ne ſçûrent

1640 aucun gré de cet aveu à Voetius, & que les Proteſtans ne lui en firent aucun crime : on le regarda comme une ſuite du déréglement de ſon eſprit, auquel les uns & les autres étoient déja tout accoûtumez. Il ne falloit point d'autre marque de ce déreglement que la malignité avec laquelle il affectoit de faire paſſer M. Deſcartes pour un *Jeſuite ſauvage*, afin de le décrier & de le rendre odieux par un autre endroit.

Le P. Merſenne feignit de ſe laiſſer attirer aux enchantemens du diſcours de Voetius ; & pour montrer qu'il étoit encore plus ami de la Verité que de M. Deſcartes, il lui promit le miniſtére de ſa plume, pourvû qu'on lui fourniſt de la matiére & des raiſons ſuffiſantes pour attaquer les opinions de ce Philoſophe.

On pretend que ce Religieux parloit tout ſerieuſement. Voetius en fut ſi perſuadé qu'il fit répandre incontinent le bruit que le P. Merſenne écrivoit contre M. Deſcartes. Il chercha enſuite des matériaux de tous côtez, & ſollicita tous ſes amis pour envoier du ſecours au P. Merſenne. Mais une année entiere ſe paſſa ſans qu'il pût faire tenir à ce Pére autre choſe qu'une comparaiſon qu'il avoit faite de M. Deſcartes avec Vanin, le priant de bien faire valoir ce morceau comme une

piéce

piéce importante ; & de mettre dans un beau jour le parallele du nouveau Philoſophe avec cet impie qui avoit été brulé à Toulouze. 1640

Le Roi l'appelle à la Cour avec des propoſitions honorables, mais en vain.

On n'étoit point ſans doute ſi mal intentionné pour M. Deſcartes à la Cour de France, puiſque le Roi Loüis XIII. lui fit mander ſur la fin de cette année ou le commencement de l'autre qu'il vouloit reconnoître publiquement ſon mérite. Ce Prince averti par le Cardinal de Richelieu, ou par ceux qui lui avoient preſenté ſon livre, que cet ornement de ſon Roiaume ſeroit toûjours hors de ſa place, tant qu'il ſeroit hors de ſes états, ſongeoit à le placer dans un rang aſſez élevé, ſoit à la Cour, ſoit dans le Parlement, pour le faire voir à tous ſes peuples ; & à lui faire ſoutenir ce rang par une groſſe penſion. Mais il n'y eut point de ſollicitations aſſez fortes pour le faire ſortir de ſa retraite. Il regardoit les delices de la Cour & les occupations les plus glorieuſes des Conſeils & des Parlemens, comme également préjudiciables au repos & au loiſir dont il avoit beſoin pour ſervir le genre humain dans la profeſſion qu'il avoit choiſie. Et faiſant infiniment plus de cas des bontez de ſon Roi que de tous les honneurs & de toutes les richeſſes dont il l'auroit voulu combler, il aima mieux vivre ſeul & content

1641 dans de perpetuelles reconnoiſſances pour ces bontez, que de s'expoſer au hazard de perdre les avantages de ſa Philoſophie, ſous pretexte de vouloir ſoûtenir le poids de ces honneurs, & de juſtifier le choix d'un ſi grand Prince.

LIVRE SIXIE'ME

Depuis 1641. *juſqu'en* 1644.

I. Publication de ſes Meditations Metaphyſiques.

CE FUT en 1641. que l'on vid paroître en public le ſecond des Ouvrages de M. Deſcartes avec le Privilege du Roy & l'approbation des Docteurs à Paris ſous le titre de *Meditations touchant la premiere Philoſophie, où l'on démontre l'exiſtence de Dieu, & l'immortalité de l'Ame.* Mais il faut remarquer que ce fut contre l'intention de l'Auteur qu'on laiſſa gliſſer le mot *d'immortalité* au lieu de celui *d'immaterialité.*

Cet ouvrage dont il pretendoit que nous ne devions la publication qu'à ſa conſcience, étoit d'une compoſition plus ancienne, que ſes Eſſais, puiſque c'étoit le premier fruit de ſa retraite en Hollande. L'importance du ſujet l'avoit porté avant que de le mettre ſous la preſſe, à le faire voir aux plus habi-

habiles Théologiens de l'Egliſe catho- 1641
lique, & à quelques ſçavans même des autres communions qui paſſoient pour les plus ſubtils en Philoſophie & en Metaphyſique, afin qu'il puſt profiter de leurs cenſures, répondre à leurs difficultez, & faire imprimer leurs objections & ſes réponſes en même temps que ſon traité.

Son Manuſcrit fut plus d'un an pour cet effet entre les mains du P. Merſenne, qui avoit commiſſion de lui de chercher à cet ouvrage des Cenſeurs ou des Approbateurs de toute robbe, tandis que de ſon coſté il fit la même choſe dans les Pays-bas Catholiques & Proteſtans. Il voulut même le dédier à Meſſieurs de Sorbonne, c'eſt à-dire à toute la Faculté de Théologie de Paris, par ce, dit-il, que *les cavillations de quelques perſonnes l'avoient fait reſoudre à ſe munir d'oreſnavant de l'autorité d'autrui, puiſque la Verité eſt ſi peu eſtimée lors qu'elle eſt ſeule.* Il recommanda cette affaire au P. Gibieuf de l'Oratoire ſon ami, qui par ſa capacité s'étoit mis en grand credit dans la Sorbonne & parmi tous les habiles gens : & laiſſa le ſoin de tout le reſte au P. Merſenne.

II. Abregé de ce qu'elles contiennent.

TANDIS que ce Pere cherchoit des cenſeurs à ſon ouvrage, & qu'il ramaſſoit les objections des Théologiens &

1641 Philoſophes qu'il pouvoit trouver à Paris il en recût un Abregé des principaux points qui touchoient Dieu & l'Ame humaine, pour ſervir d'argument à tout l'ouvrage, qu'il avoit diviſé en *ſix Meditations*.

Dans la *premiere* il propoſe les raiſons pour leſquelles nous pouvons douter generalement de toutes choſes, & ſur tout des materielles, juſqu'à ce que nous aions établi de meilleurs fondemens dans les ſçiences que ceux que nous avons eû juſqu'à preſent. Il fait voir que l'utilité de ce doute general conſiſte à nous délivrer de toutes ſortes de préjugez, à détacher nôtre eſprit des ſens, & à faire que nous ne puiſſions plus douter jamais des choſes que nous reconoîtrons enſuite être tres-veritables.

Dans la *ſeconde* il fait voir que l'Eſprit uſant de ſa propre liberté pour ſuppoſer que les choſes de l'exiſtence deſquelles il a le moindre doute n'exiſtent pas en effet, reconnoit qu'il eſt impoſſible que cependant il n'exiſte pas lui même. Ce qui ſert à lui faire diſtinguer les choſes qui lui appartiennent, d'avec celles qui appartiennent au corps.

Dans la *troiſiéme* il développe le principal argument qu'il a pour prouver l'exiſtence de Dieu, ſans emploier aucune comparaiſon tirée des choſes corporelles.

Dans

Dans la *quatriéme* il prouve que tou- 1641
tes les choſes que nous concevons fort clairement & fort diſtinctement ſont toutes vraies. Il y explique auſſi en quoi conſiſte la nature de l'erreur qui ſe trouve dans le jugement, & le diſcernement du vrai & du faux.

Dans la *cinquiéme* il explique la nature corporelle en general. Il y démontre encore l'exiſtence de Dieu d'une nouvelle maniére ; & il fait voir que la certitude même des démonſtrations géometriques dépend de la connoiſſance de Dieu.

Dans la *ſixiéme* il diſtingue l'action de l'entendement d'avec celle de l'imagination. Il y montre que l'Ame de l'homme eſt réellement diſtincte du corps, & que neanmoins elle lui eſt ſi étroitement unie qu'elle ne compoſe que comme une méme choſe avec lui. Il y expoſe auſſi toutes les erreurs qui procedent des ſens, avec les moiens de les éviter. Enfin il y rapporte les raiſons dont on peut conclurre l'exiſtence des choſes materielles.

Maniére dont elles ſont écrites.

Il faut remarquer que l'Auteur ne s'eſt point attaché dans tout cet ouvrage à ſuivre l'ordre des matiéres, mais ſeulement celui des raiſons. C'eſt-àdire qu'il n'a point entrepris de dire en un même lieu tout ce qui appartient à un même ſujet, parce qu'il lui auroit été ſouvent impoſſible de le

1641 bien prouver, dautant qu'il y avoit des raiſons qui devoient être tirées de bien plus loin les unes que les autres. Mais en raiſonnant par ordre, c'eſt à dire, en commençant par les choſes les plus faciles pour paſſer enſuite aux plus difficiles, il en déduit ce qu'il a pû tantôt pour une matiére, tantot pour une autre. Ce qui étoit à ſon avis le vrai chemin pour trouver préciſement la Verité, & pour la bien expliquer. Il eſtimoit que l'ordre des matiéres n'eſt bon que pour ceux dont toutes les raiſons ſont détachées, & qui peuvent dire autant d'une difficulté que d'un autre.

C'eſt pour cela qu'il ne jugeoit pas à propos, ni même poſſible d'inſerer dans le texte de ſes Meditations la réponſe aux Objections qu'on y pourroit faire, parceque cela auroit interrompu toute la ſuite, & auroit même ôté toute la force de ſes raiſons, laquelle dépend principalement de ce qu'on doit détourner ſa penſée des choſes ſenſibles, d'où la pluſpart des objections ſeroient tirées. Mais il avoit mis celles qui lui étoit deja venuës des Pais-bas à la fin de ſon traité, pour ſervir de modéle aux autres s'il en venoit, & pour montrer le rang où l'on pourroit les faire ſuivre dans l'impreſſion en inſerant ſes réponſes à la fin de chaque objection.

Ces

Ces *premiéres objections* avoient pour Auteur *M. Caterus* ou *Catters* Docteur de Louvain emploié dans les Miſſions de Hollande. Il les accompagna de toutes les honnêtetez & de toute la modeſtie qui précéde & qui conduit ordinairement les vrais ſçavans, & les amateurs de la Vérité. Elles étoient adreſſées à deux de ſes amis Bloemart & Bannius, qui étoient auſſi ceux de M. Deſcartes, & qui connoiſſant la capacité de ce Docteur, les lui avoient demandées les plus fortes qu'il pourroit les faire pour ſuivre les intentions de nôtre Philoſophe. Les deux amis les avoient envoiées à M. Deſcartes telles qu'ils les avoient recuës, & ce fut à eux pareillement qu'il adreſſa la réponſe qu'il y fit. Il tâcha ſur tout de ne pas ſe laiſſer vaincre en honnêtetez, & en témoignages d'eſtime pour M. Caterus dont il ſe fit un nouvel ami pour le reſte de ſes jours. 1641 Premiéres objections.

III. Secondes objections.

Le Pere Merſenne pour lui faire voir des effets de ſa commiſſion, lui envoia dés le mois de Janvier, les objections qu'il avoit pû recüeillir de la bouche des Théologiens & des Philoſophes qu'il avoit conſultez dans Paris. Leurs difficultez n'étoient ni fort conſiderables, ni en grand nombre; quoique ce Pere eût tâché d'y joindre quelques-unes des ſiennes, & qu'il eût fait ſon poſſible pour en

1641 en faire naître auſſi ſur ſa réponſe aux *premieres objections*, qu'il lui avoit fait tenir dans le deſſein de la faire examiner avec le reſte. Il parut à M. Deſcartes que ces *ſecondes objections* avoient été faites par des perſonnes ſincéres, & perſuadées de la ſolidité de ſes principes. Il y fit une réponſe fort exacte. Et parce que les Auteurs de ces objections avoient témoigné par la plume du P. Merſenne que ce ſeroit une choſe fort utile, ſi à la fin de ſes ſolutions, aprés avoir premiérement avancé quelques définitions, quelques demandes, & quelques axiomes, il concluoit le tout ſelon la méthode des Géométres; afin que d'un ſeul regard les lecteurs puſſent y voir ce qui devoit les ſatisfaire: il fut ravi qu'ils lui euſſent fait une propoſition ſi agréable, & ſi facile à executer. Il joignit donc à ſa réponſe pour leur ſatisfaction un autre écrit contenant *les raiſons pour prouver l'exiſtence de Dieu, & la diſtinction qui eſt entre l'eſprit & le corps humain, diſpoſées d'une maniére géométrique.*

Troiſiémes objections par M. Hobbes.

Il n'avoit pas achevé de repondre aux *ſecondes objections*, qu'il reçut celles du fameux *M. Hobbes* Philoſophe Anglois qui cherchoit depuis long-temps l'occaſion de ſe faire connoître à lui. Le P. Merſenne la fit naître en lui communiquant la lecture du manuſcrit des Meditations pour y faire des ob-

objections ; mais il lui declara que le moien de mériter ſon amitié & ſon eſtime étoit de ne le pas épargner. M. Hobbes le crut. Le Pere envoiant ces objections à M. Deſcartes, les avoit accompagnées d'un mot de recommandation pour ſon ami, afin qu'il connût ſon merite, & qu'il ſçût de quelle Philoſophie ce ſçavant Anglois faiſoit profeſſion. 1641

M. Deſcartes ravi d'apprendre que le nombre des vrais Philoſophes fût augmenté d'un auſſi noble ſujet qu'étoit M. Hobbes, voulut étudier ſon génie dans ſes objections. Mais il ne les trouva point aſſez propres pour lui faire juger de ſa ſolidité & de ſa profondeur. Il inſera dans le corps même de ces objections la réponſe qu'il y fit à chaque article. C'eſt ce que nous avons ſous le titre de *Troiſiémes objections.*

Autres objections de M. Hobbes.

Nonobſtant la priére que M. Deſcartes avoit faite au Pere Merſenne de ne lui point envoier d'autres objections que celles qui regarderoient ſes Méditations Métaphyſiques, ce Pére ne pût s'empêcher de lui communiquer les remarques que M. Hobbes avoit faites ſur ſa Dioptrique, ni M. Deſcartes lui refuſer la ſatisfaction de répondre à ſon ami. M. Hobbes débutoit dans ſon écrit par un commencement qui ne regardoit point la

Diop-

1641 Dioptrique de M. Deſcartes. Il y parloit de Dieu & de l'Ame comme *de choſes corporelles*. Il y diſcouroit ſur ſon *eſprit interne* qu'il établiſſoit comme le principe de toutes choſes, & il y traitoit beaucoup d'autres ſujets qui ne regardoient pas la Dioptrique de M. Deſcartes. Car encore qu'il prétendît que la *matiére ſubtile* de celui-ci fût la même choſe que ſon *eſprit interne*, l'une n'étoit nullement reconnoiſſable dans l'autre. M. Hobbes fit une longue replique qui fut envoiée à M. Deſcartes dés le 7. de Février. Mais tout le commerce de cette paiſible diſpute reſidoit dans le P. Merſenne qui en étoit le centre, ſans que M. Deſcartes & M. Hobbes s'écriviſſent immediatement. Leur communication ne s'étendit point au delà, & quoique M. Deſcartes envoiât une derniére réponſe à la replique de M. Hobbes, il pria ce Pére ou de la retenir pour lui ſeul, ou de la débiter de ſon chef, ſans qu'il parût à M. Hobbes ou à d'autres qu'elle fût venuë de plus loin que du Convent des Minimes de Paris.

Il marqua en même temps à ce Pére les raiſons qu'il avoit de rompre tout commerce avec cet Anglois, afin de pouvoir le conſerver au nombre de ces amis du commun qui s'eſtiment de loin & qui s'aiment ſans communication.

Il

Il lui manda de nouveau l'opinion qu'il avoit de cet eſprit, qu'il jugeoit opiniâtre, & dangereux même dans ſa ſingularité, quoiqu'il ne fût pas doüé d'une grande juſteſſe, ni d'une grande force pour le raiſonnement. 1641

IV. Quatriémes objections par M. Arnaud.

DANS toute la Maiſon ou Societé de Sorbonne, il ne ſe trouva pas un Cenſeur de M. Deſcartes, quelques ſoins que le P. Gibieuf & le P. Merſenne priſſent pour lui en procurer. Il en faut excepter un jeune Docteur ou Licentié, lequel aiant lû autrefois les Eſſais de la Méthode de nôtre Philoſophe avec plaiſir, avoit acquieſcé au deſir du P. Merſenne, eſpérant retrouver le même plaiſir dans la lecture des Méditations.

Ce Docteur étoit le célébre *M. Arnaud* âgé pour lors de prés de 29. ans. N'aiant pû obtenir du Pére Merſenne qu'il liroit les Méditations gratuitement, il ſe crut obligé de faire deux perſonnages dans l'examen qu'on demandoit de lui. Il parut d'abord en Philoſophe pour repreſenter les principales difficultez qu'on pourroit objecter à M. Deſcartes touchant les deux grands queſtions de la nature de nôtre Ame & de l'exiſtence de Dieu. Il fit enſuite la fonction de Théologien pour marquer les choſes qu'il jugeoit capables de choquer les oreilles accoutumées

aux

1641 aux expreſſions ordinaires de ſa Theologie.

M. Deſcartes n'avoit pas encore eu d'adverſaire plus raiſonnable ni plus habile que ce jeune Docteur qui non content de s'être rendu tres profond dans toutes ſortes de connoiſſances, faiſoit encore regner un eſprit parfaitement géométrique dans tous ſes raiſonnemens. Mais au lieu de perdre le temps à l'admirer, il mit toute ſon application à lui répondre. Ce qui lui donna d'autant plus d'exercice qu'il avoit à ſatisfaire un eſprit auquel il ne lui étoit pas poſſible d'impoſer ou de donner le change, & qu'il s'agiſſoit de ſoudre en même temps des difficultez tres-ſolides & tres-ſubliment propoſées.

Il manda au P Merſenne qu'il n'auroit pû ſouhaiter un examinateur de ſon livre plus clair-voiant & plus officieux. Qu'il en avoit été traité avec tant de douceur & d'honnêteté, qu'il ne pouvoit preſque s'imaginer que ce fût un adverſaire qui eût voulu écrire contre lui : mais qu'il avoit examiné ce qu'il avoit combattu avec tant de ſoin, qu'il eſpéroit que rien ne lui ſeroit échapé ; & que ſes maniéres vives & pénétrantes à pouſſer les choſes auſquelles il ne pouvoit accorder ſon approbation, lui faiſoient croire qu'il n'avoit point eu

la

la complaiſſance de lui rien diſſimu- 1641
ler.

Il envoia ſa reponſe au P. Merſenne le jour de Pâques, avec un remercîment à M. Arnaud pour deux bons offices qu'il lui avoit rendus en écrivant contre lui. Le prémier étoit d'avoir propoſé les raiſons de ſon livre, de telle maniére qu'il ſembloit avoir eu peur que les autres ne les trouvaſſent pas aſſez fortes & convainquantes. L'autre étoit de l'avoir fortifié d'un grand ſecours en le muniſſant de l'autorité de ſaint Auguſtin, dont la Philoſophie avoit pour baſe & ſoûtien le premier principe de la ſienne.

Aprés avoir conſideré longtemps la force des argumens de M. Arnaud touchant la Philoſophie, il jugea qu'aiant tâché de reſoudre ceux qui regardoient la *nature de l'ame ou de l'eſprit humain*, il devoit changer de méthode, craignant de ne pouvoir pas reſiſter à la force de ceux qu'il lui avoit propoſez touchant *l'exiſtence de Dieu*. C'eſt pourquoi au lieu de ſe mettre en devoir de ſoûtenir ſes efforts comme il avoit fait juſques-là, il voulut imiter ceux qui ont à ſe défendre contre un adverſaire qui a l'avantage : & il ne s'étudia plus qu'à éviter adroitement ſes coups plûtôt que de s'oppoſer directement à leur violence.

Quand il en fut venu à la réponſe qu'il

1641 qu'il avoit à faire aux difficultez qui pouvoient arrêter les Theologiens, il „ déclara qu'il s'étoit opposé aux *pre-* „ *miéres* raisons de M. Arnaud (con- „ cernant l'esprit humain;) qu'il avoit „ tâché de parer les *secondes* (concer- „ nant l'existence de Dieu;) mais qu'il donnoit entiérement les mains aux *troisiémes*, excepté la derniere qui concernoit l'Eucharistie, à laquelle il entreprit de répondre.

M. Arnaud avoit donné à M. Descartes divers avis également importans & judicieux pour aller au devant des chicanes qu'on pouvoit appréhender de la part des esprits mal intentionnez. M. Descartes voulant faire voir la déférence qu'il avoit pour son jugement & l'estime qu'il faisoit de ses conseils, envoia au P. Mersenne séparément de sa réponse les endroits que ce Docteur jugeoit à propos de retoucher & de changer dans ses Meditations. Il pria ce Pere de faire mettre les additions ou corrections dans le texte même de son ouvrage, mais separées avec des crochets par maniére de parentheses, afin de montrer la docilité qu'il avoit pour les avis d'autrui, sans prétendre s'en attribuer la gloire, & d'exciter par une generosité si modeste tous ses examinateurs & ses adversaires mêmes à lui donner de semblables avis

dans

dans l'eſpérance d'une juſtice ſemblable. 1641

Il ſouhaitoit que M. Arnaud vît ſa réponſe afin qu'il en jugeât, & qu'il pût lui communiquer ſes répliques ou lui donner de nouveaux avis. Mais la choſe n'alla pas plus loin : & M. Arnaud témoigna au P. Merſenne qu'il ſe tenoit pleinement ſatisfait. Il ajoûta qu'il avoit lui-même enſeigné, & publiquement ſoûtenu la même Philoſophie en partie ; qu'elle avoit été fortement combatuë en pleine aſſemblée par pluſieurs ſçavans hommes, mais qu'elle n'avoit pû être abatuë ni même ébranlée.

Eſtime & amitié de M. Deſcartes pour M. Arnaud.

Cette diſpoſition forma dans M. Deſcartes un prejugé pour ſa Philoſophie d'autant plus avantageux, qu'il jugeoit cet Adverſaire moins capable d'erreur dans ſes connoiſſances, ou de diſſimulation dans ſa conduite. Il ne fit point difficulté de mander depuis aux Peres de l'Oratoire, que tout jeune Docteur que fût M. Arnaud, il ne laiſſoit pas d'eſtimer plus ſon jugement que celui d'une moitié des Anciens de toute la Façulté.

De toutes les objections qui ſe firent contre ſes Meditations, il ne s'en trouva point à qui le Public fiſt plus d'honneur qu'à celles de ce Docteur : & M. Deſcartes les jugeant préferables à toutes les autres, ne fut point hon-

1641 honteux de s'en faire honneur de ſon côté comme d'un nouvel appui pour ſa Philoſophie. Il ne tint pas à lui qu'il n'entretinſt cette habitude naiſſante avec un ami de cette importance. Mais M. Arnaud, quoique grand Philoſophe & grand Geométre, avoit deſlors tellement devoüé ſon temps à la Theologie, qu'il ne lui en reſtoit preſque plus pour les exercices des ſçiences humaines. De ſorte qu'ils s'aimerent depuis ſans beaucoup de communication, mais neanmoins avec tant de ſympathie du côté de M. Deſcartes, qu'il croioit avoir ſujet de craindre que les ennemis de M. Arnaud ne fuſſent auſſi les ſiens.

V. Cinquiémes objections par M. Gaſſendi.

OUTRE les objections de M. Hobbes & de M. Arnaud il reçût encore celles de M. Gaſſendi, qui étoit venu de ſa province à Paris fort à propos pour y travailler. L'amitié de ces deux Philoſophes étoit aſſez ancienne, mais elle n'étoit jamais montée jujqu'au degré où les amis ne ſont plus en état de découvrir ou de ſe reprocher leurs défauts. Telle qu'elle étoit dans les commencemens de leur connoiſſance, M. Deſcartes l'avoit toûjours conſervée dans une ſituation égale : mais depuis l'edition de ſon traité des Méteores, il n'en étoit plus de même du côté de M. Gaſſendi. M. Deſcartes n'avoit pas oublié dans ce traité le phénomene

des

des Parhélies ou faux ſoleils qui avoient paru à Rome en 1629. & dont M. Gaſſendi avoit fait une diſſertation. Mais ſon ſilence fut un ſujet de chagrin & de refroidiſſement pour celui-ci, qui trouva mauvais que M. Deſcartes n'eût point fait mention de lui en cette occaſion. 1641

Origine de la broüillerie de M. Gaſſendi avec M. Deſcartes.

Cette mauvaiſe diſpoſition de l'eſprit de M. Gaſſendi accompagnée d'une jalouſie ſecrête, que la reputation ou les deſſeins de nôtre Philoſophe avoient fait naître en lui, fut un préſervatif excellent contre ſa douceur naturelle, qui auroit été à craindre dans ſes objections contre les Meditations Metaphyſiques, où M. Deſcartes avoit beſoin de toute la ſevérité des plus habiles cenſeurs. Il n'oublia rien pour ſe bien acquiter de la refutation qu'il avoit entrepriſe ; mais ſur la fin de ſon ouvrage reprenant ſa complaiſance qu'il avoit tâché de ſuſpendre dans le corps de l'Ecrit, il proteſta que ſon deſſein en écrivant contre M. Deſcartes n'avoit été que de s'entretenir dans l'honneur de ſon amitié. Il ajoûta que s'il lui étoit échappé quelque choſe de trop dur, il le deſavoüoit ſur l'heure, & conſentoit que tout ce qui pourroit déplaire à M. Deſcartes fût rayé de ſon Ecrit.

Ses honnêtetez ne ſe bornérent pas à une ſi belle fin. Il écrivit encore en par-

1641 particulier une lettre pleine d'éloges non ſeulement pour l'eſprit de M. Deſcartes, mais pour l'ouvrage même qu'il avoit entrepris de cenſurer. Mais ce qu'il ajoûta enſuite touchant la neceſſité où l'avoit mis le P. Merſenne de lui envoier ſes doutes & ſes ſcrupules, touchant ſa pretenduë incapacité; touchant la foibleſſe de ſes raiſonnemens, & l'inutilité de ſes reflexions; étoit le fruit d'une diſſimulation ſi fine & ſi approchante de la modeſtie, que pluſieurs ne firent point difficulté de la preferer à la ſincerité ſimple & auſtére de Monſieur Deſcartes, & d'improuver la droiture choquante avec laquelle celui-ci jugea à propos de lui répondre.

Ce langage affecté de M. Gaſſendi n'étoit que pour M. Deſcartes. Il en avoit un autre pour ceux avec leſquels il traitoit ſans diſſimulation, tels qu'étoient les Miniſtres Daillé en France & Rivet en Hollande. Il ne fut pas honteux d'avoüer à ce dernier, *qu'il n'avoit examiné de ſi prés la Metaphyſique de M. Deſcartes, que parce qu'il n'avoit pas reçû de lui toute l'honneſteté qu'il en attendoit en une certaine occaſion.*

Mais quoique ſa vengeance fût ſans fondement & tres-injuſte en elle-même, elle fut neanmoins utile à M. Deſcartes, qui reçût ſon écrit par la

voie

voie du P. Merſenne ſous le titre de 1641
Diſquiſitio Metaphyſica, ſeu *Dubitationes*, &c. Il y répondit d'une maniére moins affectée ſans doute que n'avoit été celle de M. Gaſſendi, dont le ſtile lui parut tres-beau & tres-agréable, quoi qu'il voulût ſe perſuader qu'il avoit moins emploié les raiſons d'un Philoſophe pour refuter, ſes opinions que les artifices d'un Orateur pour les éluder. Mais le deſir de menager davantage ſon Adverſaire l'empêcha de ſoûtenir le caractére de ſa ſimplicité ordinaire. Car s'étant mis en tête de faire répondre *l'Eſprit* à la *Chair*, comme ſi c'étoient deux perſonnages qu'il eût voulu introduire ſur le théatre, il donna lieu à M. Gaſſendi de ſe reconnoître ſous celui de la *Chair*. Ce fut en vain qu'aprés avoir levé le maſque il fit les éloges de M. Gaſſendi. Celui-ci s'imagina qu'il avoit voulu payer ſes complimens en eſpeces ſemblables. Il lui en fit une querelle, que quelques uns de ſes amis, & quelques eſprits broüillons eurent grand ſoin d'entretenir par de faux rapports & des médiſances, qui détruiſirent une partie de la charité que ces deux Philoſophes Chrétiens ſe devoient l'un à l'autre. L'Ecrit de M. Gaſſendi avec la réponſe de M. Deſcartes eſt ce qui compoſe les *cinquiémes objections* dans le livre des Meditations.

1641 Cependant le P. Merſenne ramaſſoit tout ce qu'il pouvoit tirer d'objections dans Paris & les Provinces, & les envoioit à M. Deſcartes à meſure qu'il les recevoit; outre celles qu'il tâchoit de former lui même par une étude réiterée de ſes Meditations. M. Deſcartes les voiant de diverſes pieces & de compoſitions differentes tâcha de leur donner quelque ordre. Il les renvoia enſuite avec la réponſe qu'il y fit au P. Merſenne; qui les nomma *ſixiémes objections*; aprés quoi il fit achever l'impreſſion du livre des Meditations.

Sixiémes objections.

VI. PENDANT que M. Deſcartes étoit occupé de ſes réponſes aux objections que l'on faiſoit à ſes Meditations Metaphyſiques, le Miniſtre Voetius procura un grand renfort à ſa faction par le Rectorat de l'Univerſité d'Utrecht, où il s'étoit fait élever le 16. de Mars en 1641.

Voetius devient Recteur de l'Univerſité d'Utrecht.

Regius le voiant ainſi revêtu de preſque toute l'autorité qui étoit neceſſaire pour l'execution des deſſeins qu'il avoit ſur M. Deſcartes & ſur lui, chercha tous les moïens de le gagner, ou de prevenir au moins les effets de ſa mauvaiſe volonté. Le Recteur fut charmé d'abord de ſes ſoûmiſſions, & voiant qu'il lui offroit de ſi bonne grace ſes theſes à corriger, il ſe contenta d'y faire quelques notes pour ſauver l'honneur de la Philoſophie ancienne, & il

lui

lui laiſſa ſes paradoxes ou nouvelles opinions par maniere de corollaires, avec la permiſſion de mettre même le nom de M. Deſcartes à la tête de ſes theſes. 1641

La premiere diſpute de ces theſes ſe fit le 17. d'Avril. Regius y preſidoit, & celui qui la ſoûtenoit étoit le Sieur *Jean de Raey* qui vit encore, & qui s'eſt rendu depuis fort celebre par ſes écrits & ſon ſçavoir. L'habileté du Preſident & du Répondant à faire triompher les opinions nouvelles fit bientôt repentir Voetius de toutes ſes condeſcendances. Il prit occaſion d'un tumulte & de quelques ſifflemens que les Profeſſeurs Peripateticiens firent faire à leurs Ecoliers contre Regius, pour rentrer dans le deſſein qu'il avoit eu de lui faire perdre ſa chaire, & de le chaſſer de l'Univerſité. Theſes de Regius.

Regius pour ſe défendre fit imprimer une expoſition ſimple de cette premiere diſpute. Il demanda en même temps du ſecours à M. Deſcartes, & lui envoia la ſuite des theſes qu'il devoit encore faire ſoûtenir le 5. de May, avec les remarques que le Recteur y avoit faites avant que de les lui paſſer. M. Deſcartes ne trouva rien de trop déraiſonnable dans les remarques du Recteur. Mais s'étant rendu à la priere que Regius lui faiſoit d'examiner ſes theſes à toute rigueur, il y corri-

1641 gea diverſes choſes qu'il auroit été fâché qu'on pût lui attribuer. Car on croioit déja tout communement dans le pays que Regius n'avoit point d'autres opinions que celles de M. Deſcartes. De ſorte que le monde n'étant plus en état de ſe defaire de cette penſée, il étoit important que M. Deſcartes ne paſſaſt rien à Regius qu'il ne voulût bien adopter, & dont il ne pût avantageuſement entreprendre la défenſe.

Il commençoit deſlors à remarquer des ſemences d'erreur dans ce que Regius imaginoit de ſa tête, & ſur tout en ce qui concerne l'Ame raiſonnable; mais il étoit encore le maître de ſon eſprit, & il n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre de ſa docilité.

Les ſecondes theſes ſoûtenuës le 5. de May ne firent pas moins d'éclat que les premieres. Elles furent ſuivies pendant tout l'Eſté de diverſes autres diſputes, qui ne ſervirent qu'à augmenter la jalouſie qu'on avoit de ſa réputation, & à aigrir les eſprits des autres Profeſſeurs déja mal diſpoſez pour lui. De ſorte qu'on prit une reſolution ſerieuſe de s'oppoſer aux progrés de ſes nouveautez, & d'en faire la cauſe commune de l'Univerſité contre lui & M. Deſcartes. Voetius qui avoit été juſques là retenu exterieurement par les ſoûmiſſions de Regius, leva enfin le maſque, & ſe déclara le chef de ſes adver-

adverſaires, ſous pretexte que dans quelques endroits de ſes derniéres theſes il s'étoit gliſſé quelques expreſſions differentes du langage ordinaire de l'Ecole, qu'il ne lui avoit pas montrées. 1641

Ce Miniſtre n'aiant plus rien à eſperer du P. Merſenne, qui, pour toute la refutation qu'il en attendoit, ne lui avoit envoié qu'une ſage reprimende ſur l'injuſtice de ſa conduite, prit le parti d'attaquer M. Deſcartes par deux endroits; premierement par la diſpute en oppoſant ſes theſes à celles de Regius, & enſuite par la plume en refutant ſes écrits. En qualité de Recteur il ordonna à Stratenus Profeſſeur en Medecine & à Ravenſperger Profeſſeur en Mathematiques de refuter toutes ces nouvelles opinions dans leurs theſes de Novembre & de Decembre. Pour lui il ſe reſerva le ſoin d'attaquer dans ſes theſes de Theologie ce qu'il jugeoit être préjudiciable à la Religion.

Theſes de Voetius contre Regius.

Comme les dernieres theſes de Regius étoient remplies de diverſes queſtions qui n'avoient point de rapport ni de liaiſon entre elles, & comme elles étoient plûtôt ſelon la fantaiſie de ceux qui les ſoûtenoient que de celui qui y preſidoit: quelqu'un des Soûtenans avoit mis inconſiderément dans une de leurs aſſertions, que de l'union

1641 de l'Ame & du Corps il ne ſe faiſoit pas *un être de ſoy, mais ſeulement par accident :* appellant être par accident tout ce qui étoit compoſé de deux ſubſtances tout-à-fait differentes ; ſans nier pour cela l'union ſubſtantielle par laquelle l'Ame eſt jointe avec le Corps, ni cette *aptitude* ou inclination naturelle que l'une & l'autre de ces parties ont pour cette union. Regius voiant que ces expreſſions déplaiſoient à M. Deſcartes qui les trouvoit trop dures, tâcha de s'excuſer auprés de Voetius. Mais ce fut en vain. Ce Miniſtre en prit occaſion pour le faire déclarer heretique & proceder à ſa dépoſition. Au nom de la Faculté Theologique, c'eſt-à-dire, de lui-même, de ſes deux collegues Charles *Dematius* & Mainard *Schotanus* & des Paſteurs de la ville, il ordonna que les étudians en Theologie s'abſtiendroient des leçons de Regius comme de dogmes pernicieux à la Religion. Il fit enſuite imprimer des theſes qu'on devoit ſoûtenir au mois de Decembre contre les paradoxes de l'*être par accident* dans l'homme ; *du mouvement de la Terre* ; & de l'opinion qui rejette les *formes ſubſtantielles*. Son deſſein étoit de les faire ſigner auparavant par les deux autres Profeſſeurs en Theologie, & par tout ce qu'il y avoit de Theologiens qui étoient Miniſtres ou Predicateurs dans

la

la ville ; de députer enſuite vers le Ma- 1641
giſtrat, pour lui donner avis que Regius auroit été condamné d'hereſie par un conſiſtoire ou aſſemblée Eccleſiaſtique, afin que par ce moïen le Magiſtrat ne pût ſe diſpenſer honnêtement de l'ôter de la chaire.

Regius aiant eu vent de ce qui ſe tramoit contre lui, alla promptement avertir M. vander Hoolck l'un des conſuls qui le protegeoit, & qui étoit ami intime de M. Deſcartes. Le conſul manda le Recteur Voetius, lui ordonna de corriger ſes theſes, d'en ôter le titre, & tout ce qui pourroit intereſſer la reputation de Regius. Le Recteur qui devoit lui-même préſider à ces theſes fort étourdi de l'ordre du Conſul ne parla plus de conſiſtoire ni de ſignature. Mais comme les endroits des theſes qui regardoient Regius & M. Deſcartes étoient déja imprimez, & qu'on étoit à la veille de les ſoûtenir, il ſe ſervit de ce pretexte pour couvrir ſa deſobeïſſance & ſa mauvaiſe volonté.

Ces theſes furent ſoûtenuës les 18. 23. & 24. de Decembre. Le répondant qui s'appelloit Lambert vanden *Waterlaet* s'y ſignala autant que ſon Preſident contre les opinions nouvelles, défenduës avec une ardeur égale par les oppoſans, qui étoient preſque tous écoliers de Regius. Le Preſident ſe voiant

1642 ſur la fin un peu trop preſſé par l'un des Oppoſans qui ne vouloit pas ſe paier de ſes réponſes, ne put ſe tirer d'embarras qu'en diſant par dépit, *Que ceux qui ne s'accommodoient pas de la maniere ordinaire de philoſopher, pouvoient en attendre une autre de M. Deſcartes, comme les Juifs attendent leur Elie qui doit leur apprendre toute verité.*

VII. Tempête excitée contre Regius.

VOETIUS parut triompher de la Philoſophie nouvelle pendant les trois jours de l'action publique ſelon la methode des colleges concernant l'iſſuë des theſes. Mais Regius prévoiant que s'il ne diſoit mot, pluſieurs le croiroient ſerieuſement vaincu, & d'un autre côté, que s'il entreprenoit de ſe défendre par des theſes publiques, on ne manqueroit pas de lui étouffer la voix par des huées, des ſifflemens, & des battemens de mains, comme on avoit fait à ſes dernieres theſes du 8. de Decembre, prit le parti de répondre par écrit aux theſes de Voetius. Il envoia ſa réponſe à M. Deſcartes pour l'examiner, en lui marquant neanmoins que les eſprits s'aigriſſoient de plus en plus contre lui, & que le Conſul Vander Hoolck étoit d'avis qu'il gardât le ſilence.

Avis de M Deſcartes à Regius.

M. Deſcartes informé par le Colonel Alfonſe de tout ce qui s'étoit paſſé à Utrecht, fit ſçavoir à Regius qu'il étoit de même avis que le Conſul.

Que

Que ſa penſée avoit toûjours été qu'il 1642
ne falloit point propoſer d'opinions nouvelles comme nouvelles ; mais qu'en retenant le nom & l'apparence des anciennes, on devoit ſe contenter d'apporter des raiſons nouvelles, & emploier les moïens propres à les faire goûter. „ Qu'étoit-il neceſſaire, lui „ dit-il, que vous allaſſiez rejetter ſi „ publiquement les *formes ſubſtantielles* „ *& les qualitez réelles?* Ne vous ſou- „ venez-vous pas que j'avois declaré en „ termes exprés dans mon traité des „ Météores, que je ne les rejettois pas, „ & que je ne pretendois pas les nier : „ mais ſeulement qu'elles ne m'étoient „ pas neceſſaires pour expliquer ma „ penſée, & que je pouvois ſans el- „ les faire comprendre mes raiſons? „ Si vous en aviez uſé de même, au- „ cun de vos auditeurs ne ſe ſeroit re- „ volté, & vous ne vous ſeriez point „ fait d'adverſaires.

„ Mais ſans s'amuſer à condamner „ inutilement le paſſé, il faut ſon- „ ger à faire un bon uſage de l'ave- „ nir. Il ne s'agit plus que de défen- „ dre avec la plus grande modeſtie „ qu'il vous ſera poſſible, ce qu'il y „ a de vrai dans ce que vous avez „ propoſé ; & de corriger ſans entê- „ tement ce qui ne paroît pas tel, ou „ qui eſt mal exprimé : étant perſua- „ dé qu'il n'eſt rien de plus loüable,

1642 „ ni de plus digne d'un Philoſophe que „ l'aveu ſincere de ſes fautes.

Ces remontrances non plus que les avis du Conſul Vander Hoolck, du Conſeiller Van Leew, du Colonel Alphonſe, & du Profeſſeur Emilius ne purent changer la reſolution de Regius, qui jugea que ſi ſa réponſe n'étoit bonne pour le Public, elle ſeroit au moins de quelque utilité pour ſes écoliers. M. Deſcartes touché de ſon entêtement crut devoir uſer de quelque condeſcendance pour ne le pas rebuter: & aprés avoir corrigé ſon écrit ſur ſes inſtances réïterées, il lui dreſſa un nouveau projet de réponſe rempli de termes obligeans & de loüanges pour Voetius. Il lui fournit des formules d'eſtime pour les autres, & de modeſtie pour lui même. Ce modele de réponſe avec les matiéres, les raiſons, & les moïens de la remplir nous eſt reſté parmi ſes lettres, comme l'un des plus beaux monumens de ſa douceur & de ſa prudence. Mais quoiqu'il lui eût marqué de nouveau que ſon ſilence vaudroit encore mieux que la meilleure réponſe du monde, il ne laiſſa point de publier ſon écrit, dont le ſuccés répondit aux apprehenſions qu'on en avoit euës.

Voetius fait défendre la Philoſophie nouvelle.

En effet on le fit paſſer pour un libelle imprimé ſans ordre du Magiſtrat par un Imprimeur catholique, debité par un Libraire remontrant contre l'hon-

l'honneur du Recteur, de toute l'Uni- 1642
verſité, & même de la Religion Proteſtante. Voetius obtint que le Juge de Police en ſaiſiroit les exemplaires. Ce qui aiant rendu le livre plus rare, & l'aiant fait rechercher avec plus d'empreſſement, irrita le Recteur de telle ſorte, qu'aiant gagné par ſes intrigues la pluſpart des Profeſſeurs de l'Univerſité & des Senateurs du conſeil de ville, il obtint un decret des Magiſtrats, puis un jugement de l'Univerſité contre la Philoſophie nouvelle, pour défendre à Regius d'enſeigner autre choſe que la Medecine, & de tenir des conferences particulieres.

Regius manda toutes ces procedures à M. Deſcartes le 31. de Mars 1642; & lui envoia le decret des Magiſtrats du 15. du mois, avec le jugement de l'Univerſité, & les theſes du jeune Voetius fils du Recteur. M. Deſcartes lui récrivit qu'on pouvoit negliger ces theſes, & même le jugement de l'Univerſité, qui étoit un acte illegitime & irregulier: mais qu'il n'en étoit pas de même du decret des Magiſtrats, que le Senat n'avoit donné que pour ſe délivrer des importunitez de Voetius & de ſes collégues. Il lui conſeilla de ſuivre le decret à la lettre, & de n'enſeigner autre choſe que la Medecine ſelon Hippocrate & Galien, ajoûtant que la verité ne tarderoit pas

1642 à ſe faire rechercher quelque part qu'elle ſe trouvât.

Cependant Voetius non content de ces procedures écrivoit & faiſoit écrire par ſon fils & ſes diſciples contre la réponſe de Regius. Son fils publia ſes theſes en faveur des *Formes ſubſtantielles*; & Waterlaet ſon écolier imprima un libelle ſous le titre de *Prodrome*, comme ſi c'eût été l'avancoureur de celui qu'il préparoit lui-même, mais dont la fortune ne fut pas ſi heureuſe. Car voiant que les gens de bien n'étoient pas fort contens de ſes maniéres à Utrecht, & l'aiant envoié à Leyde pour l'y faire imprimer ſous la direction d'un Moine renegat, le Recteur de cette Univerſité qui étoit Golius le ſupprima avant qu'il fût entiérement imprimé, & le Moine prit la fuite.

VIII. LES BONNES nouvelles que M. Deſcartes reçeut en ce temps-là touchant le ſuccés de ſa Philoſophie en France, & ſurtout de la part des Peres de l'Oratoire dont il avoit alors l'approbation univerſelle ſervirent un peu à diſſiper la mortification qu'il recevoit à Utrecht.

Senti. mens favorables des Peres de l'Oratoire & des Jeſuites pour la Philoſophie de M. Deſcartes.

Les Jeſuites paroiſſoient un peu plus partagez. Les uns ſe contentoient de goûter ſes principes & ſes raiſonnemens, ou de loüer ſes bonnes intentions & ſes efforts, ſans aller au delà:

les

les autres ne faiſoient point difficulté 1642
d'embraſſer ſa Philoſophie & de s'en déclarer les Sectateurs. Perſonne n'alla plus loin que le P. *Vatier* qui lui manda nettement qu'il avoit fort approuvé tout ce qu'il avoit écrit, ſans en excepter ſon explication de l'Euchariſtie; & le P. *Meſland*, qui pour faire honneur à ſa Philoſophie, compoſa un abregé de ſes Meditations Metaphyſiques, & les mit en ſtile ſcholaſtique, & intelligible aux eſprits les plus mediocres.

Le Carteſianiſme faiſoit de grands progrés dans la compagnie des Jeſuites, non ſeulement en Flandre, mais même en France ſous la protection des deux principaux de cet ordre, je veux dire du Pere Charlet Aſſiſtant François du General à Rome, & du Pere Dinet Provincial à Paris, puis Confeſſeur du Roy Loüis XIII. qui honoroient M. Deſcartes de leur eſtime & de leur amitié, & qui l'encourageoient à continuer.

Le Pere Bourdin écrit contre les Meditations.

Mais entre tant d'amis & de ſectateurs qu'il pouvoit conter parmi les Jeſuites, il ne devoit pas douter qu'il n'eût quelques envieux qui parloient mal de ſes écrits, & qui le décrioient ſourdement. Le P. Bourdin en uſoit avec lui de meilleure foi, depuis que ſa diſpute ſur la Dioptrique l'eût rendu ſon Adverſaire. Il voulut l'attaquer ouver-

1642 ouvertement par des objections qu'il fit contre ſes Meditations, en proteſtant neanmoins qu'il ne *bleſſeroit point les loix de l'amitié qui étoit entre eux, ni les regles de l'honnêteté qui ſe pratique entre les ſçavans.*

M. Deſcartes pretendant qu'il avoit fort mal obſervé ſes conditions, outre la Réponſe qu'il fit à ſes objections, écrivit pour s'en plaindre au P. Dinet, qui étoit encore Provincial, une longue lettre en forme de diſſertation, où il fit auſſi une deſcription des troubles d'Utrecht, & dépeignit le Miniſtre Voetius dans toutes ſes intrigues. Les couleurs qu'il y emploia furent des ſemences pour de nouveaux chagrins qu'il eut à recuëillir dans la ſuite des temps de la part de Voetius & de ſa cabale. Mais le mécontentement qu'il avoit reçû du P. Bourdin aboutit à une bonne reconciliation, qui fut accompagnée d'une amitié ſolide qu'ils ſe jurerent depuis par l'entremiſe du P. Dinet & de quelques autres Jeſuites des plus conſiderez de la compagnie.

L'écrit du P. Bourdin contre les Meditations avec la Réponſe de M. Deſcartes & la lettre au P. Dinet fut imprimé ſous le titre de *Septiémes objections* à la fin de la ſeconde édition latine des Meditations, qui ſe fit à Amſterdam en 1642.

DEPUIS Pasques de l'année precedente M. Descartes s'étoit logé dans le château d'un village nommé Eindegeest ou Endegest à une demi lieuë de Leyde du côté de la mer dans une des plus belles situations de la Hollande. Là il recevoit des visites plus volontiers qu'il n'avoit fait ailleurs, soit que l'âge & les disputes l'eussent humanisé plus qu'auparavant, soit qu'il fallût accorder quelque chose au bruit de sa reputation ou aux agrémens de sa demeure. Il y fut visité au commencement de l'année 1642. par *Samuel Sorbiere* Provençal homme d'esprit, & curieux de connoître les vertus & les vices des sçavans de son temps. Il crut devoir étudier M. Descartes plus dans ses conversations que dans ses livres. Mais la taciturnité de nôtre Philosophe fut un grand obstacle à ses desseins. Et quoiqu'il en ait dit beaucoup de bien, il faut avouër que le desir de servir M. Gassendi & de les broüiller ensemble lui a fait commettre bien des injustices à l'égard de M. Descartes. 1642 IX.

M. Descartes demeure à Eyndegeest où Sorbiere le connoist.

C'étoit par un autre esprit, & par d'autres interests que Regius rendoit à M. Descartes de frequentes visites dans Eyndegeest qu'il regardoit comme son école. Ce fut là qu'il connut l'Abbé Picot, qui depuis la fin de l'année precedente étoit venu voir nôtre Philosophe avec l'Abbé de Touchelaye le puisné,

Regius & Picot se voient à Eyndegeest.

1642 puiſné, & qui lui ſervoit preſque de ſecrétaire pour répondre à ſa place aux queſtions de Phyſique & de Mathematiques qu'on lui faiſoit.

Traduction Françoiſe des Meditations.

Cependant Monſieur le Duc *de Luiſnes* fit pour l'utilité de tous les François une traduction des Meditations de M. Deſcartes en langue vulgaire. *M. Clerſelier* l'un des plus zelez & des plus vertueux amis de M. Deſcartes excité par cet exemple en fit une des Objections & des Réponſes jointes à cet ouvrage. Ces deux traductions furent données à M. Deſcartes long-temps aprés pour les revoir ; ce qu'il fit avec tant d'exactitude qu'il leur communiqua un caractére d'original, & les rendit même meilleures que ſon latin.

X. TANDIS que les amis que M. Deſcartes avoit en France venoient en foule à Eyndegeeſt, où ils ſçavoient qu'il s'étoit rendu plus viſible qu'ailleurs ; les ennemis de ſa Philoſophie avançoient leurs deſſeins à Utrecht. Voetius las d'écrire des libelles ſous ſon nom contre elle, & contre la perſonne de M. Deſcartes & de Regius, avoit debauché un jeune Profeſſeur de Groningue nommé *Schoockius* qui avoit été de ſes Ecoliers, pour prendre la plume, ou lui prêter au moins ſon nom, dans le deſſein de faire croire au Public que M. Deſcartes avoit encore d'autres ennemis que lui.

Livres de Voetius contre M. Deſcartes.

II.

Il avoit ſous la preſſe un nouveau libelle contre lui à Utrecht : & ſçachant que M. Deſcartes à qui l'on en envoioit les feüilles le réfutoit à meſure qu'on l'imprimoit, il en mit la copie entre les mains de Schoockius pour en prendre le ſoin ; & lui fit mettre ſon nom à la tête, afin de faire condamner M. Deſcartes de précipitation, & de pouvoir le traiter comme un calomniateur & un impoſteur qui lui attribuoit les livres d'autrui. 1642

Contre la confrérie de N. D. de Boſleduc.

Il arriva cependant un incident qui fit diverſion à ce libelle & à ſa refutation, par un autre libelle que Voetius fit dans l'intervalle de l'impreſſion contre les Magiſtrats & la Bourgeoiſie de Boſleduc, c'eſt-à-dire contre la confrérie de N. D. du Roſaire, qui depuis la reduction de cette ville étoit devenuë commune aux Proteſtans & aux Catholiques par une convention de Police. Le Miniſtre *Deſmarets* le refuta par ordre de Meſſieurs de Boſleduc. Mais comme il avoit écrit plûtôt pour ces Meſſieurs que contre Voetius, M. Deſcartes ſe chargea de ſuppléer à ce dernier point ; & s'attira ainſi l'eſtime des principaux de Boſleduc, & l'amitié particuliére de Deſmarets, quoique ſon intention eût été non de faire ſa cour aux Proteſtans, mais de rendre ſervice à la Religion catholique. Il ne ſe mit pas en peine d'en faire un traité

1643 traité à part : mais il joignit cet écrit de ſuite à la refutation qu'il avoit commencée de l'autre libelle qui devoit porter le nom de Schoockius ; & il continua cette refutation aprés l'écrit concernant la confrerie, comme ſi ce n'eût été qu'un même ouvrage.

XI. Le Livre que Schoockius faiſoit imprimer ſous les ordres & la direction de Voetius ne parut à Utrecht qu'au mois de Mars de l'an 1643. ſous le titre double de *Philoſophia Carteſiana, ſive Admiranda methodus novæ Philoſophiæ Renati Deſcartes.* L'auteur avoit affecté l'équivoque dans l'un & dans l'autre titre, afin de tromper plus ſeurement ceux dont il apprehendoit d'eſtre refuté. Le livre étoit muni d'une longue preface contre la lettre de M. Deſcartes au P. Dinet que Voetius avoit fait condamner dans le Conſiſtoire comme injurieuſe à la Religion reformée & au principal Miniſtre de la ville.

Livre de Voetius & de Schoockius contre M. Deſcartes.

Réponſe de M. Deſcartes.

Peu de jours aprés l'on vid paroître à Amſterdam la réponſe de M. Deſcartes, ſous le titre d'*Epiſtola Ren. Deſcartes ad celeberrimum virum D. Gisbertum Voetium, in quâ examinantur duo libri nuper pro Voetio Ultrajecti ſimul editi, unus de Confraternitate Marianâ, alter de Philoſophiâ Carteſianâ.* L'ouvrage quoique aſſez court ſe trouve diviſé en neuf parties que l'auteur n'a point

point jugé neceſſaire de lier enſemble 1643
par une ſuite trop raiſonnée. La 1. la 3. la 5. la 8. & la 9. contiennent la réponſe au livre de la *Philoſophie Carteſienne*, ou de la *Methode admirable.* La 6. eſt un examen du livre contre la Confrérie de N. D. de Boſleduc. La 2. & la 7. ſont une eſpéce d'information particuliére que l'on fait de la conduite de Voetius. La 4. eſt un jugement de ſes livres & de ſa Doctrine.

Cet ouvrage fut deferé par Voetius aux Magiſtrats avec la lettre au P. Dinet, comme deux libelles injurieux au Miniſtere Evangelique. Il en obtint un Acte le 23. de Juin qu'il fit publier au ſon de la cloche. M. Deſcartes aprenant par cet acte que non ſeulement ſes deux écrits avoient été condamnez, mais que lui-même étoit cité publiquement pour les verifier devant des Juges incompetens, répondit à cette publication par un écrit Flamand datté du 6. de Juillet à Egmont de Hoef, où il étoit allé demeurer dés le 1. de May aprés avoir quitté le voiſinage de Leyde. Il s'offrit en même temps à verifier tout ce qu'il avoit avancé dans ſes deux écrits, quoi qu'il ne ſe reconnût point juſticiable de leur tribunal. Voetius qui ne pouvoit prouver autre choſe contre lui, ſinon qu'il lui avoit attribué le livre qui portoit le nom de

Procedures d'Utrecht contre M. Deſcartes.

Schooc-

1643 Schoockius, aiant ſuborné cinq témoins tous-récuſables à M. Deſcartes, pour dépoſer ſur le fait de calomnie & de diffamation, obtint une ſentence contre M. Deſcartes le 23. de Septembre. Dix jours aprés il le fit citer par l'Officier de Juſtice pour comparoître devant le Magiſtrat comme criminel.

Schoockius eſt cité à Groningue.

M. Deſcartes ne fut averti de toutes ces procedures que vers le milieu d'Octobre: & ſans ſçavoir qu'elles fuſſent encore ſi avancées, ni même qu'on y eût violé toutes les formes de juſtice comme il l'aprit depuis, il emploia l'autorité du Prince d'Orange par le moyen de M. de la Thuillerie Ambaſſadeur de France pour remedier à ce deſordre. Le Prince d'Orange fit arreſter les procedures des Magiſtrats de la ville par les Eſtats de la Province particuliere d'Utrecht. Mais M. Deſcartes ayant ſçeu que Schoockius pour favoriſer Voetius s'étoit declaré ſeul Auteur du livre qui portoit ſon nom, il prit le parti de le citer perſonnellement à Groningue devant ſes Juges naturels, afin d'y répondre en ſon nom des calomnies dont ce livre étoit rempli.

XII. & XIII.

Libelle de Voetius.

Le Chagrin qu'eut Voetius du mauvais ſuccés de ſes intrigues, produiſit un nouveau libelle qu'il fit paroître peu de temps aprés contre ſes Meditations

tations Metaphyſiques, ſous le faux nom de Theophile Coſmopolite. L'ouvrage tomba dés ſa naiſſance, parce que le public eut horreur non ſeulement de l'extravagance du ſtile & de la groſſiereté des injures, mais encore de l'impoſture qui y regnoit depuis le titre juſqu'à la fin. 1643

Inſtances ou replique de M. Gaſſendi.

Il n'en fut pas de même à l'égard d'un nouvel écrit que M. Gaſſendi venoit de compoſer ſous le titre d'*Inſtances* pour repliquer à la réponſe que M. Deſcartes avoit faite à ſes Objections ſur les Meditations. L'auteur avoit fait courir cet écrit de main en main dans Paris avant que de l'envoyer à M. Sorbiére pour le faire imprimer à Amſterdam.

M. Deſcartes en fut averti : mais n'aiant pas le don de diſſimulation, il alla innocemment découvrir à M. Sorbiére ce qu'il penſoit d'une ſemblable conduite. Ne ſçachant pas qu'il parloit à l'eſpion de M. Gaſſendi qu'il recevoit chez lui comme un ami, il lui declara un peu trop franchement que c'étoit M. Gaſſendi qu'il avoit dans la penſée, lorſqu'il s'étoit plaint de certaines gens *qui donnoient à lire ſecretement à ſes ennemis ce qu'ils écrivoient contre lui*. M. Sorbiére qui en avoit été le ſolliciteur, ne laiſſa point perir cette declaration : & aprés l'avoir envenimée de la maniére qu'il jugeoit

la

1643 la plus propre pour bleſſer M. Gaſſendi, Il la lui envoia en lui marquant que puiſque M. Deſcartes trouvoit mauvais qu'il tinſt ſes *Inſtances* ou repliques cachées, il devoit lui donner la ſatisfaction de les voir paroître en public.

M. Gaſſendi lui envoia donc ſa copie dont il lui abandonna la diſpoſition, ſans autre obligation que celle de ſe ſouvenir que ſon écrit n'avoit été fait que pour ceux de leurs amis qui ne pouvoient ſouffrir que M. Deſcartes *ſe vantaſt d'avoir eu des Adverſaires*. M. Sorbiére fit imprimer l'ouvrage à Amſterdam avec la diſquiſition ou les premieres Objections contre les Meditations & la Réponſe de M. Deſcartes. Il compoſa même ſous le nom du Libraire une préface, dans laquelle il maltraita celui-ci autant qu'il lui plut ſans s'expoſer ouvertement à ſon chagrin.

Regius indigné de la conduite de Sorbiére tâcha d'animer M. Deſcartes contre les *Inſtances* de M. Gaſſendi, & de lui perſuader qu'elles étoient remplies d'aigreur & d'inſultes: reproches aſſez contraires d'ailleurs au caractére de l'eſprit de cet auteur. M. Deſcartes fit ce qu'il put pour mepriſer ces *Inſtances*, & s'en interdire la lecture par la crainte d'y trouver matiére de réponſe, & de prolonger ainſi une que-

relle

relle dont il étoit las. Aiant appris de 1644
l'un de ſes amis que l'ouvrage meritoit quelque réponſe, il voulut bien en promettre une : mais il en remit l'execution aprés l'édition de ſes Principes qui étoient ſous la preſſe, ſon voiage en France, & ſon nouveau procez de Groningue qui devoit ſe vuider à ſon retour.

Sorbiére broüille M. Gaſſendi & M. Deſcartes.

Il eſperoit voir la fin de l'impreſſion de ſes Principes avant ſon voiage. Mais les longueurs de ceux qui tailloient les figures l'obligérent d'en laiſſer le ſoin à M. Schooten, & de partir avec M. de Ville-Breſſieux dés le premier de May aprés avoir mis ſon procez de Groningue hors d'état de pouvoir lui cauſer aucune ſurpriſe. D'Egmond du Hoef il vint à Leyde, de là il fut à Amſterdam, & paſſa enſuite par la Haye pour y prendre congé de ſes amis. M. Sorbiére qui feignoit d'en être, l'y attendoit avec les armes qu'il avoit demandées à M. Gaſſendi, pour l'attaquer ſur ſon opinion *du Vuide*. M. Deſcartes eut la patience de répondre à toutes ſes difficultez, ſans ſe plaindre du contre-temps. M. Sorbiére aiant uſé toute ſa poudre contre lui, & ne pouvant demander de nouveaux argumens ſur le vuide à M. Gaſſendi, chercha d'autres ſujets pour ne point fatiguer M. Deſcartes à demi, s'appliquant plûtôt à trouver dequoi objecter, qu'à com-

1644 comprendre ce qu'on lui répondoit. Dés le lendemain qui étoit le 10. de Mai, il écrivit à M. Gaſſendi pour lui rendre compte de tout ce qu'il avoit fait contre M. Deſcartes pour ſon ſervice, & il les broüilla ſi bien qu'ils ſe traiterent avec aſſez d'indifference pendant quelque temps, ſans ſe ſoucier de ſe voir lors qu'ils étoient l'un & l'autre à Paris.

XIV. Traduction latine des Eſſais par Eſt. de Courcelles.

ELZEVIER voiant avancer l'impreſſion des Principes de M. Deſcartes vers ſa fin, fit ſolliciter l'Auteur de lui permettre d'imprimer en même temps la traduction latine de ſes Eſſais, aprés laquelle aſpiroient les Etrangers qui n'avoient point l'uſage de nôtre langue. Cette Traduction avoit pour auteur *M. de Courcelles* l'ancien, Miniſtre & Profeſſeur Arminien, qui pria M. Deſcartes de la revoir avant que d'en permettre la publication. Il le fit, & ſe ſervit même de cette occaſion pour retoucher quelques-unes de ſes penſées, & faire quelques changemens à ſon original. De ſorte que cette traduction a le même avantage que celle de ſes Meditations & celle de ſes Principes, qui valent mieux que les originaux. Mais M. de Courcelles n'avoit traduit que le Diſcours de la Methode, le traité de la Dioptrique, & celui des Météores. Il ne toucha point à la Géometrie, ſoit qu'il la jugeât au deſſus de ſa portée, ſoit

ſoit qu'il eût avis que M. Schooten s'é- 1644
toit chargé de la traduire.

M. Deſcartes s'embarqua pour la France au grand regret de ſes amis de Hollande, qui apprehendoient les obſtacles de ſon retour, & ſur tout le reſſentiment des indignitez commiſes à ſon égard par les Magiſtrats & les Profeſſeurs d'Utrecht. Il arriva à Paris ſur la fin de Juin, & alla loger chez l'Abbé Picot dans la ruë des Ecouffes. Il en partit le 12. de Juillet pour Orleans, d'où il deſcendit à Blois chez M. de Beaune conſeiller au Préſidial, de là à Tours chez l'Abbé de Touchelaye le jeune en l'abſence de l'aiſné. Il y vid un grand nombre de ſes amis, & quelques uns de ſes parens. Il paſſa enſuite à Nantes puis à Rennes. D'où étant accompagné de ſes deux freres conſeillers au Parlement il alla au crévis dans le diocéſe de Saint Malo chez ſon beau-frére M. Rogier veuf de Jeanne Deſcartes. Là ils travaillerent conjointement à l'accommodement de leurs affaires domeſtiques. De là il fallut aller à Kerleau prés de Vannes chez ſon aiſné, puis à Chavagnes au diocéſe de Nantes chez ſon puiſné. Il paſſa enſuite en Poitou pour y faire comme en Bretagne la viſite de ſon bien, de ſes parens & de ſes amis, & il revint à Paris vers le milieu d'Octobre.

Voiage en France.

LIVRE SEPTIE'ME.

Depuis 1644. *juſqu'en* 1650.

I. & II. A Son arrivée il trouva l'édition de ſes Principes & de la Traduction latine de ſes Eſſais achevée, & les exemplaires venus de Hollande. Le Traité des *Principes* n'étoit ni l'ouvrage qu'il appelloit ſon *Monde*, ni ſon *Cours de Philoſophie*, qui ſont demeurez l'un & l'autre ſupprimez. Il voulut le diviſer en quatre parties, dont la premiére contient les principes de la connoiſſance humaine, qui eſt ce qu'on peut appeller la premiére Philoſophie ou la Metaphyſique : en quoi elle a beaucoup de rapport & de liaiſon avec ſes Meditations.

Edition des Principes de ſa Philoſophie.

La ſeconde contient ce qu'il y a de plus general dans la Phyſique, ſc. l'explication des premieres loix de la Nature & des principes des choſes materielles, les proprietez du corps, de l'eſpace, du mouvement, &c.

La troiſiéme contient l'explication particuliére du ſyſtéme du Monde, & principalement de tout ce que nous entendons par les cieux & les corps celeſtes.

La

La derniére comprend tout ce qui 1644
concerne la Terre.

Ce qu'il y a de remarquable dans cet ouvrage eſt que l'Auteur aprés avoir premiérement établi la diſtinction qu'il met entre l'eſprit & le corps, aprés avoir poſé pour principes des choſes corporelles la grandeur, la figure, & le mouvement local, qui ſont toutes choſes ſi claires & ſi intelligibles qu'elles ſont reçûës de tout le monde, il a ſçû expliquer preſque toute la Nature, & rendre raiſon de ſes effets les plus étonnans ſans changer de principes, & ſans ſe démentir en quoi que ce ſoit.

Il n'avoit pourtant pas la préſomption de croire qu'il eût expliqué toutes les choſes naturelles, ſur tout celles qui ne tombent pas ſous nos ſens, de la maniére qu'elles ſont veritablement en elles mêmes. Il croioit faire beaucoup en approchant le plus prés de la vrai-ſemblance à laquelle les autres avant lui n'étoient point parvenus, & en faiſant en ſorte que tout ce qu'il avoit écrit, répondît exactement à tous les phénoménes de la Nature. C'eſt ce qui lui paroiſſoit ſuffiſant pour l'uſage de la vie, dont l'utilité ſemble être l'unique fin que l'on ſe doit propoſer dans la Méchanique, la Médecine, & dans les Arts qui peuvent ſe perfectionner par les ſecours de la Phyſique.

1644 Mais de toutes les choſes qu'il a expliquées, il n'y en a point qui ne paroiſſent au moins moralement certaines par rapport à l'uſage de la vie, quoiqu'elles ſoient incertaines par rapport à la puiſſance abſoluë de Dieu. Il y en a même pluſieurs qui ſont abſolument ou plus que moralement certaines, telles que ſont les demonſtrations mathematiques, & les raiſonnemens évidens qu'il a faits ſur l'exiſtence des choſes materielles. Il a neanmoins eu aſſez de modeſtie pour ne ſe donner nulle part l'autorité de decider & pour ne jamais rien aſſurer.

Quoique ce qu'il avoit eu intention de donner ſous le titre de *Principes de Philoſophie* fût achevé de telle ſorte, qu'on ne fût point en droit de rien demander de plus pour la perfection de ſon deſſein, il ne laiſſoit pas de faire eſperer à ſes amis l'explication de toutes les autres choſes qui faiſoient dire que ſa Phyſique n'étoit point compléte. Il ſe promettoit d'expliquer de la même maniére la nature des autres corps plus particuliers qui appartiennent au globe terreſtre, comme les mineraux, les plantes, les animaux, & particuliérement l'homme. Aprés quoi il ſe propoſoit ſur la meſure des jours qu'il plairoit à Dieu de lui donner, de traiter avec la même exactitude de toute la Medecine, de

toute

toute la Méchanique, & de toute la Morale, pour donner un corps entier de philoſophie. 1644

Il dédia ſon livre des Principes à ſon illuſtre diſciple la Princeſſe Palatine *Elizabeth*, l'ainée des filles de l'infortuné Frederic V. Electeur Palatin élû Roi de Bohéme. Cette Princeſſe avoit été élevée dans la connoiſſance d'un grand nombre de langues, & de tout ce que l'on comprend ſous le nom de Belles lettres. Mais l'élevation & la profondeur de ſon genie ne permit point qu'elle s'arrêtat à ces connoiſſances où ſe bornent ordinairement les plus beaux eſprits de ſon ſexe, qui ſe contentent de vouloir briller. Elle voulut paſſer à celles qui demandent la plus forte application des hommes; & elle ſe rendit habile dans la Philoſophie & les Mathematiques: juſqu'à ce qu'aiant vû les Eſſais de la philoſophie de M. Deſcartes, elle conçut une ſi forte paſſion pour ſa doctrine, qu'elle conta pour rien tout ce qu'elle avoit appris juſques là, & ſe mit ſous ſa diſcipline pour élever un nouvel édifice ſur ſes principes. Elizabeth Princeſſe Palatine diſciple de M. Deſc.

Elle le fit donc prier de la venir voir, afin qu'elle pût puiſer la vraie Philoſophie dans ſa ſource: & le deſir de la ſervir de plus prés avoit été l'une des raiſons qui l'avoient attiré à Leyde & à Eyndegeeſt. Jamais maître ne

1644 profita mieux de la docilité, de la penetration, & en même temps de la ſolidité de l'eſprit d'un diſciple. L'aiant accoûtumée inſenſiblement à la meditation profonde des plus grands myſtéres de la Nature, & l'aiant exercée ſuffiſamment dans les queſtions les plus abſtraites de la Geométrie & les plus ſublimes de la Metaphyſique, il n'eut plus rien de caché pour elle: & il ne fit point difficulté de reconnoître qu'il n'avoit encore trouvé qu'elle (il en a excepté Regius ailleurs) qui fût parvenuë à une intelligence parfaite des ouvrages qu'il avoit publiez juſqu'àlors. Par ce témoignage qu'il rendoit à la capacité extraordinaire de la Princeſſe, il ſe contentoit de la vouloir diſtinguer de ceux qui n'avoient pû comprendre ſa Metaphyſique quoiqu'ils euſſent l'intelligence de la Geométrie, & de ceux qui n'avoient pû entendre ſa Geométrie quoiqu'ils fuſſent exercez dans les veritez Metaphyſiques.

Elle continua de philoſopher de vive voix avec lui juſqu'à ce qu'un accident l'obligea de s'éloigner de la preſence de la Reine de Bohéme ſa mere, & de quitter le ſéjour de la Hollande pour l'Allemagne. Alors elle changea ſes habitudes en un commerce de lettres qu'elle entretint avec lui par le miniſtére des Princeſſes ſes ſœurs.

SUR

SUR LES meſures que M. Deſcartes avoit priſes à ſon retour du Poitou pour ſe rendre en Hollande avant les glaces, il s'étoit réduit à la neceſſité de ne pouvoir point paſſer plus de dix ou douze jours à Paris. Il les emploia en des viſites continuelles qu'il rendit à ſes anciens amis qu'il n'avoit point vûs depuis le ſiége de la Rochelle, & à ceux que ſa reputation lui avoit faits pendant ſon abſence. 1644 III.

Son ſéjour à Paris où il void ſes amis.

L'un de ſes premiers ſoins fut de voir les Jeſuites du collége de Clermont, où ſe firent les dernieres ceremonies de ſa reconciliation avec le P. Bourdin ſon ancien adverſaire, qui pour rendre ſon amitié agiſſante & utile voulut être ſon correſpondant pour les lettres qu'il auroit à envoier aux Peres de la Compagnie dans les provinces du Roiaume, & en Italie, & pour celles qu'il auroit à recevoir d'eux.

Il vid encore outre M. le Duc de Luines & M. Clerſelier qui avoient traduit ſes Meditations, *M. Chanut* dont il connoiſſoit déja le merite par le moïen du P. Merſenne. Cet ami voulut le mener chez M. le Chancellier, qui le reçut avec tous les témoignages d'eſtime qu'on pouvoit attendre d'un Magiſtrat qui favoriſoit les ſçavans, qui aimoit les ſciences, & qui étoit déja tres-avantageuſement prevenu pour nôtre Philoſophe

1644 par la lecture des Eſſais de ſa Philoſophie.

Il eut auſſi de frequentes conferences avec le Chevalier *d'Igby* ſeigneur Anglois catholique qui étoit alors à Paris, & qui étoit du nombre de ſes principaux amis depuis quelques années. Mais quoiqu'il s'attachât principalement à voir ceux de ſes amis qu'il n'avoit jamais vûs, le nombre en étoit trop grand, & le terme qu'il avoit preſcrit à ſon ſéjour étoit trop court pour pouvoir leur donner à tous la ſatisfaction qu'il auroit ſouhaitée. Il ſe crût neanmoins obligé de ne point paſſer M. de Roberval. Il voulut l'aſſurer de ſon eſtime, lui offrir de nouveau ſon amitié, & lui declarer de vive voix que toutes les impreſſions de leurs petits démeſlez étoient parfaitement effacées de ſon eſprit. M. de Roberval fit ce qu'il put pour bien répondre à l'honneur que lui faiſoit M. Deſcartes; & il proteſta de la diſpoſition où il étoit de lui rendre *ce qu'il devoit à ſon merite & à ſa condition.* Mais le peu de liaiſon que M. Deſcartes remarqua dans ſes entretiens lui fit aiſément reconnoître la verité de l'idée qu'il s'étoit formée de ſon eſprit: & il ne lui fut pas difficile de juger que l'amitié de ce grand Geométre étoit un bien tres-periſſable. Il lui fit pourtant la juſtice de croire qu'il y avoit moins

de

de malice ou d'affectation que de naturel & de temperament dans ses manieres peu polies & desobligeantes; & il reçût son amitié telle qu'il la pouvoit donner, sans l'obliger à la garantir plus solide & plus durable qu'elle n'étoit. 1644.

Aiant laissé ce qui lui restoit d'exemplaires de ses Principes sous la disposition de l'Abbé Picot son hôte, qui en avoit déja traduit la moitié en nôtre langue, il partit pour la Hollande sur la fin d'Octobre. Et le P. Mersenne qui n'avoit plus rien à ce départ qui pût le retenir à Paris, se mit en chemin pour un voiage de huit ou neuf mois qu'il avoit à faire en Italie.

LES nouvelles du retour de M. Descartes dissiperent le trouble & les inquiétudes où étoient ses amis de Hollande sur quelques soupçons qu'ils avoient qu'on vouloit le retenir en France. A son arrivée qui fut le 15. de Novembre, il alla d'Amsterdam droit en Nord-Hollande se retirer à Egmond de Binnen avec la resolution de se renfermer plus profondement que jamais dans son ancienne solitude, & de s'appliquer loin des importunitez de ses voisins & des visites de ses amis à la connoissance des animaux, des plantes, & des mineraux. IV. & V. Il se retire à Egmond.

1644 Afin de ſe procurer le repos neceſ-
Il fait terminer ſon procez de Groningue. ſaire à ſes études, il ſongea d'abord à terminer le procez qu'il avoit à Groningue contre Schoockius Profeſſeur & Recteur de l'Univerſité, & qui étoit un démembrement de celui que Voetius lui avoit ſuſcité à Utrecht. La face de celui-ci s'étoit enfin changée à ſon honneur, quoique par la mauvaiſe volonté des juges que Voetius avoit corrompus, il en retiraſt peu d'avantages: mais il lui ſuffiſoit que l'irregularité de leurs procedures eût tourné tout à leur confuſion. L'éclat que fit leur injuſtice ne ſervit pas peu aux Juges de Groningue, pour regler leurs démarches dans le jugement qu'ils avoient à rendre entre leur Profeſſeur & M. Deſcartes.

L'affaire étoit pendante au Senat Academique ou Conſeil de l'Univerſité, qui étoit le tribunal legitime où devoient naturellement reſſortir les cauſes de Schoockius : & il s'agiſſoit de réparation publique des calomnies dont étoit compoſé le livre latin intitulé *Philoſophia Carteſiana* ou *Admiranda Methodus*, & publié par Voetius ſous le nom de Schoockius, qui s'en déclaroit l'Auteur, & par conſequent la caution. Sur la lettre que M. Deſcartes en écrivit le 7. de Février à Tobie d'André l'un des Profeſſeurs de l'Univerſité & des juges

de

de cette affaire, Schoockius fut ci- 1645
té : & ſur ſon aveu, ſans qu'on crût neceſſaire d'entendre ſa partie, on rendit une Sentence en faveur de M. Deſcartes le 10. d'Avril 1645. Mais l'on y traita Schoockius avec indulgence, parce qu'il étoit collégue des juges, qu'il reconnoiſſoit ſes erreurs, & qu'il n'avoit été que le miniſtre des calomnies & des excez de Voetius.

La ſurpriſe qu'eut M. Deſcartes de ſe voir jugé en ſon abſence, & avant même la production de ſes pieces, lui fit prendre cette prompte expedition pour un effet de l'évidence de la bonté de ſa cauſe. Meſſieurs de Groningue lui aiant fait tenir une copie de la Sentence avec les actes qui avoient ſervi au procez ; il jugea à propos de les envoier aux Magiſtrats d'Utrecht avec cinq lettres de leur Miniſtre Voetius écrites au Pere Merſenne, afin qu'ils ouvriſſent enfin les yeux ſur les impoſtures & la malignité de cet hypocrite. Mais au lieu de ſonger aux moïens de reparer le paſſé, la confuſion qu'ils en eurent ſe tourna en une mauvaiſe honte, qui ne produiſit autre choſe qu'un acte fait le 11. de Juin, pour défendre l'impreſſion & le debit de tout ce qui étoit pour ou contre M. Deſcartes.

Nonobſtant cette ordonnance, Voe-

1645 tius au deſeſpoir de ce qui s'étoit paſſé à Groningue, ne laiſſa point d'imprimer une lettre au nom de Schoockius contre le gré de l'auteur qui la deſavoüoit : & ſon fils attaqua les juges de Groningue par un libelle des plus inſolens intitulé *Tribunal iniquum.* Il fallut que M. Deſcartes prît la defenſe de ces Meſſieurs & de leur jugement.

Cependant Voetius le Pere & Dématius ſon collégue notez dans la Sentence comme fauſſaires & calomniateurs, concerterent les moïens de punir l'ingratitude de Schoockius, qui avoit été l'écolier & le confident du premier. Ils appelloient ingratitude l'obligation qu'avoit euë celui-ci de préferer la verité au menſonge devant le tribunal de ſes juges. Mais parce qu'il n'étoit plus ſous la ferule, ils lui intenterent un procez d'injures, comme s'il les avoit calomniez. Toutefois les menaces que Schoockius fit à Voetius de découvrir ſes ſecrets en juſtice furent cauſe du deſiſtement de celui-ci, lorſque le procez fut ſur le point d'être jugé à Utrecht, & ils ne ſe pardonnerent jamais ſerieuſement depuis.

Il n'en fut pas de même des diſpoſitions de M. Deſcartes à leur égard. La tempête finie, il ne fit aucune difficulté de découvrir ſon cœur : & il fut aſſez gene-

genereux pour leur faciliter la recon- 1645
ciliation, & leur offrir ſon amitié. Mais Voetius parut inſenſible à toutes ces bontez.

Il ſe vanta de garder encore une action contre lui, dont il pourroit ſe ſervir en ſon temps. C'eſt ce qui porta M. Deſcartes à dreſſer un manifeſte Apologetique pour les Magiſtrats d'Utrecht, afin de pouvoir enſevelir une bonne fois toute cette affaire. Il leur fit un abregé hiſtorique & raiſonné de ce qui s'étoit paſſé dans leur ville depuis l'an 1639. touchant ſa philoſophie & ſa perſonne. Il leur expoſa toute la juſtice de ſa cauſe & l'injuſtice de ſes ennemis, pour les porter à lui faire enfin raiſon du tort qu'ils avoient fait à ſa reputation par la faveur qu'ils avoient donnée à Voetius.

Cependant la lecture de ſes Principes produiſoit de bons ou de mauvais effets dans les eſprits, ſelon qu'ils ſe trouvoient diſpoſez à l'égard de leur auteur. Suivant cette penſée, M. Deſcartes ne devoit rien eſperer que de favorable de la part de Rivet qui ſe diſoit ſon ami, & qui ſe déclaroit même ſectateur de ſa doctrine, pour imiter pluſieurs Carteſiens avec leſquels il avoit à vivre. Mais comme il ne la comprenoit pas, il crut faire un compliment agréable à M. Gaſſendi

de

1645 de lui propoſer de faire ſur ſes Principes, ce qu'il avoit fait ſur ſes Meditations.

M. Gaſſendi s'en excuſa premiérement ſous le pretexte de ne pas renouveller une plaie qu'il croioit fermée, & enſuite ſur le mépris qu'il faiſoit de ces Principes : & il ſe contenta de lui dire quelques injures pour la décharge de ſon cœur. Les Jeſuites n'en uſoient pas de même dans le jugement qu'ils portoient de ſon dernier ouvrage. Il en reçeut des témoignages tres-avantageux de la part des principaux de leur corps, juſqu'à lui faire croire que *la Societé vouloit être de ſon parti.*

Heereboord enſeigne le Carteſianiſme à Leyde.

Les progrez de ſa Philoſophie n'étoient pas moindres en Hollande qu'à Paris. Dés le mois de Fevrier M. de Hoogheland lui avoit envoié trois theſes differentes ſoûtenuës depuis peu à Leyde, & ne contenant que ſes opinions. Elles s'introduiſoient aſſez heureuſement dans cette Univerſité par l'induſtrie d'*Adrien Heereboord* Profeſſeur en Philoſophie & ſous-Principal du collége Theologique, à la faveur de Heydanus Miniſtre & Predicateur celebre, de Golius, de Schooten, & de quelques autres Profeſſeurs qui s'étoient rendus eux-mêmes ſectateurs de cette nouvelle Philoſophie. Le zele de Heereboord dans ſes

pre-

premiéres leçons n'étoit peut-être pas ardent au même degré de chaleur que celui de Regius à Utrecht, mais il ſembloit être plus circonſpect & mieux reglé. Auſſi fut-il de plus longue durée & d'un ſuccés plus ſenſible. 1645

Schiſme & ingratitude de Regius.

Il auroit été à ſouhaiter pour M. Deſcartes que Regius eût gardé la même conduite, ou qu'il eût perſeveré du moins dans ſa premiére docilité à l'égard de ſon Maître. Depuis qu'il s'étoit hazardé à dogmatiſer de ſon chef ſur l'union de l'Ame humaine avec le corps, & ſur quelques autres points delicats, il avoit donné beaucoup d'exercice à M. Deſcartes, qui par ſes exhortations particulieres & par les corrections qu'il avoit faites à ſes Theſes & à ſes autres écrits, avoit tâché de retenir ſon eſprit dans ſes bornes. Regius s'étoit inſenſiblement écarté depuis ce temps: & ſoit qu'il fût enfin retourné à ſon premier genie, ſoit qu'il cherchât quelque milieu pour ſe racommoder avec ſes ennemis d'Utrecht, & s'aſſurer la paiſible poſſeſſion de ſa chaire, il avoit pendant le voiage de M. Deſcartes en France dreſſé des Eſſais d'une Philoſophie à ſa mode, auſquels il pretendoit donner le titre de *Fondemens de Phyſique.*

L'experience qu'il avoit des bontez de M. Deſcartes, lui fit croire qu'il lui

1645 lui paſſeroit cet ouvrage de la maniére qu'il l'avoit compoſé. Il le lui envoia pour l'examiner, plûtôt afin de ne pas laiſſer perir ſa coûtume tout d'un coup, que pour profiter veritablement des leçons de ſon maître. M. Deſcartes n'eut point la complaiſance dont il s'étoit flaté. Il trouva dans ce dernier Ecrit plus de licence qu'il n'en avoit remarqué dans tous les autres : & au lieu d'envoier à Regius les corrections des endroits qui en avoient beſoin comme il l'avoit pratiqué juſques-là, il lui manda nettement qu'il ne pouvoit donner une approbation generale à cet ouvrage. Il ajoûta que s'il étoit aſſez amoureux de ſes ſentimens particuliers pour ne pas ſuivre l'avis qu'il lui donnoit de le ſupprimer ou de le reformer, il ſeroit obligé de le deſavoüer, & de détromper le Public, qui avoit crû juſqu'alors qu'il n'avoit point d'autres ſentimens que les ſiens.

Regius qui avoit déja pris ſon parti, & qui s'étoit fortifié contre toutes ſortes de remontrances, ne laiſſa point de remercier M. Deſcartes de ſes avis : mais au lieu de les ſuivre comme auparavant, il ſe mit en devoir d'excuſer ſon ouvrage, & d'en faire voir l'œconomie & les beautez à ſon maître, comme ſi ces choſes euſſent échappé à ſes reflexions. Il lui fit valoir

valoir ſur tout ſa methode d'Analyſe, 1645
& ſa belle maniere de définir & de diviſer. Mais pour éviter les inconveniens dont M. Deſcartes l'avoit averti, il lui envoia ce modéle d'avertiſſement au Lecteur avec lequel il pretendoit finir la préface de ſon livre. *Pour détromper ceux qui s'imagineroient que les choſes contenuës dans cet ouvrage ſeroient les ſentimens purs de M. Deſcartes, je ſuis bien aiſe d'avertir le Public qu'il y a effectivement pluſieurs endroits où je fais profeſſion de ſuivre les opinions de cet excellent homme; mais qu'il y en a d'autres auſſi où je ſuis d'une opinion contraire, & d'autres encore ſur leſquels il n'a pas jugé à propos de s'expliquer.* Pour tâcher de prévenir le deſaveu public dont il ſe croioit menacé par M. Deſcartes, il lui fit offre d'ajoûter encore dans ſa préface tout ce qu'il jugeroit à propos, parce qu'il apprehendoit ce deſaveu comme une réfutation de ſon ouvrage, capable de l'étouffer ou de le décrier dans ſa naiſſance. Mais il ne parla point de le retoucher dans le fonds.

M. Deſcartes lui manda qu'il approuvoit fort la maniére de traiter la Phyſique par définitions & diviſions, pourvû qu'il y ajoutât les preuves neceſſaires. Mais il lui fit connoître en même temps qu'il ne lui paroiſſoit pas encore aſſez verſé dans la Metaphyſique,

1645 ſique, ni dans la Theologie, pour entreprendre d'en publier quelque choſe : & que s'il étoit abſolument determiné à l'impreſſion de ſes Fondemens de Phyſique, il devoit au moins retrancher ce qui regardoit l'Ame de l'Homme & la Divinité ; & ne rien falſifier de ce qu'il empruntoit de lui : en un mot ; qu'il lui feroit plaiſir de ne le pas rendre participant de ſes égaremens dans la Metaphyſique, ni de ſes viſions dans la Phyſique & la Medecine.

Cette derniére lettre fit enfin lever le maſque à Regius ; & reſolu de ſacrifier l'honneur de ſon maître au ſien, il renonça tout de bon à ſa diſcipline par une déclaration écrite du 23. de Juillet de l'an 1645, d'une maniere ſi cavaliere, que ce qu'on nous dit de l'ingratitude d'Ariſtote envers Platon, & de l'inſolence de Maxime le cynique envers Gregoire de Nazianze n'a plus rien d'incroiable. Regius encherit ſur eux par l'inſulte, & perdit par ſon ſchiſme la gloire que lui avoient acquiſe les dangers & les perſecutions qui l'avoient penſé rendre le *premier Martyr* de la ſecte Cartéſienne. Il joignit même l'injuſtice & l'infidelité à la revolte. Car aprés avoir retenu la plus grande partie de la doctrine de ſon maître pour s'en faire toûjours le même honneur qu'auparavant, il la défigura

& la

& la corrompit comme il lui plut. Et 1645
ſous pretexte que M. Deſcartes refuſa tant qu'il vêcut de la reconnoître pour ſienne à cauſe de cet exterieur étranger, il s'en ſaiſit aprés ſa mort, en ſupprimant même ſon nom, avec tant d'indignité, qu'on le regarde autant comme le premier Plagiaire de ſa doctrine, que comme le premier Schiſmatique de ſa ſecte.

M. Deſcartes répondit aux outrages de Regius avec une douceur & une ſageſſe qui auroit été capable de faire ſon apologie, s'il en avoit eu beſoin : & il ne voulut finir ſon commerce avec cet ingrat, qu'en lui donnant les avis les plus ſalutaires, qu'on pût attendre d'un bon maître & d'un veritable ami.

VII. Traité des Animaux pillé par Regius.

LA PARTIE la plus odieuſe du vol qui rendit Regius plagiaire de M. Deſcartes conſiſtoit dans des Memoires que celui-ci avoit dreſſez depuis l'édition de ſes Principes dans le deſſein d'en faire un juſte traité *des Animaux*. La copie que Regius lui avoit dérobée, je ne ſçai par quelle adreſſe, étoit tres-defectueuſe ; & par une indiſcretion qui ſervit à le trahir, il l'avoit preſque toute inſerée dans ſon livre des *Fondemens de Phyſique* ſans l'avoir pû comprendre, tant parce que les figures lui manquoient, qu'à cauſe que ce qu'avoit fait M. Deſcartes n'étoit pas achevé.

En

1645 En effet ce que Regius voulut mettre en œuvre n'étoit qu'une ébauche fort imparfaite de ce que M. Deſcartes meditoit ſur ce ſujet. Aprés le gain de ſon procés de Groningue, le deſir d'executer ſon grand deſſein l'avoit fait remettre aux operations anatomiques avec une application nouvelle. Ce fut dans le temps de ces occupations qu'il fut viſité par un Gentilhomme qui lui demanda à voir ſa Bibliotheque, & à qui il ne montra autre choſe, qu'un veau, à la diſſection duquel il alloit travailler.

Etudes & Traitez de l'Anatomie.

De la connoiſſance des bêtes il paſſa à celle du corps humain par le ſecours de ſes experiences. Et il commença dés l'automne de cette année ſon traité ſeparé de *l'Homme*, & même celui de la *Formation du Fœtus*, quoiqu'il n'eût pas achevé celui des *Animaux*.

Queſtions ſur la quadrature du Cercle.

Il fit une petite diverſion à cette étude par l'engagement où il ſe trouva avec les premiers Mathematiciens de l'Europe de prendre part au fameux differend qui s'éleva en cette année entre Longomontanus & Pellius touchant la quadrature du cercle. Il y avoit long-temps qu'il étoit convaincu qu'elle étoit impoſſible: & depuis qu'il en avoit fait la preuve par le moïen de ſa Methode & de ſon Analyſe, il s'étoit abſtenu de cette opera-

operation, comme d'une choſe im- 1645
praticable & inutile.

Il voit M. Chanut & M. Porlier à Amſterdam.

Au commencement d'Octobre il quitta ſa ſolitude pour aller embraſſer ſon ami M. Chanut qui paſſoit à Amſterdam pour la Suede en qualité de Reſident de France. Là il fit amitié avec M. *Porlier*, qui étoit de la compagnie de M. Chanut, & qui pendant les quatre jours qu'ils demeurerent à Amſterdam, ſe fit un plaiſir ſingulier d'apprendre le détail de diverſes particularitez propres à ruiner les calomnies des ennemis de nôtre Philoſophe.

M. Deſcartes s'en retourna fort ſatisfait le 10. du mois à Egmond, où il paſſa l'hiver, qui fut fort rude cette année, à compoſer deux petits Ouvrages de paſſe-temps, parce que les plantes de ſon jardin n'étoient pas encore en état de lui fournir les experiences qui lui étoient neceſſaires pour continuer ſa Phyſique.

Il fait la réponſe aux inſtances de M. Gaſſendi.

Et un eſſai de ſes Paſſions.

Le premier de ces Ouvrages étoit la Réponſe qu'il avoit refuſée d'abord au livre des Inſtances de M. Gaſſendi, que M. Clerſelier traduiſit en nôtre langue avec quelques adouciſſemens en faveur de ce dernier, qu'il vouloit raccommoder avec nôtre Philoſophe. L'autre étoit un petit traité de la nature des Paſſions de l'Ame. Son deſſein n'étoit pas de faire quelque choſe

de

1646 de fini qui meritât de voir le jour, mais ſeulement de s'exercer ſur la Morale pour ſa propre édification, & de voir ſi ſa Phyſique pourroit lui ſervir autant qu'il l'avoit eſperé pour établir des fondemens certains dans la Morale.

VIII. CEPENDANT M. de Roberval oubliant peu à peu la reſolution qu'il avoit priſe de vivre en bonne intelligence avec M. Deſcartes aprés l'honneur qu'il avoit reçû d'une de ſes viſites à Paris, retournoit inſenſiblement à ſon genie inquiet, & parloit de ce qu'il ſçavoit ou ne ſçavoit pas avec aſſez peu de précaution. M. Deſcartes en fut averti par des gens qui lui firent peut-être M. de Roberval plus criminel qu'il n'étoit, ſans conſiderer qu'il y avoit plus de foibleſſe que de malignité dans ſes maniéres.

Diſputes avec M. de Roberval ſur les Vibrations.

On lui donna avis dés le commencement de l'an 1646. de deux principaux points, ſur leſquels M. de Roberval ſe vantoit de lui faire de la peine. Le premier regardoit la queſtion de Pappus, ſur laquelle neanmoins il ne lui fit point de difficulté nouvelle pour lors. L'autre concernoit les *Vibrations*, c'eſt à dire, la grandeur que doit avoir chaque corps de quelque figure qu'il ſoit étant ſuſpendu en l'air par l'une de ſes extremitez, pour y faire ſes tours

& ſes

& ſes retours égaux à ceux d'un plomb 1646
pendu à un filet de longueur donnée.

La queſtion des Vibrations lui fut propoſée par le P. Merſenne, auquel il répondit le 21. de Fevrier & le 2. de Mars; & enſuite par M. Candiſche qui étoit pour lors à Paris. Il envoia la ſolution de la queſtion à ce Seigneur le 30. de Mars: & M. de Roberval y fit auſſi-tôt des obſervations que M. Candiſche ne manqua pas d'envoier à M. Deſcartes. Il en reçût la réponſe quelque temps aprés: & M. Deſcartes voiant que M. de Roberval s'appuioit principalement ſur ſes experiences, il manda au P. Merſenne qu'il ne préſumoit pas aſſez de lui-même pour entreprendre d'abord de rendre raiſon de tout ce qu'on peut avoir experimenté. Mais qu'il croioit que la principale adreſſe dans l'examen des experiences conſiſtoit à choiſir celles qui dépendent de moins de cauſes diverſes, & dont on peut le plus aiſément découvrir les vraies raiſons.

M. Deſcartes auroit ſouhaité finir de bonne heure une diſpute qu'il voioit dégenerer enfin en queſtions inutiles: mais il plut à M. de Roberval de vouloir la prolonger même au delà de l'année. Cette conduite & ſes fanfaronnades ſur la queſtion de Pappus lui attirerent la cenſure de ſon *Ariſtarque*; c'eſt

1646 c'eſt à dire, de ſon livre touchant le ſyſtéme du monde, avec un jugement ſur l'eſprit & la capacité de ce Géometre, que M. Deſcartes envoia au P. Merſenne.

Commerce de Philoſophie Morale avec la Princeſſe Elizabeth.

Ce fut preſque dans le même temps qu'il examina le livre de Seneque *de la vie heureuſe* en faveur de la Princeſſe Elizabeth ſa diſciple, qui lui avoit demandé dequoi ſe divertir dans ſes diſgraces aux eaux de Spa, où les Medecins lui avoient interdit l'étude & la contention d'eſprit. Les reflexions judicieuſes que la Princeſſe fit de ſon côté ſur le même ouvrage l'engagerent à traiter avec elle dans la ſuite diverſes autres queſtions de la Morale des plus importantes, touchant le ſouverain Bien, la liberté de l'Homme, l'état de l'Ame, l'uſage de la Raiſon, l'uſage des Paſſions, les actions vertueuſes & vicieuſes, l'uſage des biens & des maux de la vie.

Il deſavoüe Regius & ſon livre.

Rien ne troubla pour lors la joie qu'il recevoit de cet heureux commerce de philoſophie morale avec cette Princeſſe, que la publication du livre de Regius ſous le tître de Fondemens de Phyſique. Il ſe crût obligé de le deſavoüer publiquement pour les raiſons que nous en avons rapportées : & il inſera ſon deſaveu dans l'édition françoiſe de ſes Principes qui parut peu de temps aprés.

DANS

DANS le temps que Regius faiſoit éclater ſon ſchiſme contre M. Deſcartes, M. de Hooghland Gentilhomme catholique, celébre par ſa vertu & par ſes charitez, ſon hôte à Leyde & ſon correſpondant, donna au public des marques de ſon étroite union avec lui. C'eſt ce qu'il fit par la publication d'un livre qu'il lui dédia concernant l'exiſtence de Dieu, la ſpiritualité de l'Ame, & ſon union avec le corps; outre l'œconomie du corps de l'Animal expliquée méchaniquement. 1646 IX. Liaiſon de M. Deſcartes avec M. de Hooghland.

L'honnêteté qu'eut l'Auteur de reconnoître ce qu'il devoit à M. Deſcartes lui attira de la part de celui-ci un paralelle d'oppoſition avec Regius qui „ lui fut fort glorieux. „ Mon bon ami M. de Hooghland (dit-il à la „ Princeſſe Elizabeth) a fait tout le „ contraire de Regius, en ce que Re„ gius n'a rien écrit qui ne ſoit pris de „ moi, & qui ne ſoit avec cela contre „ moi: au lieu que l'autre n'a rien „ écrit qui ſoit proprement de moi, „ & toutes-fois il n'a rien qui ne ſoit „ pour moi, en ce qu'il a ſuivi les mê„ mes principes.

Mais le Public n'a point crû devoir s'arréter à une declaration qu'on ſoupconnoit n'avoir été donnée que pour paier plus genereuſement l'honneur que cette ami lui avoit fait à la tête &

dans le même collége pour profeſſer 1646
la Theologie. Tous ces nouveaux Profeſſeurs qui faiſoient gloire de ſuivre la doctrine de M. Deſcartes, rendirent leur Univerſité, qu'on qualifioit du nom *d'Ecole illuſtre*, Cartéſienne dans ſa naiſſance, à la faveur des Curateurs qui étoient le grand Veneur de Hollande, M. Rivet Aumônier & Théologien du Prince, & *M. Huyghens* ſecond fils de M. de Zuytlichem élevé dans les principes de M. Deſcartes.

Parmi ceux qui demeurerent à la Haye il ne s'en trouva point de plus conſiderables que M. de *Braſſet* gentilhomme François, qui étoit ſon correſpondant, & qui fut depuis Reſident de France auprés des Eſtats Géneraux, & M. le Burggrave *de Dhona* le jeune, gouverneur de la ville d'Orange, qui ne laiſſa pas de continuer dans les exercices de la Philoſophie Carteſienne avec la Princeſſe abſente.

Outre tant de ſujets de ſatisfaction, M. Deſcartes reçût encore pendant toute cette année divers complimens de la part des Jeſuites de France & des Pays-bas. La choſe lui fut d'autant plus agréable que ces Péres ſembloient devoir être ceux qui ſe ſentiroient les plus intereſſez dans la publication d'une nouvelle philoſophie; & qui ſelon lui, auroient dû le lui pardonner le

Etat de ſes amis parmi les Jeſuites & ailleurs.

1646 moins, s'ils y avoient trouvé quelque choſe à redire. Il eut même le plaiſir de voir revenir de leurs préventions quelques-uns de ceux d'Allemagne & d'Italie, & particulierement le P. *Athanaſe Kirker*, qui lui demanda ſon amitié par la médiation du P. Merſenne. Auſſi reconnut-il par la lecture de deux ouvrages de Phyſique, dont le P. *Eſtienne Noël* Recteur du Collége de Clermont à Paris lui fit préſent dans cette année, que *les Peres de la Compagnie de Jeſus ne s'attachent pas tant aux anciennes opinions, qu'ils n'en oſent propoſer auſſi de nouvelles.* Le P. Noël étoit ſi bien de ſes amis qu'il ſe crut obligé l'année ſuivante de prendre ſa défenſe contre M. Paſcal le jeune, avant que celui-ci ſe fuſt entierement rangé du côté des Cartéſiens.

Ce fut vers le même temps qu'il reçût la Philoſophie du Pere *Fabri* Jeſuite qui profeſſoit les Mathématiques à Lyon. Cette Philoſophie étoit en reputation d'être bonne, quoi qu'elle fuſt contraire à la doctrine de M. Deſcartes. On fit preſque le même jugement d'un autre ouvrage de ce Pere qui parut la même année touchant le mouvement local. M. Deſcartes en recevant ces deux ouvrages, eut avis que le même Auteur ſongeoit à faire un cours de Philoſophie pour l'oppoſer à la ſienne.

C'eſt

C'eſt ce qui lui fit prendre la reſolution 1646
d'écrire contre ſes ſentimens, au cas qu'il fuſt avoüé de ſa Compagnie, & qu'il parût que les Jeſuites vouluſſent adopter ſa doctrine. Mais l'évenement lui fit connoître que le P. Fabri n'avoit pas alors toute l'approbation de ſa Compagnie.

Au mois de Septembre de la même année M. Deſcartes perdit un ami à la mort du *P. Niceron* Minime : mais il en acquit un autre en la perſonne de *M. le Comte* Contrôlleur géneral de l'ordinaire des guerres, qui l'étoit déja de Meſſieurs Chanut, Clerſelier, & Porlier. Il mérita ſon amitié par des objections qu'il fit ſur ſon livre des Principes, auſquelles l'Abbé Picot & l'Auteur lui-même ſe firent un plaiſir de répondre.

X.

A PEINE M. Deſcartes avoit-il fini avec M. le Comte & M. Porlier ſes nouveaux amis, qu'il fallut répondre à M. Chanut ſur l'une des plus importantes queſtions de la Morale; & ſe préparer à ſatisfaire les deſirs de la Reine de Suéde, conformément à la haute opinion que ce Réſident avoit donnée de lui à cette Princeſſe. La derniere lettre qu'il lui avoit écrite de Stockholm concernant les rares qualitez de *Chriſtine*, l'entretien qu'il avoit eu ſur le même ſujet avec M. de la Thuillerie au retour de ſon

Il répond à la Reine de Suede & à M. Chanut ſur des queſtions de Morale.

1646 Ambaſſade de Suéde, & l'exemple de ſon illuſtre diſciple la Princeſſe Elizabeth, ne lui permettoient pas de douter de la poſſibilité de toutes les merveilles que la renommée publioit de cette grande Reine, qui n'avoit encore alors que 19. ans.

Le gouſt que M. Chanut lui avoit déja inſpiré pour ſa philoſophie lui fit demander ſon ſentiment ſur une queſtion de Morale qui s'étoit agitée entre elle & ce Reſident au mois de Novembre 1646. La queſtion étoit de ſçavoir quand on uſe mal de l'amour ou de la haine, lequel de ces deux déréglemens ou mauvais uſages eſt le pire. M. Chanut priant M. Deſcartes de la part de la Reine de lui envoier ſon ſentiment ſur cette queſtion, s'étoit contenté de lui mander qu'elle & lui avoient été d'opinion contraire, ſans lui dire quelle avoit été celle de la Princeſſe ou la ſienne.

† 1647 M. Deſcartes pour donner à la Reine la ſatisfaction qu'elle demandoit, fit ſur le champ, c'eſt à dire au commencement de l'an 1647. une belle diſſertation ſur *l'Amour* que nous avons au premier volume de ſes lettres. Il y examina trois choſes avec ſa méthode ordinaire; 1. ce que c'eſt que l'Amour; 2. ſi la ſeule lumiere naturelle nous enſeigne à aimer Dieu; 3. lequel des deux déréglemens eſt le pire, de l'Amour

ou

ou de la Haine. La lecture de cette 1647
piéce qui fut envoiée en Suéde au mois de Février fit juger à la Reine que tout ce que M. Chanut lui avoit dit de M. Deſcartes, étoit encore au deſſous de la verité. Elle en parut ſi contente qu'elle ne pouvoit enſuite ſe laſſer de donner des loüanges à l'Auteur; & de s'enquerir des particularitez de ſa perſonne & de ſa vie. *M. Deſcartes* (dit-elle à M. Chanut) *autant que je le puis voir par cet écrit, & par la peinture que vous m'en faites, eſt le plus heureux de tous les hommes; & ſa condition me ſemble digne d'envie. Vous me ferez plaiſir de l'aſſurer de la grande eſtime que je fais de lui.*

Elle donna ſon conſentement à tout ce que contenoit l'écrit, hors un mot, qui faiſoit voir en paſſant que M. Deſcartes n'étoit pas de l'opinion de ceux qui veulent que *le Monde ſoit fini.* Elle témoigna douter qu'on pût admettre l'hypothéſe du Monde infini ſans bleſſer la religion chrétienne. M. Chanut fut chargé de lui en écrire pour lui demander l'éclairciſſement de la difficulté, à laquelle il repondit qu'il ne tenoit pas le monde *infini* mais *indefini*, c'eſt à dire qu'il n'avoit pas de raiſons pour prouver qu'il ſoit fini. Il ſatisfit en même tems M. Chanut, qui avoit ajoûté du ſien une autre queſtion touchant la véritable régle que nous devons ſuivre

1647 dans le partage de nos inclinations concernant l'amitié dans l'échange des offices mutuels de la bienveillance, & dans la distinction de l'estime d'avec l'affection.

XI. Affaires que Revius & Triglandius lui suscitérent à Leyde.

LE PLAISIR que M. Descartes goûtoit dans la communication qu'il avoit avec la Reine de Suede & M. Chanut sur la Philosophie morale fut troublé au commencement de cette année par quelques Théologiens de Leyde, qui tâchérent de lui faire des affaires dans leur Université. *Révius* Principal du collége des Theologiens, suborné (comme on l'a crû) par les artifices secrets de Voetius, qui ne souffroit qu'avec peine que le Cartesianisme qu'il avoit tâché de détruire à Utrecht prît racine à Leyde, s'étoit avisé de faire soûtenir aux mois de Janvier & de Février quatre théses differentes contre M. Descartes.

L'intention de Révius étoit de pervertir le sens des Meditations Metaphysiques de nôtre Philosophe. En quoi il fut secondé par le ministre *Triglandius* premier Professeur en Théologie dans l'Université. Leur dessein étoit de le faire condamner par leurs classes & leurs consistoires comme un Blasphemateur, un Impie, & un Pelagien. M. Descartes aiant appris que ces nouveaux calomniateurs n'attaquoient aucune de ses vrais opinions, mais seule-

ſeulement qu'ils lui en attribuoient de 1647
fauſſes, qui avoient toûjours été fort éloignées de ſa penſée : écrivit aux Curateurs de leur Univerſité pour en demander juſtice. Les Curateurs aiant cité le Recteur & les Profeſſeurs pour ſçavoir dequoi il s'agiſſoit, donnérent à la hâte un decret le 20. de Mai pour leur défendre de faire doreſnavant aucune mention de M. Deſcartes & de ſes opinions dans leurs leçons. Aprés quoi ils récrivirent à M. Deſcartes pour lui marquer „ qu'aiant ſatis-„ fait ſelon leur pouvoir à ce qu'il „ avoit deſiré d'eux, ils eſperoient „ que de ſon côté il correſpondroit „ auſſi à leurs deſirs. Qu'à cet effet „ ils le prioient de s'abſtenir d'agiter „ davantage la queſtion qu'il diſoit „ avoir été attaquée & combatuë par „ les Profeſſeurs de leur Univerſité, „ pour prévenir les inconveniens qui „ en pourroient arriver de part & „ d'autre.

M. Deſcartes fut aſſez mal ſatisfait de cette conduite, & il n'y trouva de loüable que l'honnêteté des termes. Il leur écrivit pour leur marquer l'étonnement où il étoit de n'avoir pû comprendre leur penſée, ou de ne leur avoir pû expliquer la ſienne d'une maniére aſſez claire pour leur faire entendre ce qu'il deſiroit d'eux. Ces Meſſieurs s'étoient trompez de croire

1647 qu'il s'agît d'aucune queſtion qui eût été attaquée par les deux Theologiens Révius & Triglandius. Il ne s'agiſſoit que de la réparation d'une calomnie dont les ſuites étoient à craindre à cauſe du rang & du crédit des calomniateurs.

M. Deſcartes voiant la moleſſe des Curateurs qui appréhendoient de faire une tache à l'honneur de leur Univerſité, & ſçachant d'ailleurs que la cabale de Révius & de Triglandius, qui avoient déja gagné la plûpart des Miniſtres, des Théologiens, & des Profeſſeurs, alloit le faire condamner comme Pelagien dans leurs conſiſtoires ou leurs ſynodes, prit le parti d'emploier l'autorité du Prince d'Orange comme il avoit fait pour l'affaire d'Utrecht.

Il écrivit donc à M. Servien Plenipotentiaire pour la Paix de Munſter, qui faiſoit la fonction d'Ambaſſadeur à la Haye pour un temps. L'effet de ſa lettre fut qu'on fit taire les Théologiens, & qu'on ôta la connoiſſance de cette affaire à la Faculté de Théologie. Mais on prit garde de ne rien faire qui pût chagriner ou décourager les Miniſtres & les Profeſſeurs dans leurs fonctions & dans le zele qu'ils témoignoient pour le ſervice de leur religion.

Les Théologiens affligez neanmoins

de

de voir M. Deſcartes & ſes écrits ar- 1647
rachez de leurs mains, déchargérent leur mauvaiſe humeur ſur ceux de leurs collégues qu'ils ſçavoient être ſectateurs de ſa Philoſophie. La tempête tomba particulierement ſur les Profeſſeurs Heereboord & du Ban, & ſur le Miniſtre Heydanus qu'ils accuſérent de favoriſer la Religion Catholique à cauſe qu'il préchoit à la Cartéſienne. Mais ils n'oſerent toucher ni à Golius ni aux deux Schooten, ni au jeune docteur de Raei qui profeſſoit la Medecine en particulier.

XII. Second voiage en France.

CES NOUVEAUX troubles ne furent point capables de rompre le voiage de France dont M. Deſcartes avoit formé le deſſein dés leur commencement. Il partit de la Haye le 7. de Juin : & arriva à Paris dans la réſolution de paſſer en Bretagne dés le commencement de Juillet, pour régler les affaires qui ſervoient de prétexte à ſon voiage. Mais l'édition françoiſe de ſes Principes qui s'achevoit entre les mains de l'Abbé Picot leur traducteur lui donna occaſion de differer quelques jours, tant pour y faire une préface que pour voir entiérement débarraſſé de cette occupation un homme qui devoit être de ſa compagnie dans ſon voiage. Il ne vid pendant cet intervalle que le P. Merſenne, M. Mydorge qu'il ne devoit plus revoir

1647 de ſa vie, & M. Clerſelier, qui aprés une longue maladie avoit procuré depuis quelques mois la publication des Meditations en François de la traduction de M. le Duc de Luines & de la ſienne.

Aprés avoir reglé ſes affaires en Bretagne & en Poitou, il revint par la Touraine où M. de Crenan Gentilhomme de ſes amis le retint pendant quelque temps. A ſon retour il trouva bien du deſordre dans ſes amitiez, le Pere Merſenne malade, & Monſieur Mydorge mort depuis huit ou quinze jours.

Penſion du Roi. Mais il avoit d'autres amis à la Cour qui ſongeoient à lui, ſans qu'il s'avisât de ſonger à eux, & qui travailloient auprés du Cardinal Miniſtre, pour lui obtenir une penſion du Roy. Elle lui fut accordée en conſideration *de ſes grands merites, & de l'utilité que ſa philoſophie & les recherches de ſes longues études procuroient au genre humain : comme auſſi pour l'aider à continuer ſes belles experiences qui requeroient de la dépenſe*, &c. Il fut ſurpris de voir l'expedition des lettres patentes portant le don d'une penſion de 3000. liv. ſcellées le 6. de Septembre avant que d'avoir oüi parler des démarches que ſes amis avoient faites pour cela : & il trouva dans le Maréchal de la Meilleraye qui gouvernoit alors les Finances,

&

& qui l'honnoroit de ſon amitié en particulier, une perſonne exacte & affectionnée à la lui faire paier. 1647

Dés le lendemain il ſongeoit à ſon retour en Hollande lors qu'il fut rencontré aux Minimes de la place Royale par M. Paſcal le jeune qui cherchoit à le voir depuis qu'il avoit ſçeu qu'il étoit en France. M. Deſcartes eut du plaiſir à l'entendre ſur les experiences du Vuide qu'il avoit faites à Roüen auprés de ſon Pere depuis plus de quinze mois. Il trouva que toutes ces experiences étoient aſſez conformes aux principes de ſa philoſophie, quoique M. Paſcal y fût encore alors oppoſé par l'engagement & l'uniformité d'opinions où il étoit avec M. de Roberval & les autres qui ſoûtenoient le Vuide. Mais pour le recompenſer de ſa converſation, il lui donna avis de faire d'autres experiences ſur la maſſe de l'air, à la peſanteur duquel il rapportoit ce que les Philoſophes du commun avoient attribué vainement à l'horreur du vuide. Il l'aſſura du ſuccés de ces experiences, quoiqu'il ne les eût point faites, parce qu'il en parloit conformément à ſes principes. M. Paſcal qui n'étoit pas encore perſuadé de la ſolidité de ces principes, & qui lui promit deſlors quelques objections contre ſa matiére ſubtile, n'auroit peut être pas eu grand égard à ſon avis,

Entretien avec M. Paſcal.

1647 avis, s'il n'eût été averti vers le même temps d'une penſée toute ſemblable qu'avoit euë Torricelli Mathématicien de Florence. Les experiences qu'il fit ſur ces avis, & qu'il fit faire ſur le Puy de Domme par ſon beaufrére M. Perrier en 1648. ſe trouvérent fort heureuſes, mais il ſemble qu'il aima mieux en ſçavoir gré à Torricelli qu'a Monſieur Deſcartes.

Retour en Hollande. Celui-ce partît incontinent aprés avoir reçû les Lettres patentes de ſa penſion. Il arriva en Hollande ſur la fin de Septembre avec l'Abbé Picot qui lui tint compagnie dans ſon aimable ſolitude d'Egmond juſqu'au milieu du mois de Janvier de l'année ſuivante. Ils paſſerent les trois derniers mois de l'année à joüir l'un de l'autre, & à cultiver ſa Philoſophie dans une tranquillité profonde, s'occupant principalement aux diverſes experiences du vuide qu'ils trouvoient de plus en plus conformes à ſes principes, & profitant de la douceur de l'hiver qui fut extraordinaire cette année.

Il envoie ſon ſentiment du ſouverain Bien & ſon Traité des Paſſions à la Reine de Suede. Ces occupations furent interrompuës par une lettre du 9. de Novembre que M. Deſcartes reçût de M. Chanut, qui le prioit de la part de la Reine de Suéde de lui expliquer ſon ſentiment touchant le *ſouverain Bien*. Il s'en acquitta comme il put ſans raiſonner ſur les lumiéres de la Foy, parce que la Reine avoit

avoit marqué qu'elle ne conſideroit le 1647
ſouverain Bien qu'au ſens des Philoſophes anciens. Il accompagna ſon écrit des lettres qu'il avoit adreſſées autrefois à la Princeſſe Elizabeth ſur le même ſujet avec ſon traité manuſcrit des Paſſions. La Reine en fut ſi contente qu'elle voulut lui écrire de ſa main pour l'en remercier, & quelle ſongea deſlors à l'attirer auprés d'elle.

SUR la fin de l'année l'on vid paroi- XIII.
tre en Hollande deux écrits latins, auſ- Ecrits de Revius & de Regius, &c.
quels il ſembloit que M. Deſcartes ne devoit point ſe montrer indifferent. Il crut neanmoins devoir mépriſer le premier qui étoit directement contre lui intitulé, *Conſideration ſur la Methode de la Philoſophie Cartéſienne*, parce qu'il avoit ſon ennemi Révius pour auteur, & qu'il étoit rempli de *cavillations inutiles*, & de calomnies groſſiéres.

L'autre le toucha davantage quoiqu'il ne s'adreſsât à lui qu'indirectement. Il avoit pour auteur ſon ancien diſciple Régius, & pour titre *Explication de l'Eſprit humain, ou de l'Ame raiſonnable.* M. Deſcartes y remarqua pluſieurs opinions qu'il jugeoit fauſſes & pernicieuſes. Et parce qu'on étoit encore aſſez communement perſuadé que Regius étoit toûjours dans les ſentimens qu'il lui avoit inſpirez autre-

1648 autrefois, il ſe crud obligé de découvrir les erreurs de cet Ecrit, de peur qu'elles ne lui fuſſent imputées par ceux qui n'aiant pas lû ſes ouvrages, & ſur tout ſes Meditations, tomberoient par hazard ſur la lecture de cet Ecrit. La refutation qu'il en fit en latin ſous le titre de *Remarques ſur un certain placart*, &c. fut imprimée ſans ſa participation. Regius y répondit, ſans que M. Deſcartes ſe ſouciât de ſa réponſe, qui fut refutée aprés ſa mort par Tobie d'André.

Il ne fit pas plus de cas de deux autres libelles qui parurent contre lui dans le même temps : & ſon mépris fut ſuivi de celui de Public qui les laiſſa périr.

Troiſiéme voiage en France peu heureux.

A peine l'hiver étoit-il paſſé qu'il reçût une eſpéce d'ordre de la Cour, & *comme de la part du Roy* de revenir en France ſous des offres avantageuſes. Elles conſiſtoient dans l'agrément d'une nouvelle penſion & d'un emploi conſiderable, qui devoit lui procurer plus d'honneur que d'occupation, afin de lui laiſſer le loiſir de continuer ſes études. Il avoit une répugnance extraordinaire pour ce voiage dont le ſuccés lui paroiſſoit ſuſpect par le preſſentiment qu'il avoit des affaires du Roiaume. Mais aiant reçû dés la fin de Mars le brévet de ſa nouvelle penſion qu'un offi-

officier de la Cour qui étoit de ſes amis lui avoit envoié par M. de Martigny ; il ne fut plus en état de reculer. 1648

Il partit donc au mois de Mai : mais à peine fut-il arrivé à Paris que l'état des affaires publiques lui fit ouvrir les yeux ſur l'incertitude des choſes humaines, & ſur la facilité qu'il avoit euë à ſe laiſſer vaincre. Les troubles inopinément ſurvenus, firent qu'au lieu des effets qu'on lui avoit promis, il trouva qu'on avoit fait paier par un de ſes proches les lettres qu'on lui avoit envoiées, & qu'il lui en devoit l'argent. De ſorte qu'il ſembloit n'être venu à Paris que pour acheter un parchemin le plus cher & le plus inutile qu'il eût jamais eu entre les mains. Ce qui le dégouta le plus, c'eſt qu'aucun de ceux qui l'avoient fait venir à la Cour ne témoigna vouloir connoître autre choſe de lui que ſon viſage, comme s'il eût été quelque Elephant ou quelque Panthére.

Une avanture ſi ineſperée lui apprit à ne plus entreprendre de voiages ſur des promeſſes, fuſſent-elles écrites en parchemin : & il ſeroit parti ſur le champ ſans dire mot pour retourner en Hollande, & pour ne pas augmenter par ſa préſence la confuſion de ceux qui

1648 qui l'avoient fait venir. Mais ſes amis aprés lui avoir laiſſé faire ſes adieux à la Cour le retinrent à Paris pendant prés de trois mois, & ils n'oubliérent rien pour lui rendre ce temps fort court & fort agréable.

Sa reconciliation avec Gaſſendi.

Ce fut pendant cet intervalle que Monſieur l'Abbé d'Etrées depuis Evéque Duc de Laon, & maintenant Cardinal, voulut faire ſa reconciliation avec M. Gaſſendi. Ce qui ſe paſſa en préſence de pluſieurs perſonnes de merite & de conſideration au grand contentement des deux Philoſophes, & de tous leurs amis communs.

XIV. CE FUT le jour de cette fameuſe réconciliation que M. de Roberval entreprit pour la premiére fois de démontrer l'impoſſibilité du mouvement ſans admettre le vuide. M. Deſcartes à qui s'adreſſoient perſonnellement les prétentions de ce Mathématicien, ne fit point de difficulté de répondre d'abord à toutes ſes objections. Mais il le fit avec tous les égards qui étoient dûs à la préſence de M. l'Abbé d'Etrées & de ſa compagnie, ſans changer la face d'une converſation honnête & paiſible.

Chicanes de Roberval.

L'humeur de M. de Roberval, qui avoit par tout beſoin de l'indulgence de ceux à qui il avoit affaire, ne s'accommodoit pas aſſez du flegme qui accom-

accompagnoit ordinairement les diſ- 1648
cours de M. Deſcartes. Auſſi ne fut il pas long-temps ſans s'échauffer: & il lui fit ſentir en toutes recontres pendant le reſte de ſon ſejour à Paris les effets de ce feu que nulle conſideration ne fut capable d'éteindre ou de rallentir.

Les perſecutions de cet homme qui affectoit de ne s'abſenter d'aucune aſſemblée où il ſçavoit qu'il devoit ſe trouver, & de le chicaner ſur ſa taciturnité, ne contribuerent guéres moins que les troubles publics à le dégouter de la ville. Il prit occaſion des barricades pour en ſortir dés le lendemain à travers de toute la confuſion. Il arriva en Hollande dés le 4. jour de Septembre: & aprés quelque ſejour qu'il fit à Leyde chez M. de Hooghelande & à Amſterdam, il alla ſe renfermer le 9. du même mois dans ſon Egmond, comme dans un port aſſuré contre les tempêtes dont il avoit déja vû les préludes dans ſon voiage.

Retour de M. Deſc. en Hollande.

A PEINE goûtoit-il les premiers fruits de ſon repos qu'il reçût les nouvelles de la mort du P. Merſenne qu'il avoit laiſſé fort malade à ſon depart de Paris. C'étoit l'ancien de ſes amis & de ſes ſectateurs, & il lui étoit toûjours demeuré attaché avec une conſtance & une fidelité miſe à toute épreuve. Rien ne put lui être plus ſenſible que la perte

XV.

Mort du P. Merſenne.

1648 perte d'un tel ami : mais pour montrer que l'affliction ne lui avoit pas ôté le jugement, il pria quelques mois aprés l'Abbé Picot de ſçavoir ce qu'étoient devenuës toutes les lettres qu'il avoit écrites à ce Pere depuis prés de 19. ans, parce qu'il étoit aſſuré qu'elles avoient été toutes fort ſoigneuſement conſervées. Il lui donna en même temps commiſſion de les retirer d'entre les mains des Minimes pour des raiſons tres-importantes. Mais ſa prévoiance pour avoit été un peu trop tardive devint inutile par la negligence de ces Religieux qui en avoient laiſſé perir un grand nombre, & par la diligence artificieuſe de M. de Roberval qui s'étoit deja rendu le Maitre d'une partie de ces lettres.

La Reine de Suéde devient Carteſienne.

Cependant la Reine de Suéde debarraſſée des negociations de la Paix de l'Europe concluë à Munſter le 24. d'Octobre ſe mit à l'étude du petit traité des Paſſions de M. Deſcartes : & les impreſſions qu'elle en reçût la firent reſoudre de paſſer à celle de toute ſa Philoſophie. Elle ordonna en même temps à *Freinshemius* ſon Bibliothecaire d'étudier ſes Principes afin de lui préparer les voies pour l'intelligence de cette Philoſophie : & le Reſident de France M. Chanut eut commiſſion de l'aſſiſter dans ce travail.

M.

M. Deſcartes êtoit alors occupé à 1648
ſatisfaire les premieres ardeurs d'un nouveau diſciple que ſa Philoſophie lui avoit fait en Angleterre. C'étoit Henry *Morus* dont la paſſion & le culte pour nôtre Philoſophe alloit preſque juſqu'à l'idolatrie. M. Deſcartes ſans faire attention à ſes éloges ne s'appliquoit qu'à l'inſtruire & à lui lever ſes difficultez à meſure qu'il les lui faiſoit connoître. Ce commerce dura juſqu'à la mort de M. Deſcartes, aprés laquelle cette ardeur de Morus pour le Carteſianiſme parut ſe rallentir par la diverſion que d'autres occupations y apporterent : juſqu'à ce qu'une ſimple lettre de M. Clerſelier le fit revivre en 1655. & lui fit donner de nouvelles preuves de ſon attachement pour ſa doctrine. Qui croiroit que ce Morus ſept ou huit ans aprés s'aviſa d'attaquer les Méditations de M. Deſcartes pour tâcher de les détruire ; & de declamer contre ſa Phyſique dans le deſſein de la faire paſſer pour libertine ?

Morus Carteſien puis adverſaire de Deſc.

L'ANNE'E 1649. fournit à la Princeſſe Elizabeth divers ſujets conſiderables de mettre ſa philoſophie morale en œuvre ; & à M. Deſcartes ſon cher maître de la conſoler ſur les accidens de cette vie, & ſur la bizarrerie des cataſtrophes de ce monde. Ces ſujets furent la maladie de la Princeſſe : le

XVI. Attaches de M. Deſcart. pour la Princeſſe Elizabeth.

1649 le parricide commis par les Anglois en la perſonne de leur Roy qui étoit ſon oncle maternel ; la fierté ou l'indifference qu'elle crut que la Reine de Suéde avoit pour elle ; le peu de ſatisfaction que l'Electeur Palatin ſon frere avoit reçû à la paix de Munſter.

La Princeſſe qui étoit alors à la cour de Berlin l'avoit ſouvent entretenu de la ſatisfaction qu'elle auroit de le poſſeder au Palatinat où elle faiſoit ſon compte de ſe retirer aprés le rétabliſſement de ſon frere : & il l'avoit aſſurée de ſon côté du plaiſir qu'il auroit d'aller vivre auprés d'elle dans un pays qu'il avoit connu dés l'an 1619. & qu'il eſtimoit l'un des plus beaux & des plus commodes de l'Europe. Il n'avoit plus alors aucune attache à la demeure de quelque lieu que ce fût. Quoiqu'il parût être dans le ſein du repos au fonds de la Nord-Hollande, & qu'il révât dans ſa ſolitude d'Egmond auſſi paiſiblement & avec autant de douceur qu'il eût jamais fait, il ſouhaitoit avec ardeur que les orages de la France s'appaiſaſſent promptement pour pouvoir s'y établir. Mais la continuation des troubles de ſa patrie, jointe à l'apprehenſion de ſe mettre jamais en voiage, ſembloit le faire reſoudre à paſſer le reſte de ſa vie en Hollande ; c'eſt-à-dire dans un lieu qui

Ses incertitudes ſur le lieu de ſa demeure.

qui n'avoit plus les mêmes charmes qu'autrefois pour le retenir, & qui ne lui paroiſſoit commode que parce qu'il n'en connoiſſoit point d'autre où il pût eſtre mieux. 1649

Lors qu'il raiſonnoit de la ſorte, il ignoroit encore le ſort que la Providence lui deſtinoit. Mais peu de jours aprés elle lui fit conjecturer qu'elle diſpoſoit de lui autrement qu'il ne ſe l'étoit propoſé. Dés le mois de Mars il reçût des lettres de M. Chanut, par leſquelles on lui marquoit le deſir que la Reine de Suéde avoit de le voir à Stockholm, & d'apprendre ſa philoſophie de ſa bouche. Comme il ſongeoit aux termes de s'excuſer ſur ce voiage, il reçût de ſecondes puis de troiſiémes lettres extrémement preſſantes de la part de la Reine. De ſorte que malgré toutes ſes apprehenſions & les difficultez qu'il trouvoit dans un voiage qu'il eſtimoit dangereux à ſa ſanté, il manda à M. Chanut la diſpoſition où il étoit d'obeïr à la Reine vers le milieu de l'été, pourvû quelle lui permit de revenir à Egmond trois mois aprés, ou vers la fin de l'hiver ſuivant au plus-tard. La Reine de Suede veut l'attirer à Stockholm.

La Reine préſumant de ſa bonne volonté, avant méme que M. Chanut eût reçû ſa derniére réponſe donna ordre à l'Amiral Flemming de l'aller prendre à Amſterdam, & de l'amener avant la fin

du

1649 du mois d'Avril. L'Amiral alla juſqu'à Egmond, mais ſous le nom d'un ſimple officier de la flote Suédoiſe pour lui offrir ſes ſervices, & lui montra les ordres de la Reine, ajoûtant qu'il prendroit ſa commodité, & qu'il feroit attendre le vaiſſeau autant qu'il le jugeroit à propos.

M. Deſcartes fut ſurpris de cette viſite, & s'excuſa le plus civilement qu'il lui fut poſſible ſur ce qu'aiant récrit au Reſident de France, il en attendoit une réponſe qui lui expliqueroit préciſement les dernieres volontez de la Reine, & détermineroit ſes reſolutions ſur ſon voiage. L'officier étant retourné à Amſterdam ſans s'étre fait connoître, M. Deſcartes receut de M. Chanut des lettres qui avoient été égarées pendant prés de quinze jours, & qui lui marquoient que la Reine avoit donné tous les ordres neceſſaires à M. l'Amiral Flemming pour le tranſporter en Suede.

Il reconnut à cette lecture la bevûë que le retardement de ces lettres lui avoit fait faire, prenant pour un ſimple officier l'un des Amiraux du Roiaume, qui lui avoit fait l'honneur de le viſiter, & de lui apporter lui même les ordres de la Reine. Craignant que le refus qu'il avoit fait de ſes ſervices ne fuſt interpreté au préjudice de ſes bonnes intentions, il fit inceſſamment préparer

ſon

son petit équipage pour ne plus se trou- 1649
ver surpris, lors qu'il recevroit ordre de partir, au cas qu'il ne pût obtenir les trois mois de délai qu'il avoit demandez.

Peu de jours aprés M. Chanut partit d'auprés de la Reine de Suéde pour venir rendre compe de sa residence à la Cour de France. Il arriva au mois d'Avril en Hollande où il fut prévenu du brévet du Roy qui le faisoit son Ambassadeur ordinaire auprés de la même Reine. Il alla chercher son ami dans son hermitage d'Egmond, & acheva de lever le reste des difficultez qu'il trouvoit à son voiage. Il le quitta pour Paris dans la resolution de le reprendre à son retour, & de le mener lui-même à la Reine de Suéde, au cas qu'il ne pût obtenir du Roi son maître la dispense de sa nouvelle dignité, & la permission de faire revenir sa famille en France.

XVII. Edition latine de sa Geometrie.

VERS le mois de Mai l'on vid paroitre pour la premiere fois la Géometrie de M. Descartes en latin, de la traduction de Schooten ancien Professeur de l'Université de Leyde en Mathématiques. Il y joignit des commentaires de sa façon, avec les excellentes notes de M. de Beaune dont nous avons deja parlé, & qui mourut quelques mois aprés cette édition.

1649 Schooten à l'exemple de tous les autres Traducteurs de M. Deſcartes, l'avoit prié de revoir ſa verſion, & de la rendre parfaitement conforme à ſes penſées originales, comme il avoit fait les autres. Mais il aima mieux la laiſſer paſſer que de la corriger à demi : & pour montrer qu'il ne prenoit aucune part à cet ouvrage, il voulut l'appeller *la Geometrie de M. Schooten*, ſans même s'en attribuer le fonds. Cette indifference ne fut point approuvée de ceux qui auroient ſouhaité qu'elle eût l'avantage des autres traductions : & M. Carcavi s'en plaignit à lui comme au nom de quelques ſçavans de Paris.

M. Carcavi correſpondant de M. Deſc.

Cet homme faiſoit en cette rencontre la fonction du feu P. Merſenne, à la place duquel il s'étoit fait ſubroger par M. Deſcartes pour la correſpondance qui concernoit les nouvelles de literature & de ſcience, & les livres nouveaux. Il commença par lui mander le ſuccés de l'experience ſur la peſanteur de l'air faite au Puy de Domme prés de Clermont en Avergne par M. Perrier & M. Paſcal. Il lui envoia en même temps deux petits livres venus de Rome touchant la Phyſique ſuivant les nouveaux ſentimens. Dans l'un des deux il étoit parlé des principes de M. Deſcartes avec eſtime : mais on jugea à Paris que l'auteur ne les avoit pas

pas bien entendus. Il lui manda aussi par la même voie, qu'il y avoit à Rome un Minime François nommé le P. *Magnan* plus intelligent & plus profond que le P. Mersenne, qui lui faisoit esperer quelques objections contre ses Principes. 1649

M. Carcavi qui étoit étroitement uni avec M. de Roberval ne manqua pas de lui envoier aussi diverses objections de ce Geometre, & de tâcher même de le bien remettre dans son esprit, où il prétendoit qu'il n'étoit mal que par l'indiscretion du P. Mersenne. M. Descartes se crut obligé de justifier la memoire de ce Pere: mais il ne laissa pas de sçavoir gré à M. Carcavi de l'amour qu'il témoignoit pour la paix & l'union des esprits, & il voulut bien en sa consideration répondre aux objections de M. de Roberval, *comme si elles lui eussent été proposées avec sincerité par une personne bien intentionnée.*

Se laisse gouverner par M. de Roberval.

M. de Roberval dont le plaisir étoit de toûjours objecter & non de recevoir des solutions, dissimulant les réponses que M. Descartes avoit données à ses difficultez, voulut se servir du nom de M. Carcavi pour les lui objecter de nouveau. Cette fiction ne plut point à M. Descartes, qui n'eut aucune peine à reconnoitre l'esprit de M. Roberval sous la main de M. Carcavi.

1649 C'eſt-pourquoi au lieu de récrire à celui-ci, il s'addreſſa à M. Clerſelier étant deja en Suéde, & le pria de marquer à M. Carcavi qu'il étoit ſon tres-humble ſerviteur, & qu'il ne manqueroit pas de lui faire réponſe lors qu'il lui écriroit ſes propres penſées.

XVIII Inquietudes ſur ſon voiage de Suéde.

LA SAISON de l'été s'avançoit, & M. Deſcartes attendoit le retour de M. Chanut Ambaſſadeur de France en Suéde pour faire le voiage en ſa compagnie. Mais aiant appris d'une part qu'il ne pouvoit partir de Paris avant le mois de Novembre, & de l'autre que la Reine de Suéde l'attendoit inceſſamment, il voulut prévenir les premieres rigueurs de l'hiver. Il fut ſeulement en peine de ſçavoir auparavant ſi les envieux que ſa Philoſophie lui avoit procurez n'auroient point pris le devant à la cour de Suéde pour tâcher de lui rendre de mauvais offices, & de preoccuper l'eſprit de la Reine. Il n'ignoroit pas l'averſion que la Nobleſſe Suédoiſe, & la pluſpart des Officiers de cette cour témoignoient pour toutes ſortes de ſciences. Il ſçavoit auſſi que la paſſion de la Reine pour les Sçavans commencoit à devenir l'objet de la raillerie & de la médiſance des Etrangers. On publioit déja qu'elle vouloit ramaſſer tous les Pédans de l'Europe à Stockholm; & que bientôt

tôt le gouvernement du roiaume seroit 1649
entre les mains des Grammairiens. Il craignoit de se voir confondre avec ces sortes de gens dans une cour où les Naturels du pays se soucioient peu de distinguer les Etrangers. Et la vûë de la Réligion catholique servoit encore à augmenter ses scrupules. Il fallut que Freinshemius à qui il en écrivit secretement les dissipât, & le pressât de nouveau de la part de la Reine.

Quoiqu'il commençat par fixer son retour précisément au printemps de l'année suivante, il se trouva dans un je ne sçai quel pressentiment de sa destinée qui le porta à regler toutes ses affaires, comme s'il eût été question de faire le vojage de l'autre monde.

Il quitta sa chére solitude le premier jour de Septembre, & aprés avoir laissé son petit traité des Passions entre les mains d'Elzevier pour être imprimé pendant l'automne, il s'embarqua au port d'Amsterdam, n'aiant pour tout domestique que *Schluter* Allemand serviteur fidele & affectionné que l'Abbé Picot lui avoit preté pour son voiage.

Il arriva heureusement à Stockholm au commencement d'Octobre, & alla descendre chez Madame Chanut sœur de son ami M. Clerselier, où elle lui presenta des lettres de l'Ambassadeur

1649 ſon mari, qui l'attendoient avec un apartement tout preparé, qu'il ne lui fut pas libre de refuſer. Il s'y trouva comblé de tous les avantages que le ſéjour de ſon aimable Egmond & celui de la ville de Paris joints enſemble auroient pû difficilement lui procurer à la fois.

Sa reception en Suéde, ſes conventions avec la Reine, ſa faveur auprés d'elle.

Le lendemain il alla ſaluër la Reine qui le reçût avec une diſtinction qui fut remarquée de toute la Cour, & qui contribua peut-être à augmenter encore la jalouſie de quelques Sçavans, à qui ſa venuë ſembloit avoir été redoutable. A la ſeconde viſite qu'il rendit à la Reine, elle lui découvrit le deſſein qu'elle avoit de le retirer en Suéde par un bon établiſſement. Mais comme il s'étoit préparé dés la Hollande contre toutes ſollicitations, il ne répondit à celle-là que par compliment.

Elle prit enſuite des meſures avec lui pour apprendre ſa philoſophie de ſa bouche: & jugeant qu'elle auroit beſoin de tout ſon eſprit & de toute ſon application pour y réüſſir, elle choiſit la prémiére heure d'aprés ſon lever pour cette étude comme le temps le plus tranquille & le plus libre de la journée, où elle avoit le ſens plus raſſis & le cerveau plus dégagé des embarras des affaires. M. Deſcartes reçut avec reſpect la commiſſion qu'elle lui donna

de ſe trouver dans le cabinet de ſa bi- 1649
bliothéque tous les matins à cinq heures, ſans alleguer le dérangement qu'elle devoit cauſer dans ſa maniére de vivre, ni le danger auquel elle expoſeroit ſa ſanté dans ce nouveau changement de demeure, & dans une ſaiſon qui étoit encore plus rigoureuſe en Suéde, que par tout où il avoit vécu juſqu'alors.

La Reine en recompenſe lui accorda la grace qu'il lui avoit fait demander par Freinshemius, & qui conſiſtoit à le diſpenſer de tout le cérémonial de la cour, & à le délivrer de tous les aſſujettiſſemens, ou pour parler comme les Philoſophes, de toutes les miſéres des Courtiſans. Mais avant que de commencer leurs exercices du matin, elle voulut qu'il prît un mois ou ſix ſemaines pour ſe reconnoître, ſe familiariſer avec le genie du pays, & faire prendre racine à ſes nouvelles habitudes, par leſquelles elle eſperoit lui faire goûter ſon nouveau ſejour, & le retenir auprés d'elle pour le reſte de ſa vie. Mais aiant reconnu de bonne heure la capacité de ſon eſprit qui s'étendoit encore à d'autres choſes que la Philoſophie, elle ne tarda point à le mettre de ſon conſeil ſecret : & la confiance quelle eut en lui la porta à regler ſa conduite particuliére, & même divers points concernant le

1649 gouvernement de ſes Etats ſur ſes avis. Il profita de cette nouvelle faveur, non ſeulement pour ſervir le Comte de Bregy & quelques autres perſonnes de merite auprés d'elle, mais ſur tout pour détruire dans ſon eſprit les raiſons d'éloignement & de froideur qu'elle ſembloit avoir pour la maiſon Palatine, & celles de la jalouſie ſecréte qu'elle avoit déja concûë pour l'eſprit, la doctrine, & le merite de la Princeſſe Elizabeth en particulier.

XIX. Jalouſie des Grammairiens de la Reine.

CE CREDIT joint à quelques applaudiſſemens qu'il reçût à la cour pour quelques vers François que la Reine lui avoit demandez ſur la paix de Munſter allarma les Grammairiens & autres *Sçavantaſſes* du Palais, malgré la précaution avec laquelle il tâchoit de prévenir leur jalouſie. Ils étudiérent ſoigneuſement les occaſions de lui nuire, & de rallentir l'ardeur que la Reine faiſoit paroître pour ſa Philoſophie Ils firent ſonner fort haut le prétendu mépris des Langues & des Humanitez qu'ils lui imputoient. Deſeſperant enſuite de le ruiner dans l'eſprit de la Reine avec toute la paſſion qu'elle témoignoit pour leurs connoiſſances, ils crurent ne pouvoir mieux ſe vanger de lui qu'en le faiſant paſſer pour un de leurs ſemblables dans l'eſprit des Seigneurs de la cour, & ſur

tout des Ministres. Ils tâcherent de leur 1649
persuader combien il étoit étrange que ce nouveau venu eût tout *l'honneur de la confiance de la Reine*; & combien il étoit dangereux qu'il eût part à d'autres affaires que celles qui regardoient la philosophie & les sciences. Mais on ne fut pas long-temps à la Cour sans distinguer M. Descartes d'avec les Sçavans de profession, qui y rendoient les sciences odieuses à la Noblesse du lieu.

Cependant il apprit d'Elzevier que Traité des Passions. l'édition de son Traité des *Passions de l'Ame* étoit achevé. Il le presenta à la Reine sans avoir crû devoir le lui dédier, parce qu'il avoit été composé premiérement pour son illustre disciple la Princesse Elizabeth qu'il n'avoit garde d'oublier. Pour rendre cet ouvrage intelligible à toutes sortes de personnes, il l'avoit augmenté d'un tiers sur les avis de M. Clerselier. Il le divisa en trois parties, dans la premiere desquelles il eit traité des Passions en general, & par occasion de la nature de l'Ame, &c. dans la 2e des six passions primitives; & dans la 3e de toutes les autres.

La vûë de cet ouvrage fit juger à la Reine que M. Descartes avoit beaucoup d'autres traitez parmi ses papiers qui n'avoient pas encore vû le jour. Et dans le desir de lui faire faire un corps

1649 accompli de toute ſa Philoſophie qu'elle goûtoit de plus en plus, elle voulut l'engager à réduire en ordre le reſte des écrits qu'il n'avoit pas encore publiez, afin de le porter enſuite à y mettre la derniére main.

M. Deſcartes pour obeïr à la Reine ſe mit à remuër le coffre de ſes papiers qu'il avoit entaſſez peſle meſle à ſon départ de la Hollande. Il ne s'y trouva rien d'achevé. Tout étoit en morceaux, dont on à depuis érigé en traitez ceux à qui on a fait voir le jour. Entre les plus conſiderables de ces fragmens étoient.

Ses œuvres poſthumes.

Celui de l'*Homme*, que M. Clerſelier a fait imprimer depuis, & où l'Auteur a fait voir toutes les fonctions qui appartiennent au corps ſeul, ſans toucher à celles qui appartiennent à l'ame.

Celui de la *Formation du Fœtus*, dont le titre marque aſſez la matiére, & qui a été publié conjointement avec celui de l'Homme par le même Auteur, aſſiſté de M. de la Forge Medecin de Saumur, & de Gerard Gutſchovven Profeſſeur des Mathématiques à Louvain.

Celui de *la Lumiere* ou du *Monde*, qui n'eſt qu'un petit extrait ou un morceau de ſon fameux Traité du Monde, qu'il avoit ſupprimé à la nouvelle de la diſgrace de Galilée. M. Cler-

Clerſelier le fit imprimer aſſez correctement en 1677. 1649

Celui de l'*Explication des Engins* qui fut égaré aprés ſa mort, & qui dans le fonds n'eſt pas different de ſon Traité de Mechanique.

Mais le plus conſiderable de tous les ouvrages poſthumes de M. Deſcartes eſt le treſor ineſtimable *des Lettres* qui ſe ſont trouvées dans ſon coffre, & dont M. Clerſelier a publié un Recueil en trois volumes.

CES ECRITS poſthumes à qui M. Clerſelier & les autres Cartéſiens ont fait voir le jour aprés la mort de leur auteur, ne furent pas les ſeuls qui ſe trouvérent à la revûë qu'il fit de ſes papiers. Il y avoit encore divers ouvrages commencez dans pluſieurs regiſtres de differentes grandeurs touchant diverſes parties de Mathématiques & de Phyſique, ſous des tîtres qui n'avoient aucun rapport à ces matiéres, comme de *Parnaſſus*; *Olympica*; *Democritica*; *Thaumantis Regia*, *&c.* XX. Ses autres Manuſcrits.

Son Traité *d'Algébre*, qui ſe trouve encore dans le cabinet de quelques ſçavans.

Une *Introduction* contenant les fondemens de ſon Algébre que nous croions perduë.

Divers fragmens ſur la nature & l'hiſtoire des *Metaux*, des *Plantes* & des *Animaux*.

1646 Un *Abregé des Mathematiques pures* qui n'étoit pas achevé.

Divers amas de penſées détachées ſur l'Ame, ſur la Nature, ſur la conſtruction de l'Univers.

Une *Introduction à ſa Géometrie*, dont nous avons eu occaſion de parler, & qui étoit moins ſon ouvrage que celui de l'un de ſes amis.

Parmi ceux que les ſoins de M. Chanut ont fait échoir à M. Clerſelier, il n'y en a point de plus conſiderable ni peut être de plus achevé que le traité latin, qui contient des *Régles pour conduire nôtre eſprit dans la recherche de la Vérité* : au moins peut-on aſſurer qu'il n'y en a point d'une plus grande utilité pour le Public. De trois parties dont il devoit être compoſé, nous n'avons que la prémiére entiere & la moitié de la ſeconde.

Un autre ouvrage latin qu'il avoit pouſſé aſſez loin, & dont il nous réſte un fort ample fragment eſt celui de l'étude du bon ſens ou de l'Art de comprendre, qu'il avoit intitulé *Studium bonæ mentis*, & qu'il avoit adreſſé à l'un de ſes amis, caché ſous le nom de Musée.

On a trouvé auſſi les commencemens d'un autre ouvrage qui étoit parmi les papiers du coffre de Suéde. Il étoit écrit en François, en forme de dialogue ſous le titre de la *Recherche de la Verité*

par

par la lumiére naturelle, qui toute pure & ſans emprunter le ſecours de la Religion ni de la Philoſophie détermine les opinions que doit avoir un honnête homme ſur toutes les choſes qui peuvent occuper ſa penſée. 1649.

L'ouvrage étoit diviſé en deux livres, dont le premier regardoit les choſes de ce monde conſiderées en elles-mêmes ; & le ſecond ces mêmes choſes raportées à nous, & enviſagées comme bonnes ou mauvaiſes, vraies ou fauſſes.

Il court encore par le monde divers petits manuſcrits de M. Deſcartes qui n'étoient plus parmi ſes papiers lorſqu'il en fit la revûë ; comme ſon petit traité de *l'Art d'Eſcrime* : celui du *Génie de Socrate*, &c. Car je ne parle pas de la *Comédie Françoiſe* qu'il venoit de faire en Suéde, & que M. Chanut empécha de périr contre ſon intention.

Cependant la Reine de Suéde voïant l'Ambaſſadeur de France retourné prés d'elle, lui communiqua le deſſein qu'elle avoit de retenir M. Deſcartes dans ſes états : & l'obligea de travailler avec elle pour obtenir ſon conſentement. De toutes ſes excuſes elle n'écouta que le pretexte de la rigueur du climat, par ce qu'en effet elle s'appercevoit que ſon tempérament avoit beaucoup à ſouffrir dans un pays ſi froid. L'expedient qu'elle propoſa à l'Ambaſſadeur fut 1650

La Reine veut l'établir en Suéde.

1650 fut de choisir un bien noble & considerable dans les terres les plus meridionales de la couronne de Suéde acquises par la paix de Munster, soit dans l'Archevêché de Bréme, soit dans la Poméranie ; de lui constituer un revenu d'environ *trois mille écus* de rente, & de lui faire un don en propre de la Seigneurie de la terre, en telle sorte qu'elle pût passer par succession dans ses heritiers à perpetuité.

La maladie de l'Ambassadeur que la Reine avoit chargé de l'execution de cette affaire avec un Senateur du Roiaume y apporta un retardement qui fut nuisible, non pas à M. Descartes à qui Dieu avoit destiné autre chose, mais à ses heritiers qui manquérent d'être Seigneurs en Allemagne.

L'Ambassadeur étoit tombé malade le 18. de Janvier au retour d'une promenade qu'il avoit faite à pied avec M. Descartes : & quelque assiduité qu'apportat celui-ci à solliciter son ami nuit & jour, il ne laissoit pas de se trouver dés cinq heures du matin au Palais pour entretenir la Reine, sans se plaindre de la cruauté de la saison qui étoit extraordinaire cette année, & qui ruinoit sa santé de jour en jour.

Projet d'une Academie. La Reine qui ne songeoit à rien moins qu'à l'incommoder l'obligea dans le fort de la maladie de l'Ambassadeur à retourner encore au palais aprés midi pen-

pendant quelques jours, pour prendre 1650
avec elle la communication d'un deſſein de conférence ou d'aſſemblée de ſçavans qu'elle voulut établir en forme d'Académie ; dont elle devoit être le chef & la protectrice. Elle voulut qu'il en dreſsât le plan, & qu'il en composât les Statuts. Il lui porta le mémoire qu'il en avoit fait le 1. de Février qui fut la derniere fois qu'il eût l'honneur de voir ſa Majeſté. La Reine en approuva fort tous les articles, mais elle fut ſurpriſe du ſecond & du troiſiéme qui donnoient l'excluſion aux étrangers. Elle ſe douta que c'étoit un trait de la modeſtie de M. Deſcartes qui ſe fermoit à lui-même la porte de cette Academie dont elle avoit deſſein de l'établir le Directeur.

XXI. Maladie de M. Deſcartes. Sa mort.

CE FUT ce même jour qu'il rapporta du palais les premiers ſentimens de la maladie qui devoit finir ſa vie, & que l'Ambaſſadeur commença à revenir en convaleſcence. Le lendemain qui étoit deſtiné à celebrer la fête de la Purification de la S. V. nôtre Philoſophe s'approcha avec les autres Fidelles des ſacremens de la Pénitence & de l'Euchariſtie qu'il reçût des mains du P. Viogué Auguſtin, Miſſionaire & Aumônier de l'Ambaſſadeur. Mais il ne pût finir debout le reſte de la journée.

Les ſymptomes de ſa maladie avoient été

1650 été les mêmes que ceux qui avoient precedé celle de cet Ambaſſadeur : & ils furent ſuivis d'une fiévre continuë avec une inflammation de poumon toute ſemblable. Le dérangement de ſon régime de vivre joint au partage de ſes ſoins entre la Reine & l'Ambaſſadeur malade au milieu d'une ſaiſon ennemie de ſon temperament & plus cruelle qu'elle n'avoit été depuis prés de ſoixante ans, au raport des anciens du lieu, fut ce qui rendit ſa fiévre plus maligne que n'avoit été celle de l'Ambaſſadeur. Elle fut interne dans les prémiers jours, & elle lui occupa tellement le cerveau qu'elle lui ôta la liberté de ſe connoître, d'écoutes les avis de cet ami ; & ne lui laiſſa de forces que pour reſiſter à la volonté de tout le monde. Le premier Medecin de la Reine qui étoit *M. du Ryer* François de nation & ſon ami particulier étoit pour lors abſent : & cette Princeſſe ordonna à celui qui ſuivoit d'en prendre ſoin. C'étoit un Hollandois nommé *Woulles* ennemi juré de M. Deſcartes dés le temps de la guerre que les Miniſtres & les Théologiens d'Utrecht & de Leyde lui avoient declarée. Le malade à la vûë de ce Medecin & des autres même que la Reine envoioit avec lui s'obſtina à ne rien faire de ce qu'il ordonna, & ſur tout à re-

à refuſer la ſaignée tant que dura le 1650.
tranſport au cerveau. Ce qui donna des allarmes mortelles à l'Ambaſſadeur, & même à la Reine qui avoit ſoin d'y envoier un Gentil-homme deux fois le jour.

Le cerveau ſe débarraſſa ſur la fin du ſeptiéme jour, ce qui le rendit un peu plus le maître de ſa tête, & de ſa raiſon. Alors il commença à ſentir ſa fiévre pour la premiere fois : il marqua la cauſe de l'erreur où il avoit été juſques-là, & ne ſongea plus qu'à mourir en philoſophe chrétien. Il ſe fit ſaigner deux fois de ſuite fort abondamment, mais il n'étoit plus remps. Il fit chercher le P. Viogué ſon confeſſeur qui étoit dans les exercies de ſa miſſion à quelques lieuës de Stockholm : & il pria ceux qui l'approchoient de ne le plus entretenir que de la miſericorde de Dieu, & du courage avec lequel il devoit ſouffrir la ſeparation de ſon ame. Il demeura pendant les deux derniers jours dans une tranquillité fort grande : & il mourut paiſiblement entre les bras de l'Ambaſſadeur & du Pere Viogué le XI. de Février à quatre heures du matin, âgé de 53. ans, dix mois & 11. jours.

XXII. Sepulture de Mr. Deſcartes.

La Reine à cette nouvelle fit connoître ſon affliction par des larmes tres veritables, & tres abondantes, qu'elle répandit ſur la perte qu'elle faiſoit

1650 faiſoit de ſon *illuſtre Maître*, titre dont elle avoit coûtume de l'honnorer, & de le diſtinguer d'avec les autres ſçavans qui l'approchoient. Elle envoia incontinent un Gentil-homme de ſa chambre à l'Ambaſſadeur pour l'aſſurer de ſon déplaiſir ; & pour lui déclarer qu'elle vouloit laiſſer à la poſterité un monument de la conſideration quelle avoit pour le merite du défunt, & qu'elle lui deſtinoit ſa ſepulture dans le lieu le plus honorable du roiaume, au pied des Rois ſes prédeceſſeurs, avec une pompe convenable, & un riche Mauſolée de marbre qu'elle ſe propoſoit de lui faire dreſſer.

L'Ambaſſadeur qui n'avoit encore pû ſortir depuis ſa maladie, alla l'aprésmidi au palais voir la Reine : & obtint d'elle, pour de bonnes raiſons qu'il lui fit entendre, que la ſepulture ſe fiſt d'une maniere tres-ſimple aux dépens du défunt, dans un endroit du cimetiére des Etrangers où l'on mettoit les Catholiques & les Enfans qui mouroient avant l'uſage de leur raiſon.

Le lendemain on fit le convoi ſans beaucoup d'appareil, mais ſuivant le cérémonial de l'Egliſe Romaine par la permiſſion de la Reine & du Gouverneur de Stockholm. Le corps fut porté par le fils aîné de l'Ambaſſadeur ;

par

par M. de *Saint-Sandoux* qui a été de- 1650
puis Gouverneur de Tournai; par M. *Picques* Secretaire de l'Ambassade qui est aujourd'hui Conseiller à la Cour des Aydes; & par *M. Belin* Secretaire de l'Ambassadeur, qui est maintenant Trésorier de France.

Le lendemain l'Ambassadeur accompagné du premier Gentil-homme de la chambre de la Reine, qui étoit Erric Spatre Baron de Croneberg fit l'inventaire de ce que M. Descartes avoit apporté en Suéde. Et le 4. de Mars suivant M. de Hooghland fit celui de ce qu'il avoit laissé en Hollande en présence de M. Van Sureck, Seigneur de Berg, creancier du défunt.

L'Ambassadeur à qui la Reine faisoit entendre qu'elle continuoit toûjours dans le dessein de lui dresser un monument de marbre, jugea que par provision il seroit toûjours mieux d'élever un simple tombeau sur la fosse du défunt. Il le fit faire de figure quarrée en long, de pierre cimentée, dont les quatre faces étoient lambrissées en dehors avec des planches de bois uni. Ces quatre faces furent couvertes d'une grosse toile blanche cirée, que l'on fit peindre à trois couches: & l'on y fit écrire par le Peintre les belles inscriptions latines

que

1650 que l'Ambaſſadeur avoit compoſées à l'honneur de ſon ami.

Quelques mois aprés on fit frapper en Hollande une médaille à la mémoire de nôtre Philoſophe, avec un revers contenant de magnifiques éloges.

XXIII. Tranſlation de ſon corps en France.

APRE'S la converſion de la Reine de Suéde qui étoit dûë à M. Deſcartes & à M. Chanut, & qui ſe manifeſta quelques années aprés la mort du premier par l'abjuration du Lutheraniſme, il ne nous reſte plus rien à remarquer concernant la vie de ce Philoſophe, ſi ce n'eſt la tranſlation que l'on fit de ſes cendres & de ſes os de Suéde en France dix-ſept ans aprés ſa mort.

Ce fut *M. d'Alibert* Tréſorier général de France qui ſe rendit chef de cette entrepriſe & qui en fit toute la dépenſe. Il emploïa pour cet effet M. le Chevalier de Terlon Ambaſſadeur de France en Suéde qui devoit bien toſt partir pour le Danemarck en la même qualité.

Cet Ambaſſadeur fit lever le corps de M. Deſcartes en preſence de M. de Pompone, qui étoit arrivé à Stockholm pour lui ſucceder, & qui eſt maintenant Miniſtre d'Etat. Il le fit porter d'abord à Coppenhague, d'où il l'envoia en France, ſous la direction de quelques Perſonnes ſures & fidelles

le

le 2. jour de Octobre 1666. Etant arri- 1650
vé à Paris au mois de Janvier de l'année suivante il fut porté chez M. d'Alibert ruë du Beautreillis : & quelques jours aprés il fut mis en dépôt sans cérémonie dans une chapelle de l'Egliſe de saint Paul. Delà il fut transporté avec un convoi fort pompeux le 24. de Juin, jour de la Nativité de S. Jean, à huit heures du soir dans l'Egliſe de sainte Geneviéve du Mont, où il fut reçû de l'Abbé & des Chanoines Reguliers avec un appareil magnifique.

Le lendemain qui étoit un samedi l'on y fit un service solennel, où l'Abbé qui étoit le P. Blanchard General de la Congregation officia pontificalement, & où assistérent quantité de personnes qualifiées comme au convoi de la veille. Le Pere l'Allemant Chancelier de l'Université avoit préparé une Oraison funebre : mais il survint un ordre de la Cour pour empécher qu'elle ne fût prononcée.

On mit le cercueil dans un caveau entre deux chapelles de la partie meridionale de la nef, où M. d'Alibert a fait depuis dresser un marbre contre la muraille, representant le buste du Philosophe, avec une belle Epitaphe composée de deux inscriptions, dont l'une qui est en vers françois a pour auteur M. de Fieubet Conseiller d'Etat, ci

devant

devant Chancelier de la Reine ; l'autre qui eſt en latin vient de M. Clerſelier, quoique pluſieurs veüillent encore l'attribuër aujourd'hui au Pere l'Allemant.

Aprés le ſervice du ſamedi 25. de Juin l'on porta dans les archives de l'Abbaie de ſainte Geneviéve les titres, les procés verbaux, & les certificats qu'on avoit tirez en bonne forme : & M. d'Alibert conduiſit les principaux aſſiſtans chez le fameux Bocquet, où il leur donna un tres-ſomptueux & magnifique repas.

LIVRE HUITIE'ME

Contenant les qualitez de ſon corps & de ſon eſprit. Ses mœurs. Sa maniére de vivre avec Dieu & avec les Hommes.

I. Son corps.

LE CORPS de M. Deſcartes étoit d'une taille un peu au deſſous de la médiocre, mais aſſez fine & bien proportionnée dans la juſteſſe de toutes ſes parties. Il paroiſſoit neanmoins avoir la tête un peu groſſe par rapport au tronc. Il avoit le front large, & un peu avancé ; le teint aſſez pale depuis ſa naiſſance juſqu'au ſortir du collége, puis

puis mêlé d'un vermillon éteint juſqu'à ſa retraite en Hollande, & depuis un peu olivâtre juſqu'à ſa mort. Il portoit à la joüe une petite bube qui s'écorchoit & renaiſſoit toûjours. Il avoit la lévre d'en-bas un peu avancée, la bouche aſſez fenduë, le nez d'une groſſeur proportionnée à ſa longueur, les yeux griſ-noirs, la vûë agréable & ferme juſqu'à la fin de ſes jours, le viſage toûjours ſerain & la mine affable; le ton de la voix doux entre le haut & le bas, mais trop foible pour pouſſer de ſuite un long diſcours, à cauſe d'une alteration de poumon qu'il avoit apportée en naiſſant.

Ses cheveux & ſes ſourcils étoient aſſez noirs, le poil du menton un peu moins: & il commença à blanchir dés l'âge de 43. ans. Peu de temps aprés il prit la perruque, mais d'une forme toute ſemblable à ſes cheveux, & par raiſon de ſanté.

Il ſuivoit moins les modes qu'il ne s'y laiſſoit entrainer. Il attendoit qu'elles devinſſent communes pour éviter la ſingularité. Jamais il n'étoit negligé, & il évitoit ſur tout de paroître vêtu en philoſophe. Lorſqu'il ſe retira en Hollande il quitta l'épée pour le manteau, & la ſoie pour le drap.

Son regime de vivre a été fort uni en tout temps. La ſobrieté lui étoit naturelle. Son Regime.

relle. Il bûvoit peu de vin, & étoit quelquefois des mois entiers ſans en boire du tout. Mais comme il étoit fort agréable & enjoüé à table, ſa frugalité n'étoit point à charge à ſes compagnies.

Il n'étoit ni délicat ni difficile ſur le choix des nourritures, & il avoit accoûtumé ſon goût à tout ce qui n'eſt pas nuiſible à la ſanté du corps. Sa diéte ne conſiſtoit pas à manger rarement, mais à diſcerner la qualité des viandes. Il eſtimoit qu'il étoit bon de donner une occupation continuelle à l'eſtomac & aux autres viſcéres comme on fait aux meules, mais que ce devoit être avec des choſes qui donnaſſent peu de nourriture, comme les racines & les fruits, qu'il croioit plus propres à prolonger la vie de l'homme que la chair des animaux.

Il avoit obſervé qu'il mangeoit avec plus d'avidité, & qu'il dormoit plus profondement lorſqu'il étoit dans la triſteſſe ou dans quelque danger, que dans tout autre état.

Il dormoit beaucoup, ou du moins ſon réveil n'étoit jamais forcé. Lorſqu'il ſe ſentoit parfaitement degagé du ſommeil il étudioit en méditant couché, & ne ſe relevoit qu'à demi corps par intervalles pour écrire ſes penſées. C'eſt ce qui le faiſoit ſouvent demeurer dix heures & quelquefois douze

dans

dans le lit. La condeſcendance qu'il avoit pour les beſoins de ſon corps n'alloit jamais juſqu'à l'indolence. Il travailloit beaucoup & long-temps. Il aimoit aſſez les exercices du corps, & il les prenoit volontiers dans le temps de ſa recréation, juſqu'à ce qu'enfin la vie ſedentaire l'en deſaccoutumât.

Il regardoit la ſanté du corps comme le principal des biens de cette vie aprés la vertu. Il ne l'avoit pas reçûë fort entiére en naiſſant, & elle lui fut aſſez mal conſervée tant qu'il fut ſoûmis à la conduite des Medecins. Il avoit été travaillé durant ſon enfance d'une toux ſéche qu'il avoit heritée de ſa mere, & il fut fort infirme juſqu'à l'âge de 13. ans auquel il fut ſaigné pour la premiere fois, mais il ne le fut plus depuis, ſinon la ſurveille de ſa mort. Il eſtimoit la ſaignée dangereuſe pour un infinité de perſonnes. A l'âge de 19. ou 20. ans il ſe crud aſſez habile pour prendre lui-même l'adminiſtration de ſa ſanté, & il ſe paſſa de Medecin juſqu'à ſa maladie mortelle. Il avoit averſion non ſeulement des Charlatans, mais des drogues des Apoticaires & des Empiriques. Il demandoit même beaucoup de précaution pour les remedes de la Chymie. Aprés s'être entierement degagé de cette chaleur de foie qui lui faiſoit aimer les armes en ſa jeuneſſe,

il prit un train de vie si égal & si uniforme qu'il ne fut jamais malade que de la cause étrangere qui le fit mourir en Suéde. Ses deux grands remédes étoient la diéte, & la moderation de ses exercices : mais il leur preferoit encore ceux de l'Ame qui a beaucoup de force sur le corps, comme il paroît par les grands changemens que la colére, la crainte, & les autres passions excitent en lui.

II. Son Domestique.

LE REGIME de vivre qu'il s'étoit prescrit avoit ses fondemens sur la belle œconomie de son ménage. Il avoit un nombre suffisant de domestiques tous fort choisis, fort propres ; & il avoit grand soin de les prendre tous bienfaits d'esprit & de corps. Sa maison étoit une école de vertu & de doctrine pour eux : & non content de les rendre sçavans & gens de bien, il se chargeoit encore de faire leur fortune. C'est pourquoi il y avoit toûjours beaucoup d'empressement & de brigue à se mettre à son service : & l'on regardoit une place parmi ses valets comme une condition fort avantageuse. De son costé il les traitoit avec une indulgence & une douceur qui les assujettissoit par amour. Pour ceux du premier ordre qui l'approchoient de plus prés en qualité de secretaires ou de valets de chambre, il les regardoit si peu au dessous de lui, qu'on les auroit pris souvent pour ses égaux.

égaux. C'eſt ce qui contribua beaucoup à leur former le cœur & l'eſprit; & la plus part ſont devenus gens de merite & de conſideration dans le monde. On l'a remarqué dans la perſonne de M. de Ville-Breſſieux Medecin de Grenoble, de M. Gutſchowen Profeſſeur Royal à Louvain, du ſieur Gillot Mathematicien, du ſieur Schluter Auditeur ou Intendant de Juſtice en Suéde, & d'une autre perſonne en charge qui ſe fait conſiderer encore aujourd'hui dans le Languedoc.

Son déſintereſſement pour les biens de la fortune.

La dépenſe de ſa maiſon étoit toûjours fort reglée, & quelque paſſion qu'il eût pour multiplier ſes experiences, il affectoit de ne point s'endêter au delà de ſon revenu annuel. Ce revenu n'étoit guéres que de ſix à ſept mille livres de rente, ſi l'on en excepte les dernieres années de ſa vie, auſquelles il avoit augmenté. Quoiqu'il eût été moindre dans les commencemens il lui avoit toûjours parû ſuffiſant. Ce n'étoit point comme un Gentil-homme neceſſiteux & avide, mais comme un Philoſophe riche & content que M. Deſcartes regardoit les biens de la terre. Il avoit toûjours traité la Fortune avec beaucoup de fierté: & parmi la foule de ceux qui adoroient cette aveugle divinité il avoit pris le parti de ſe mocquer d'elle hautement, ſe contentant de plaindre quelques Philoſophes

de ſes amis qui avoient eu la foibleſſe de ſe plaindre d'elle. Auſſi la Fortune ne parut-elle pas inſenſible à ſes mépris; & l'on auroit crû qu'elle tâchoit de ſe vanger de lui dans toutes les occaſions qui ſe preſentoient pour le rendre plus riche. Il n'étoit pourtant pas de ces fanfarons & de ces cyniques qui ne cherchent qu'à l'inſulter, & il n'avoit pas la vanité de vouloir triompher d'elle avec oſtentation. En effet l'une des principales maximes qu'il s'étoit preſcrites pour la conduite de ſa vie, étoit de *tâcher plûtôt à ſe vaincre lui-même que la Fortune, & à changer ſes deſirs que l'ordre du monde.*

Il n'avoit pas moins de generoſité que de deſ-intereſſement, & ſon cœur ne put ſe ſoumettre qu'à ſon Roi pour le point des liberalitez. Jamais il ne voulut accepter d'aucun Particulier le ſecours qu'on lui offroit pour fournir aux grandes dépenſes que demandoient ſes experiences. Il refuſa avec civilité une ſomme d'argent tres-conſiderable que le Comte d'Avaux lui avoit envoiée juſqu'en Hollande. Il s'excuſa de la même maniére auprés de M. de Montmor qui lui avoit offert avec beaucoup d'inſtance l'uſage entier d'une maiſon de campagne de 4000. livres de rente. D'autres perſonnes de la premiere conſideration lui avoient ouvert leurs treſors, mais toûjours

ſans

ſans effet. Il n'eſtimoit pas qu'il lui fût honnête de rien emprunter de perſonne qu'il ne pût rendre avec uſure: & il prétendoit que ç'auroit été une grande charge pour lui de ſe ſentir redevable au Public. Mais s'il avoit le deſintereſſement des Philoſophes pour les richeſſes, il n'en avoit pas l'orgueil. Non ſeulement il regardoit de bon œil ceux qui en font un bon uſage, mais il ne crud pas même devoir negliger le bien que ſon pere avoit eu la bonté de lui conſerver. Il conſideroit un patrimoine legitime comme un preſent de la Nature plûtôt que de la Fortune: & de tous les biens qu'on peut acquerir dans le monde, il n'en trouvoit point dont la poſſeſſion fût plus innocente & plus dans l'ordre de Dieu. C'eſt ce qui lui fit mander un jour à ſon frere aîné qu'*il eſtimoit plus mille francs de ſucceſſion que dix mille livres qui viennent d'ailleurs.*

III. Sa vie retirée.

SI DES revenus aſſez modiques ont parû ſuffiſans pour rendre M. Deſcartes riche & content, ce n'eſt pas ſeulement à ſa frugalité, c'eſt encore au choix d'une vie retirée qu'il faut l'attribuer. Il recevoit peu de viſites en tout temps, & en rendoit encore moins. Il n'étoit pourtant ni miſanthrope ni melancholique: & il porta juſqu'au fonds de ſa ſolitude la belle humeur & l'enjoûment naturel qu'on avoit re-

marqué en lui dés ſa plus tendre jeuneſſe. La gaieté qui lui étoit ordinaire lui faiſoit faire toutes choſes ſans répugnance; & ſi nous l'en croions, elle lui en facilitoit le ſuccés. Elle contribuoit même à ſa ſanté. Sans elle il n'auroit pû ſoûtenir le poids de ſa ſolitude avec tant de perſeverance. C'eſt elle qui a converti l'inclination qu'il avoit pour la retraite en une vraie paſſion pour la vie cachée. Et le deſir de ne jamais s'en départir lui avoit fait prendre deux deviſes propres à ne lui jamais laiſſer oublier ſa reſolution. La premiere tirée d'Ovide.

Benè qui latuit, benè vixit.

Dont le ſouvenir lui fit perdre ſouvent le deſſein de publier ſes ouvrages. L'autre priſe de Seneque.

Illi mors gravis incubat
Qui notus nimis omnibus
Ignotus moritur ſibi.

Qui eſt une condamnation de ceux qui cherchent à être connus des autres ſans ſe connoître eux-mêmes.

Mépris de la gloire. Depuis qu'il s'étoit reduit à une condition privée, il avoit regardé l'inconvenient d'être trop connu comme une diſtraction dangereuſe au deſſein de ne jamais ſortir de lui-même que pour converſer ſecretement avec la Nature, & de ne quitter jamais la Nature que pour rentrer en lui-même. Il regardoit comme une choſe tres-vaine, le deſir

que

que nous avons de vouloir vivre dans l'opinion & l'eſprit d'autrui : & jamais philoſophe n'a fait moins de cas de la gloire que la pluſpart trouvent dans ce qui s'appelle réputation. Il n'étoit pas aſſez ſauvage pour trouver mauvais que ſi l'on penſoit à lui, on en eût bonne opinion : mais il aimoit beaucoup mieux qu'on n'y pensât point du tout.

Ses habitudes d'écrire, de lire ; ſon ſtile.

La vie ſolitaire ne lui couta que peu de mois d'apprentiſſage parce que l'inclination qu'il y apporta ſe trouva ſecondée par ſon temperament & par ſon humeur particuliere. L'habitude de la méditation qu'il avoit euë dés le collége l'avoit rendu fort reſervé & un peu taciturne. Mais quoiqu'il parlât peu en tout temps, il parloit toûjours fort à propos & fort naturellement. Ses converſations n'étoient jamais guindées, jamais geſnantes. Il évitoit ſur tout de paroître docte ou philoſophe dans les entretiens. Il n'étoit guéres plus porté à mettre ſes penſées ſur le papier qu'à les debiter de vive voix. Il avoit été aſſez pareſſeux à écrire, mais ſon écriture menuë ſerrée & reguliere eſt une preuve qu'il avoit vaincu cette pareſſe par une longue habitude. Il ne laiſſoit pas d'y retomber de temps en temps, comme il paroît non ſeulement par la repugnance qu'il témoignoit à compo-

ſer ſes ouvrages, mais encore par la negligence qu'il apportoit à répondre à ſes amis.

Il n'avoit pas ſans doute autant de répugnance pour la lecture, qu'il en faiſoit paroître pour l'écriture. Il faut avoüer néanmoins qu'il ne liſoit pas beaucoup, & qu'il avoit fort peu de livres. Rebuté des inutilitez & des erreurs qu'il avoit remarquées dans les livres, il y avoit renoncé aſſez ſolennellement: mais à ne point mentir, ſon renoncement ne fut jamais fort entier, & il le rendit même ſuſpect de diſſimulation. On a cru qu'il avoit un uſage des livres beaucoup plus grand qu'il ne vouloit le faire croire: & l'on a fondé cette opinion ſur la qualité de ſon ſtile & l'abondance des choſes qu'il a traitées dans tous ſes ouvrages, mais particuliérement dans ſes lettres.

C'eſt un jugement ou plûtôt une conjecture qu'on a tirée de la beauté de ſon ſtile, de la regularité de ſes penſées, de la netteté & de l'exactitude de ſes expreſſions.

IV. IL AVOIT *l'Eſprit* d'une étenduë preſque infinie, & d'une force égale à ſon étenduë. Sa penetration étoit prodigieuſe en profondeur & en vivacité. C'eſt ce qui paroiſſoit ſur tout lors qu'il étoit queſtion de ſonder le fonds de l'eſprit humain, & de determiner

Son eſprit, ſa memoire, ſon jugement.

miner préciſement ce qui eſt poſſible à l'Homme, & ce qui eſt au deſſus de ſes forces.

Jamais homme n'a fait paroître à plus haut degré ce que nous appellons *eſprit geométrique*, *& juſteſſe d'eſprit*, pour ne point confondre les principes entre eux, pour penetrer toutes les conſequences qu'il eſt poſſible d'en tirer, & pour ne jamais raiſonner fauſſement ſur des principes connus.

Sa *Memoire* n'étoit, ni infidele, ni malheureuſe : mais nous ne voions pas qu'elle ait pû répondre à la grandeur de ſon eſprit. S'il lui manquoit quelque choſe de ce côté-là, ce défaut ſe trouvoit amplement recompenſé par cette autre partie de l'ame que nous appellons le *Jugement*, & qui eſt toute la lumiére de l'eſprit de l'homme. Il étoit judicieux & ſolide par tout. Il avoit le gout des choſes fort exquis, & le diſcernement tres-delicat & tres-fin, même dans ce qui eſt de l'uſage le plus commun, où les plus grands eſprits, & ſur tout les Geométres ont coûtume de manquer d'attention.

Son amour pour la Verité.

Rien n'avoit tant contribué à perfectionner en lui cette excellente qualité que cet amour violent pour la *Verité*, qui ne l'a jamais quitté de ſa vie. La ſincerité du cœur s'étant toûjours trouvée jointe en lui avec la droiture

du ſens & de l'eſprit, il eut un ſoin continuel de ne rechercher que la Verité dans toutes ſes études ; & de la faire paroître toûjours entiére, toûjours nuë dans ſes actions & dans ſes diſcours. La franchiſe & la candeur furent en tout temps le caractére particulier qui ſervit à le diſtinguer de ceux d'entre les hommes qui lui reſſembloient par d'autres endroits : & toute la politeſſe qu'il pouvoit avoir reçûë de ſon éducation & de ſa frequentation à la cour des Grands, ne fut pas capable de lui rendre l'eſprit double & le cœur mauvais, ni de lui perſuader que la fiction & le menſonge duſſent jamais être à ſon uſage. Les fautes qui ſe font contre la Verité lors qu'elles ne partent que de l'erreur & de l'ignorance où il n'entre aucun deſſein de la bleſſer, lui paroiſſoient pardonnables : mais à la place d'un Juge, il auroit été inexorable pour celles qui ſe font contre la connoiſſance & l'amour de la verité. Quoique cette paſſion qu'il avoit pour la Verité le portât à la pourſuivre par tout où il ſe doutoit qu'elle pourroit être cachée, il crut neanmoins devoir s'attacher principalement à la chercher dans les ſciences, ſur leſquelles il avoit coûtume d'examiner d'abord ce qu'elles peuvent avoir de ſolide, afin de ne point perdre de temps à ce qu'elles

les ont d'inutile, & de pouvoir marquer aux autres l'uſage qu'on en doit faire.

PLUSIEURS ont prétendu qu'il n'ignoroit aucune Science, & qu'il ſçavoit tous les Arts. Mais il nous ſuffit de croire qu'il pouvoit connoître la nature de toutes les ſciences ſans être neanmoins verſé dans toutes les eſpéces. V. Sa docilité.

On peut dire qu'il avoit encore plus de *docilité* que de ſcience : & cette vertu étoit en lui d'un prix d'autant plus ineſtimable qu'elle eſt rare dans les chefs de ſecte. La paſſion qu'il témoignoit pour corriger ſes fautes étoit toûjours ſuivie de la reconnoiſſance qu'il avoit pour ceux qui les lui faiſoient connoître.

La vanité dont ſes Adverſaires l'ont taxé en quelques rencontres étoit toute ſuperficielle, parce qu'elle n'avoit point trouvé de place dans ſon cœur. Mais à l'égard des ſoupçons de la fierté & de la préſomption qu'ils lui ont imputée, ils n'ont pû tenir contre l'éclat de ſa *modeſtie* qui n'a point tardé à les diſſiper. Cette modeſtie qui étoit accompagnée d'une grande politeſſe, ſelon Morus, reſidoit encore beaucoup plus dans ſes ſentimens que dans ſes diſcours. Elle n'étoit affectée nulle part, mais elle paroiſſoit comme en ſa place naturelle dans le peu de cas Sa modeſtie.

qu'il faiſoit de lui-même & de ſes productions, & dans l'averſion qu'il avoit pour les loüanges.

Sa douceur. Cette belle vertu n'étoit pas ſterile en lui : & l'on peut dire qu'elle en produiſit une aſſez ſemblable dans Regius Medecin d'Utrecht par l'excellent modéle de réponſe qu'il lui dreſſa contre le Miniſtre Voetius, qu'il s'agiſſoit de refuter, & qui n'eſt pas moins un chef-d'œuvre de *douceur* & d'honnêteté que de modeſtie. Cette douceur qui étoit repanduë dans toutes ſes mœurs n'a jamais changé de nom pour ſes amis : mais l'épreuve que ſes Adverſaires en ont faite l'a fait appeller *moderation* à leur égard. Elle n'étoit pas bien dans ſon jour contre des eſprits de la trempe d'un Gaſſendi & d'un Fermat. Il falloit un Roberval pour lui donner de l'éclat : mais ſur tout il falloit des Miniſtres forcenez, des Theologiens bourrus, & des Philoſophes ſauvages pour la faire triompher dans ſon deſert.

Sa moderation.

L'amour qu'il avoit eu toute ſa vie pour la paix & le repos l'avoit fait reſoudre de bonne heure à mépriſer la calomnie, & à oublier les injures. Il étoit naturellement ennemi de la diſpute, ſur tout de celle où il entre de la conteſtation & du trouble. De là venoit cette averſion qu'il avoit pour examiner les fautes d'autrui, ou pour les relever quand

quand il les avoit remarquées en lisant. Cette occupation ne lui paroissoit pas assez digne d'un homme qui devoit tout son temps à la recherche de la verité : & il croioit se détourner de son chemin, lors qu'il s'arrêtoit à considerer les égaremens des autres.

TANT de qualitez aimables ne pouvoient manquer de lui attirer des amis : & personne ne pouvoit se vanter d'en avoir plus que lui. Mais quoi qu'il ne refusât l'amitié de personne, la sienne n'étoit pas sans discernement, parce qu'il tâchoit de ne la separer de son estime que le moins qu'il lui étoit possible. Sa confiance n'étoit que pour ceux en qui il avoit remarqué une sagesse que la science & la vertu avoient consommée. VI. Ses amis.

C'étoit l'homme de la meilleure conscience du monde, au rapport même de ceux qui s'étoient rendus les plus indignes de son amitié. Il avoit une tendresse & une fidelité pour ses amis, qui étoit à l'épreuve de l'inconstance & de la vicissitude des choses de ce monde. Il n'étoit point méfiant ni soupçonneux. Il croioit aisément le bien, mais difficilement le mal dans la personne de ses amis. Sa maxime étoit de suspendre toûjours son consentement pour les rapports desavantageux, jusqu'à ce que sa propre experience, ou des demonstrations infaillibles l'assu-

l'aſſuraſſent de la choſe qu'on lui avoit rapportée. Une autre maxime de ſon amitié étoit de n'être jamais incommode à ſes amis, & de leur rendre cependant tous les ſervices dont il étoit capable. Croiant que la diſpoſition où il étoit pouvoit lui ſervir de régle pour juger de celle des autres, il portoit l'obligation de l'amitié à un point de perfection ſi haut, qu'il prétendoit que ceux qui rendent les ſervices ſont encore les redevables.

Ses ennemis & ſes adverſaires.

Un homme de ce caractére ne devoit point avoir d'ennemis. Auſſi n'en a-t'il jamais eu d'autres que ceux de la vertu & de la verité, qui s'éleverent moins contre ſa perſonne que contre ſes écrits. Il n'avoit nulle inquietude ſur les inimitiez des autres: & ſans être trop curieux de s'enquerir s'il avoit des ennemis, il ſe contentoit de ne l'être à perſonne, & de ſe tenir toûjours prêt à la reconciliation pour ceux qui voudroient revenir à lui.

Mais il ne croioit pas devoir negliger les ennemis de ſa Philoſophie, dont quelques-uns devinrent ſes envieux, & les autres ſe rendirent ſes adverſaires. Le peu qu'il pouvoit avoir de vanité ſe trouva ſans doute fort ſatisfait des premiers; & ce qu'il avoit de merite ne pouvoit être rehauſſé avec plus d'éclat que par l'envie d'autrui. Pour ſes Adverſaires dont le nombre paſſoit

ſoit de beaucoup celui de ſes Envieux, il ne refuſa jamais de répondre à ceux qui à travers de leurs preventions ou de leur ignorance, lui faiſoient appercevoir quelques marques de bonne foi.

Comme il avoit des adverſaires de ſon vivant qui ne laiſſoient pas de faire profeſſion d'amitié avec lui : il ne faut pas douter qu'il n'eût auſſi quelques affections qu'il fût obligé de combatre comme adverſaires ou ennemies de ſon inſtitut. A l'égard des premiers il n'avoit preſque que ſa raiſon à ſuivre ſans avoir rien à craindre de ſon inclination. Mais pour les autres où il ſemble que ſa raiſon ne pouvoit avoir la plus grande part, il falloit principalement s'étudier à retenir ſon inclination. Il s'en rendit enfin le maître par ſon application & ſa perſeverance : mais par un effet de la bizarrerie de cette inclination, il lui étoit reſté fort avant dans le cours de ſa vie pour les perſonnes louches une pente d'affection venuë de l'impreſſion de ſon enfance, lors qu'étant en bas âge il aimoit une petite demoiſelle qui étoit un peu louche.

Inclination pour le ſexe.

Ce que quelques-uns de ſes ennemis ont publié de ſon inclination pretenduë pour le ſexe, ſemble n'avoir été imaginé que ſur une méchante explication d'un endroit du ſieur Borel qui témoigne que nôtre Philoſophe

ne

ne ſe deplaiſoit point à la converſation des femmes, parce qu'en matiere de philoſophie, il les trouvoit plus douces, plus patientes, plus dociles, en un mot, plus vuides de préjugez & de fauſſes doctrines que beaucoup d'hommes.

L'aventure que quelques eſprits oiſifs lui ont attribuée avec une Dame de Touraine nommée la Menaudiére, eſt une fiction forgée ſur un tableau qu'elle avoit vû de nôtre Philoſophe chez l'Abbé de Touchelaye. Jamais il ne vid cette Dame, & elle ne l'avoit vû qu'en peinture. Il n'en eſt pas de même de Madame du Roſai, qu'il rechercha dans le temps que ſes parens ſongeoient à le marier, & qu'il diſputa même l'épée à la main contre un Rival, dans une rencontre qu'il eut ſur le chemin de Paris à Orleans. Mais cette Dame ne fit point difficulté d'avoüer dans la ſuite que la Philoſophie avoit eû plus de charmes qu'elle pour M. Deſcartes; & qu'encore qu'elle ne lui parût pas laide, il lui avoit dit pour toute galanterie qu'il *ne trouvoit point de beauté comparable à celle de la Verité.*

La faute qu'il a faite une fois en ſa vie contre l'honneur de ſon celibat eſt moins une preuve de ſon inclination pour le ſexe que de ſa foibleſſe: & Dieu l'aiant relevé promptement, voulut

voulut que le ſouvenir de ſa chute fût un ſujet continuel d'humiliation pour lui, & que ſon repentir fut un remede ſalutaire contre l'élevation de ſon eſprit.

Ses vertus.

Il recouvra par ce glorieux rétabliſſement tous les fruits dont il avoit plû à Dieu d'honorer les vertus de ſon ame. Il ne lui en avoit manqué juſques-là aucune de celles qui font l'honneſte homme, & l'homme de bien: & depuis, il travailla pour meriter celles qui peuvent compoſer un philoſophe parfaitement chrétien. Ceux qui l'ont connu le plus interieurement, ont tous rendu témoignage à l'innocence de ſa vie. Ils l'ont trouvé religieux dans tous ſes ſentimens, ſage dans toute ſa conduite, édifiant dans tous ſes diſcours, donnant des exemples d'une pureté & d'une probité qui étoit à l'épreuve de la corruption ordinaire du ſiecle.

VII.

Ses ſentimens ſur la Religion.

APRE'S l'avoir connu tel qu'il étoit dans ſon commerce avec les hommes & avec lui-même, il eſt bon que l'on ſçache comment il en uſoit dans les relations qu'il avoit avec ſon Créateur, ce qu'il penſoit de la Religion, en quoi conſiſtoit ſa pieté, qui étoit ſincere & ſolide, mais qui n'avoit rien d'outré, ni de factieux, au ſentiment des perſonnes de l'une & de l'autre communion.

Jamais

Jamais Philoſophe n'a paru plus profondement reſpectueux que lui envers la Divinité. Il fut toûjours ſobre ſur les ſujets de religion. Jamais il n'a parlé de Dieu qu'avec la derniere circonſpection, toûjours avec beaucoup de ſageſſe, toûjours d'une maniere noble & élevée. L'apprehenſion ou plûtôt la delicateſſe qu'il avoit ſur ce point lui faiſoit ſcrupuleuſement éviter d'entrer dans des queſtions de pure Theologie, croiant que c'eſt faire tort aux veritez qui dependent de la foi, & qui ne peuvent être prouvées que par démonſtration naturelle, que de vouloir les affermir par des raiſons humaines & probables ſeulement.

Il ne pouvoit ſouffrir ſans indignation la temerité de certains Theologiens qui s'échappent de leur guides, c'eſt-à-dire, de l'Ecriture & des Maîtres de l'ancienne Egliſe, pour ſe conduire eux-mêmes par des routes qu'ils ne connoiſſent pas. Il blâmoit ſur tout la hardieſſe des Philoſophes & des Mathematiciens qui paroiſſent ſi deciſifs à determiner *ce que Dieu peut, & ce qu'il ne peut pas.* Il diſoit que „ c'eſt „ parler de Dieu comme d'un Jupiter „ ou d'un Saturne, & l'aſſujettir au „ Styx & au Deſtin, que de dire qu'il „ y a des veritez independantes de „ lui.

Pour ce qui eſt de l'exiſtence de Dieu,

Dieu, il étoit ſi content de l'évidence de la démonſtration qu'il croioit en avoir trouvée, qu'il ne faiſoit point difficulté de la préferer à toutes celles des veritez geometriques. Il eſtimoit d'ailleurs que le conſentement univerſel de tous les peuples eſt ſuffiſant pour maintenir la Divinité contre les injures des Athées, & qu'un particulier ne doit jamais entrer en diſpute contre eux s'il n'eſt aſſuré de les convaincre.

Il eſt inutile de rappeller ici les calomnies d'Atheïſme & de Scepticiſme dont ſes ennemis avoient tâché de le noircir nonobſtant le ſuccés avec lequel il avoit combatu les Athées & les Sceptiques. On n'a pû former contre lui ces accuſations qu'en lui attribuant les opinions qu'il avoit entrepris de refuter; & qu'en le ſurprenant par une puerilité impertinente dans l'entre-deux de la propoſition & de la refutation.

VIII. Usage de la Raiſon dans les choſes de la Religion.

LA PRECAUTION qu'il apportoit à ne faire jamais d'entrepriſe ſur la Theologie, n'alloit pas juſqu'à le faire renoncer à la part que la Raiſon humaine peut avoir dans les connoiſſances divines, même celles qui ne nous ont été communiquées d'en haut que par la revelation. Il n'ignoroit pas l'utilité de la Raiſon pour l'établiſſement des maximes de la Religion; & il

& il étoit perſuadé que la Philoſophie bien emploiée eſt d'un grand ſecours pour appuier & juſtifier la Foi dans un eſprit éclairé.

Ce n'eſt pas qu'il pretendît qu'on doive être Philoſophe pour être Chrétien ; mais il eſtimoit qu'encore que la Raiſon de l'homme ſe ſoûmette à la Foi divine, la Foi ne dedaigne pas de ſe ſervir du raiſonnement humain pour captiver la Raiſon & s'en faire obeïr.

Il étoit perſuadé que ſes opinions pouvoient avantageuſement ſervir à expliquer les veritez de la Foi. Il ne croioit pas qu'il y eût rien dans tout ce qui peut regarder la Theologie & la Religion, avec quoi ſa Philoſophie ne s'accordât beaucoup mieux que ne fait la Philoſophie vulgaire. Et pour ce qui eſt des controverſes qui s'agitoient de ſon temps dans les écoles Theologiques, à cauſe des faux principes de Philoſophie ſur leſquels il les croioit fondées, il eſperoit qu'elles ceſſeroient, & qu'elles tomberoient d'elles-mêmes, s'il arrivoit jamais que ſes opinions fuſſent reçuës. Ce qui lui avoit principalement enflé le cœur, eſt que décrivant la naiſſance du monde ſelon les principes de la Phyſique & s'étant ſouvenu de relire le premier chapitre de la Geneſe, il avoit trouvé qu'il pouvoit s'expliquer entiérement

rement *ſuivant ſes imaginations* beaucoup mieux qu'en toutes les façons dont les interpretes l'expliquent.

Cependant ſur les ſeules apparences de ſes entrepriſes, & ſur ſes manieres de philoſopher qui paroiſſoient nouvelles, pluſieurs ont jugé que ſa philoſophie étoit, ſinon pernicieuſe, au moins tres-dangereuſe à la Religion Chrétienne; & qu'elle étoit également contraire à la Theologie des Catholiques & à celle des Proteſtans. C'eſt ce qui avoit porté quelques Controverſiſtes de l'une & l'autre communion à vouloir l'étouffer dans ſa naiſſance.

On eſt revenu de ces apprehenſions parmi les Catholiques, hors quelques Peripateticiens aveuglez de leurs preventions. Mais les Proteſtans qui ne l'ont point trouvé favorable à leurs innovations ont été long-temps ſans le lui vouloir pardonner. Parce qu'il n'a point parlé comme eux de la Providence de Dieu & de la Liberté de l'Homme, ce qu'ils ont pû faire de moins des-obligeant pour lui a eſté de le faire paſſer pour un Pelagien. Mais leur accuſation eſt tombée, n'aiant pû l'appuier ſur aucun endroit de ſes écrits ou de ſa conduite particuliere, où il fût queſtion de la grace de Jeſus-Chriſt, ou de la gloire ſurnaturelle.

IX. Il etoit ſi perſuadé de la conformité totale de ſes opinions avec ce que l'Egliſe nous enſeigne des veritez de la Foi, que la Tranſſubſtantiation même qu'il eſt impoſſible ſelon les Proteſtans d'expliquer par la philoſophie ordinaire, eſt ſelon lui tres-facile par la ſienne. Son explication au jugement de tous les Catholiques Carteſiens eſt beaucoup moins embaraſſante que celle qu'on nous donne dans les Ecoles : & ſi l'on en croid quelques Jeſuites, *il a fort clairement expliqué tout le myſtere de l'Euchariſtie ſuivant ſes principes, ſans aucune entité d'accidens.*

Maniere d'expliquer la Tranſſubſtantiation.

C'eſt ce qui a fait juger à pluſieurs Univerſitez Proteſtantes que ſa doctrine étoit tres-préjudiciable au Calviniſme : & elles ont eu raiſon de regarder Ariſtote comme beaucoup plus propre que lui pour les deſſeins qu'elles avoient de maintenir leurs hereſies, & de combatre les dogmes de l'Egliſe Catholique.

La bonne foi nous oblige de reconnoître d'ailleurs que la plûpart des autres Proteſtans n'ont pas eu ces conſiderations, lors qu'ils ont chaſſé Ariſtote de leurs écoles pour y introduire M. Deſcartes : & qu'ils ont en cela moins conſideré les interéts de leur Theologie que ceux de la Philoſophie. Mais il ſera toûjours glorieux pour ſa maniére

maniére d'expliquer la Tranſſubſtantiation, de ſçavoir qu'elle ait eu la force de convertir des Huguenots à la foi de l'Egliſe Romaine : comme ſa maniére de parler de la Religion a fait entrer quelques Athées de profeſſion dans la même Egliſe.

Cependant Dieu a permis que la calomnie l'ait attaqué par l'endroit même où conſiſtoit ſon merite. Il s'eſt trouvé des Catholiques qui ſur des ſoupçons tres-injuſtes n'ont point fait difficulté de l'accuſer de Calviniſme : & des Calviniſtes qui par un trait de malice ont voulu ſe faire honneur de le mettre de leur nombre. Mais la calomnie a été confonduë par les témoignages d'une infinité de gens de l'une & l'autre communion, par les certificats de la Reine de Suéde, de la Princeſſe Elizabeth, du P. Viogué ſon confeſſeur, de Meſſieurs Chanut, de M. Clerſelier ; & enfin par la juſtice que l'Egliſe a fait rendre à ſa memoire dans les honneurs publics d'une ſepulture que nous regardons comme le ſacrement des Morts, & le ſceau de la communion des Saints.

Cette juſtice étoit bien dûë à un auſſi religieux obſervateur des loix de l'Egliſe qu'étoit ce Philoſophe. Jamais il n'avoit manqué de zele pour elle, mais ce zele n'étoit ni aveugle ni déreglé. Jamais il n'eut honte de profeſſer

Ses exercices de pieté.

feſſer publiquement ſa catholicité au milieu des ſocietez ſeparées de l'Egliſe. Jamais il ne laiſſa échaper de ſa plume ni de ſa bouche aucun terme de liberté ou d'irreverence touchant certains uſages de nôtre Egliſe, ſur leſquels les Philoſophes & les Eſprits forts ont coûtume de faire les plaiſans. Le reſpect qu'il avoit pour le miniſtere Evangelique des Theologiens Proteſtans ne lui fit jamais dire un mot qui parût complaiſant ou favorable au ſchiſme ou à l'hereſie. La precaution à laquelle il s'étoit aſſujetti en entrant dans des pays de differente religion l'avoit tellement rendu diſcret & retenu, qu'il ne parloit preſque jamais ſans édifier, ni ſans imprimer du reſpect & de l'eſtime pour la religion qu'il profeſſoit.

Sa conduite n'eſtoit pas moins édifiante que ſes diſcours. Il ne faiſoit pas conſiſter tous les devoirs d'un veritable chrétien dans un culte interieur ſeulement, comme font pluſieurs Philoſophes. Il eſtoit ſoigneux de l'accompagner de tous les exercices d'un bon catholique: & il s'acquittoit de toutes ſes obligations comme auroit fait le plus humble & le plus ſimple des Fidelles. Il frequentoit ſur tout les ſacremens de Penitence & d'Euchariſtie avec toutes les diſpoſitions d'un cœur contrit & d'un eſprit humilié,

milié, autant qu'il eſt permis de s'en rapporter à la foi des Confeſſeurs qui gouvernoient ſa conſcience en Hollande & en Suéde.

L'attachement qu'il avoit pour tout le corps de l'Egliſe dont il eſtoit membre, eſtoit ſoûtenu d'une ſoûmiſſion ſincere & ſans reſerve pour ſon autorité. Il avoit de la déference pour tout ce qui portoit le caractére, ou ſeulement le nom du ſaint Siege; & il faiſoit eſtime de la Sorbonne, c'eſt à dire, de toute la Faculté Theologique de Paris, qu'il regardoit comme dépoſitaire de la clef de la ſcience, ſçachant que celle de la puiſſance eſtoit entre les mains du Pape & des Evêques. C'eſt ce qui lui faiſoit croire que ſa conſcience ſeroit toûjours en ſûreté, tant qu'il auroit *Rome & la Sorbonne de ſon coſté.* Sa ſoumiſſion à l'Egliſe.

Sa ſoumiſſion au S. Siege s'étendoit même juſqu'à quelque conſideration pour l'Inquiſition Romaine, quoi qu'il ne fût nulle part juſticiable de ſon tribunal. Il n'ignoroit pas la difference qu'on doit mettre entre l'autorité du Pape & celle de la Congregation eſtablie à Rome pour les livres défendus: mais il ne laiſſoit pas de témoigner du reſpect pour elle; de dire par honnêteté que ſon autorité ne pouvoit gueres moins ſur ſes actions, que ſa propre raiſon ſur ſes penſées; &

de prendre toutes les meſures neceſſaires pour ne rien écrire qui pût lui déplaire. Il eſt à croire que cette Congregation de ſon côté l'auroit épargné ſi elle avoit pû ſe défendre des intrigues d'un auteur particulier qui ſçut adroitement faire gliſſer une partie de ſes ouvrages dans l'*Index* au milieu d'une liſte d'autres livres défendus par un decret du 20. de Novembre 1663.

X. IL SEMBLE qu'on n'ait point trouvé pour le cenſurer ou pour le rejetter, de pretexte plus ſpecieux que celui de la *Nouveauté* dont pluſieurs ont crû qu'on lui pouvoit faire un crime. C'eſt peut-être de tous ceux qu'on a voulu lui imputer le ſeul dont on ait pû le charger avec le plus de vraiſemblance. A dire le vrai, il n'a point eu pour la Nouveauté toute l'horreur qui a parû dans les adorateurs des Anciens. Il a cru qu'en philoſophie où il ne s'agit que de la recherche des veritez naturelles qui n'ont pas encore eſté decouvertes, il eſtoit permis d'emploier des moïens nouveaux, puiſque les anciens n'ont pas réüſſi depuis tant de ſiecles à nous les faire découvrir. D'ailleurs ſon eſprit n'eſtoit pas du caractére de ceux à qui deux ou trois mille ans ſont capables d'imprimer de la veneration pour l'erreur. Il étoit aſſuré que les choſes les plus anciennes

Du caractére de Nouveauté dans ſes opinions.

nes qui ont esté reçûës par la Posterité, avoient esté nouvelles dans leur naissance: & que si la nouveauté avoit esté un obstacle à leur reception, on n'auroit jamais rien reçû dans le monde.

Mais depuis qu'on s'est engagé d'honneur à ne plus confondre la Nouveauté avec la Fausseté, ni l'Antiquité avec la Verité, l'Envie qui ne pouvoit souffrir que M. Descartes fût innocent a tâché de prendre le change pour le rendre coupable. Ses défenseurs pour repousser l'objection de la Nouveauté avoient entrepris de faire voir que ses opinions n'estoient pas trop nouvelles, & que plusieurs avoient esté debitées avant lui. Ses envieux à qui tout avoit parû nouveau jusques-là n'ont pas manqué de profiter de ces ouvertures, & ils l'ont aussitôt accusé d'avoir volé les Anciens, & même ceux des Modernes qui l'avoient prevenus.

Ses rencontres avec ceux qui l'ont precedé.

La multitude de ceux qui semblent avoir eu avant lui des sentimens semblables aux siens peut bien servir à rehausser le prix de sa philosophie, & faire juger de l'importance de ce qu'il y a ajoûté de nouveau, soit pour corriger, soit pour perfectionner ce qui n'avoit esté qu'ébauché ou hazardé jusques-là, sans principes ou sans methode: mais elle est inutile pour prou-

ver qu'il ſoit le plagiaire de tant d'Auteurs dont on ſçait que la pluſpart lui eſtoient inconnus. Elle nous porte ſeulement à croire qu'il a inventé ſeul plus que tous ces Philoſophes enſemble, & qu'il a eſté plus heureux que tous en vray-ſemblance & en ſolidité pour l'eſtabliſſement de ſes principes, & la liaiſon de ſes conſequences. Son ſyſtéme eſt ſi achevé & ſi bien fourni, qu'on ne doit pas trouver étrange que ce qui a eſté le plus plauſiblement imaginé par les Anciens & les Modernes s'y trouve arrangé & rectifié, ſans qu'il ſoit beſoin de feindre qu'il l'a pris dans leurs écrits.

M. Deſcartes convenant que ce qu'il diſoit pouvoit avoir eſté déja dit par d'autres, croioit qu'il en eſtoit de même de lui que d'un homme qu'on accuſeroit d'avoir pillé l'alphabet, & le dictionnaire, parce qu'il n'auroit pas emploié de lettres qui ne fuſſent dans le premier, ni de mots qui ne ſe trouvaſſent dans le ſecond. Mais il ajoûtoit que ceux qui reconnoîtroient l'enchainement de toutes ſes penſées, qui ſuivent neceſſairement les unes des autres, avoüeroient bien-tôt qu'il ſeroit auſſi innocent du vol qu'on lui impute, qu'un habile Orateur que l'on rendroit plagiaire du Calepin ou du vieux Evandre, pour avoir emprunté les mots de l'un & les lettres de l'autre.

La ſeule difficulté qui reſtoit à lever aux Carteſiens, conſiſtoit à dire qu'on vient trop tard pour inventer une choſe, lorſqu'elle eſt déja inventée. Mais l'expérience nous répond pour eux qu'une même choſe peut être inventée plus d'une fois en des temps differens & en divers endroits par des perſonnes qui n'auroient rien appris l'une de l'autre, & qui n'auroient eu aucune communication enſemble. M. „ Deſcartes témoigne qu'il lui impor„ toit peu d'être le premier ou le der„ nier à écrire les choſes qu'il écrivoit „ pourvû ſeulement qu'elles fuſſent „ vraies. Il ne ſe vantoit point d'être *le premier Inventeur* d'aucune des choſes qu'il avoit avancées. Il ſe contentoit de dire que s'il les avoit reçûës, ce n'eſtoit point pour avoir eſté avancées par d'autres, ou pour ne l'avoir pas eſté, mais ſeulement parce que la raiſon les lui avoit perſuadées.

Au reſte il n'eſtoit pas de ces eſprits inquiets ou intereſſez qui craignent qu'on ne leur dérobe leurs inventions: & il ne jugeoit pas qu'un cœur genereux dût ſe plaindre des Plagiaires qui l'auroient volé, pourvû qu'ils ne ſuppriment pas entierement leur larcin, qu'ils ne le corrompent pas, & que le Public n'en ſoit pas fruſtré. Il nous a laiſſé de beaux exemples de la generoſité & du deſ-intereſſement qu'il

exigeoit des autres en ces rencontres, à l'égard de deux Auteurs Hollandois qui s'eſtoient rendus plagiaires de ſes écrits avant qu'il les eût communiquez au Public. Il ſe contenta de prendre des precautions neceſſaires contre la vanité de l'un, & l'infidelité de l'autre; aprés quoi il abandonna le reſte à Dieu, comme à l'unique auteur de tout ce qui pouvoit y avoir de bon dans ſes écrits, ſans s'en attribuer autre choſe que ce que l'ignorance & l'infirmité humaine y avoient produit de defectueux.

FIN.

CATALOGUE.

NOuveau Cours de Philoſophie, ſuivant le Syſtême & les principes de Deſcartes, par Mr. Regis. 4. 3. Vol. avec fig. à Amſterdam, 1691.

Bibliotheque des Auteurs Eccleſiaſtiques, contenant l'Hiſtoire de leur vie, le Catalogue, la Critique & la Chronologie de leurs ouvrages, 4. 6. Vol. à Mons, 1691. complet.

———Idem 4. Vol. 4. ſeparé, contenant les Auteurs du cinquiéme ſiecle. à Mons, 1691.

———Idem 4. Vol. 5. contenant les Auteurs du ſixiéme ſiecle. à Mons, 1691.

Les Comedies de Terence traduites en François avec des Remarques, par M. Dacier. 12. 3. Vol. enrichies de figures à chaque Comedie, à Amſterdam, 1691.

Les Oeuvres d'Horace Latin & François, avec des Remarques, par M. Dacier. 12. 10. Vol. enrichies

chies de figures, à Amſterdam, 1691.

——— Tom. 8. 9. 10. ſeparé.

Dictionnaire Mathematique, ou Idée Generale de toutes les Mathematiques par Ozanam. 4. avec figures, à Amſterdam, 1691.

Nouvelle Chirurgie de Ettmuller. 12. à Amſterdam, 1691.

Traité de l'Ame, & de la Connoiſſance des Bêtes, ſuivant les principes de Deſcartes. 12. à Amſterdam, 1691.

Architecture generale de Vitruve en Abregé par Perrault de l'Academie Françoiſe. 12. avec fig. à Amſterdam, 1691.

Anacreon Oeuvres en Vers Grecs & François par M. de Longepierre, 12.

Comedies de Plaute, Latin & François, avec les Remarques de Mlle. le Févre, 12. 3. vol.

Dictionnaire nouveau François & Latin à l'Uſage du Duc de Bourgogne reçüeilli par les P. Tachard, Bouhours, Commire & Gaudin, ſur les Memoires de Danet, Pomey, Richelet & autres, 4.

Inſtruction pour les gens de guerre ou Traité de l'Artillerie, des Bombes & des Armes à feu, 12.

Les Oeuvres de Lucrece, Latin & François, avec les Remarques par le

le Baron de Coutures, 12. 2. vol.
Mauriceau de l'accouchement des Femmes, 4. fig.
Nouvelle Geographie de Sanſon, 12.
Penſées Ingenieuſes des Anciens & des Modernes du P. Bouhours, 12.
La Poëtique d'Ariſtote traduite en François avec des Remarques par Mr. Dacier. 12.
Nouveaux Elemens de Geometrie du Pere Lamy. 8.
Recüeil des Poëtes tant anciens que modernes, 12. 5. Vol.
Abregé de la nouvelle methode Grecque de Port Royal, 12.
Bentivoglio lettres diverſes en Italien, & en François. 12.
Cabinet des beaux Arts, ou Recüeil curieux de diverſes figures gravées ſur de tres-Rares Tableaux, où les beaux Arts ſont repreſentés, avec leur Explication, & des figures en Taille douce, 4.
Cartes Geographiques de Sanſon, à l'uſage de Monſeigneur le Dauphin, contenant deux grandes feüilles 1692.
Dupin Bibliotheca Auctorum Eccleſiaſticorum, 4. 1692.
De Diſciplina Antiqua Eccleſiæ, 4. 1691.
Elemens de Geometrie du P. Lamy. 12. figures.

Geo-

Geographie nouvelle par Sanſon, 12. 1691.

Hiſtoire de Guillaume III. Roy d'Angleterre, fol. avec figures & toutes les Medailles.

De Louïs XIV. Roy de France, par le P. Meneſtrier, fol. figur. Paris.

Hiſtoire des Conciles Generaux, 4.

Horatius, 24.

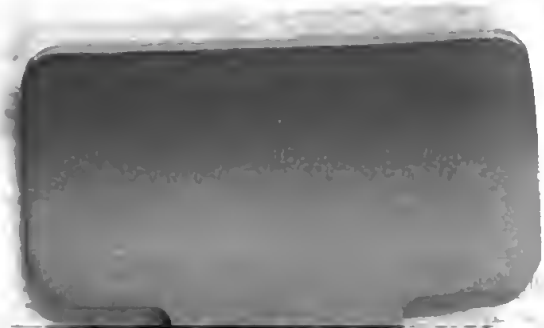
Imitation de Jeſus Chriſt par Kempis, ou Conſolation Interieure de l'Ame, nouvelle Traduction, 12. avec figures.

L'art de ſe conſerver la ſanté 12.

Geometrie pratique de le Clerc. 12. figur.

La Bataille de Darius & d'Alexandre en eſtampes par le fameux M. le Brun premier Peintre du Roy de France, en pluſieurs grandes feüilles excellemment gravées.

Geometrie pratique, par Ozanam. 12.

Geographie Univerſelle, par la Croix. 12. 4. vol. fig.

BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA